3 1761 07988851 7

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leschantsscula00gasq

BINDING LIST AUG 1 1922

(II)

Les Chants Séculaires

DU MEME AUTEUR

L'Arbre et les Vents, poëmes.

EN PRÉPARATION

Le Cœur du Poète, poëmes.
Guignol aux Enfers, revue lyrique.
Les Idées et les Faits, critique.
La Chair brune, roman.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée d'Antin, Paris.*

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 14835

G2495c

JOACHIM GASQUET

Les Chants Séculaires

PRÉFACE
DE
LOUIS BERTRAND

DEUXIÈME ÉDITION

164221
20/8/21

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903
Tous droits réservés.

PQ
2613
H62C5

PRÉFACE

LA RENAISSANCE CLASSIQUE

« J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade. »

GŒTHE.

Le recueil de poésies que nous présentons au public est l'ouvrage d'un jeune homme qui touche à l'âge mûr et qui ne saurait être considéré ni comme un apprenti de lettres, ni comme un débutant. Joachim Gasquet a trente ans, — comme le Lamartine des *Premières Méditations*, comme le Hugo des *Feuilles d'Automne*. Il s'est déjà fait connaître par un précédent recueil, par des fragments en vers et en prose parus en différentes revues. Il vit habituellement à la campagne, en Provence, au milieu de ses livres, parmi les hommes de sa terre et de son sang. Il a constamment sous les yeux la race dont il sort et dont le génie et la tradition l'enveloppent : ce qui ne l'empêche pas de franchir chaque fois qu'il le faut les limites de sa « petite patrie », de suivre avec une attention réfléchie la marche

des événements dans le monde, et enfin de n'ignorer rien de tout ce qu'un esprit initié de bonne heure aux méthodes intellectuelles peut acquérir d'expérience et de savoir par les voyages, la culture et l'étude. Le livre qu'il publie aujourd'hui est le reflet poétique de la vie sage et voluptueuse qu'il mène, — existence paisible, soutenue par une nature robuste et saine, embellie par les rêves d'une âme lyrique, que pénètrent la suavité du ciel provençal et la splendeur de sa lumière, qu'exalte et que contient la sévère beauté des grands paysages classiques de la Méditerranée. On y verra l'image ébauchée de cette vie « nouvelle », que la jeunesse littéraire d'aujourd'hui se propose de plus en plus comme idéal.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge des *Chants séculaires*. Ils doivent se défendre d'eux-mêmes devant le lecteur impartial. Aussi bien, l'auteur de cette préface, se souvenant des liens d'étroite amitié qui l'unissent au poète, aurait honte de lui décerner une louange à bon droit suspecte de complaisance. S'il a risqué cet avant-propos, c'est qu'il a cru trouver dans les vers de son ami comme une première formule poétique des aspirations et des idées qui travaillent les générations grandissantes du vingtième siècle. Il a essayé de développer, de compléter, de préciser cette formule. Au moment de nous mettre en marche vers l'avenir, peut-être n'est-il pas mauvais de rallier vers un but commun les volontés hésitantes, en définissant plus nettement l'objet de nos efforts. L'heure est trouble encore, c'est la phase crépusculaire avec son mélange de ténèbres et de clartés confuses. Mais quelques points lumineux apparaissent déjà : nous voudrions tourner tous les yeux vers ces lueurs.

S'il est une chose notoire en ce moment et, dans tous

les cas, digne de remarque, c'est qu'un grand nombre de bons esprits se sentent de plus en plus attirés par les doctrines littéraires (pour ne pas parler de la politique) qui, sur la plupart des points, contredisent les doctrines du siècle précédent. La critique avertie a déjà signalé comme qui dirait les premières velléités d'existence d'une école « néo-classique ». Dès à présent, on appelle de tous ses vœux ou on injurie par avance une résurrection du « classicisme » ou encore de l' « humanisme ». Les éléments de la future armée naissent à peine que déjà les cadres en sont tout tracés. Une étiquette est mise sur un groupe qui en est encore à chercher ses principes de cohésion. Pour nous qui savons, Dieu merci, ce que valent les définitions et les axiomes esthétiques, écartons les mots et regardons au fond les choses.

Proclamons d'abord que s'il nous fallait accepter cette épithète de « classiques » dont certains voudraient faire je ne sais quel épouvantail réactionnaire, elle ne serait point pour nous effrayer. Le discrédit que les romantiques ont jeté sur ce nom n'atteint pas ceux qui l'ont si glorieusement porté. Leurs mépris n'ont touché que les décadents du classicisme, petits talents médiocres dont les œuvres hybrides se distinguaient d'ailleurs malaisément de celles du premier Cénacle.

En somme, après tant de contestations et de disputes, non seulement les maîtres classiques restent debout, mais aussi les principes fondamentaux de leur esthétique et de leur morale, quelles qu'en soient d'ailleurs les lacunes ou les tares. Si d'autre part on songe qu'ils ont créé des mœurs et une civilisation qui, à travers mille changements superficiels, sont encore les nôtres; que l'épanouissement de leurs œuvres a coïncidé avec la période la plus brillante de notre histoire, avec le moment où les forces vives de notre

pays ont atteint leur maximum d'intensité et leur parfait équilibre, on avouera que nous pouvons assez glorieusesement nous réclamer de tels ancêtres intellectuels.

Mais, hâtons-nous de le dire, il est trop évident qu'il ne s'agit nullement de les « recommencer », ni de rétrograder vers le passé. « Tu ne te baigneras pas deux fois dans le même fleuve! » — cet aphorisme est vrai en littérature comme en politique. Il est puéril de croire que ce qui a été pourra jamais renaître, et c'est une vanité de prétendre ressusciter une forme épuisée et morte. Mais, en revanche, il est toujours permis de reprendre une tradition dont on a éprouvé les effets salutaires; et lorsque cette tradition est si intimement liée non pas seulement aux habitudes intellectuelles d'une race, mais à l'existence même d'un pays, que cela devienne pour celui-ci une question de vie ou de mort, — alors c'est une nécessité pressante, c'est un devoir d'y revenir. Toutes les révolutions fécondes n'ont jamais été autre chose qu'un retour à la tradition nationale déformée par des influences étrangères, — à l'Esprit tué par la Lettre. En ce sens, mais en ce sens seulement, nous sommes des révolutionnaires!

Cependant nous devons tenir compte de ce qui est. Nous ne pouvons, du jour au lendemnin, faire table rase du présent, où d'ailleurs le bon grain foisonne à côté de l'ivraie. Nous ne renierons donc aucun des excellents ouvriers qui nous ont précédés. Bien plus, nous ne lancerons l'anathème contre personne, pas même contre ceux qui nous ont le plus égarés, sachant, hélas! combien l'erreur est séduisante et facile. Nous ne rejetterons rien des vraies richesses, ni des conquêtes définitives de nos devanciers. Seulement nous prétendons mettre leurs fautes à profit. Nous nous délierons de leur exotisme autant que de leur cosmopolitisme pour en avoir été empoisonnés jusqu'aux moelles. Nous

repousserons les philtres de la sirène étrangère, et nous n'imiterons plus l'imprudent Ulysse, qui but dans la coupe de l'enchanteresse l'oubli de la patrie et du foyer domestique. Nous n'interrogerons le Mystère et l'Infini que dans la mesure où il convient à des hommes éphémères et bornés. Nous ne nous mêlerons plus de faire, malgré elle, le bonheur de l'Humanité, réservant pour les nôtres tout notre zèle et le meilleur de nos forces. Nous tiendrons pour suspectes toute logique tranchante, toute doctrine trop absolue, parce que la contradiction n'est jamais une pierre de touche infaillible du vrai, et que l'abstraction est un filet trop étroit entre les mailles duquel la réalité s'écoule et fuit de toutes parts. Nous répudierons l'esprit de révolte, l'insurrection permanente contre tout ce qui nous dépasse, nous blesse ou nous irrite parce que nous en ignorons la raison. Nous prendrons pour modèle l'humble effort de l'arbre qui, tout entier concentré dans l'élaboration des sèves, envoie ses racines les plus profondes comme ses branches les plus hautes à la poursuite de toutes les nourritures qui fructifieront sous son écorce. Et ainsi, attentifs à ne rien mutiler de ce qui vit autour de nous et qui peut servir à notre vie propre, nous pourrons atteindre à une compréhension plus large et plus personnelle des choses, comme à un art plus plastique, plus directement modelé sur la nature vivante ; et après tant de courses vagabondes hors de nos frontières, tant d'excursions dans tous les domaines défendus, y compris ceux de la chimère et de la folie, nous pourrons enfin nous rasseoir chez nous et inaugurer un mouvement qui sera vraiment un retour à la tradition française comme à la réalité humaine.

Il serait dangereux de nous dissimuler les difficultés de la tâche que nous assumons. Elle est écrasante. Il

s'agit de refaire l'éducation d'un public gâté par cent ans de pose révolutionnaire, de chartatanisme d'art et de pensée, surtout par cette conviction profondément enracinée qu'il n'y a d'originalité que dans le mépris de la règle et de la tradition et que la réalité n'a de valeur qu'autant qu'elle est transposée dans une œuvre littéraire. Ce dédain du réel, tout le monde sait que les romantiques l'ont poussé jusqu'à la négation radicale. Ils se sont installés de parti pris dans l'inintelligence et le dégoût de leur temps. Ils ont oublié cette grande vérité : que l'*art* suppose la *vie*, dont il n'est que le reflet. Ils ont nié la vie, et ils ont cru pouvoir fonder dans le vide un art paradoxal fait de réminiscences littéraires et de nostalgies malsaines. On connaît leurs tristes héros, dont la lignée moribonde s'est propagée jusqu'à nous. Encore pardonnerait-on aux René, aux Antony, aux Rolla leurs puérilités et leurs extravagances, si le pessimisme le plus stérile n'était au fond de leurs déclamations. Toutes ces ironies et toutes ces tristesses, toutes ces colères et toutes ces révoltes aboutissent en somme au culte de la mort. C'est un retour du même mal qui jadis précipita la décadence romaine, lorsque les galles hermaphrodites de la déesse de Phrygie, les prêtres égyptiens, porteurs du sistre et de la barque sépulcrale d'Isis, les belles pleureuses d'Adonis, les équivoques adoratrices de l'Astarté phénicienne introduisirent dans Rome le funèbre cortège des mauvais dieux d'Orient. Le monde saisi de vertige se rua à de sombres plaisirs, où le sang se mêlait à la volupté, où la luxure s'enlaçait à la mort. On se prit à aimer pour l'amour d'aimer, à pleurer pour la douceur des larmes.

N'est-ce pas une chose frappante que l'ancêtre de tous nos romantiques, le propre père de René, ce Celte aux nerfs malades qu'était Chateaubriand, n'ait trouvé de

beaux accents que pour déplorer le néant de l'homme et la vanité de la vie ? Lorsqu'il célèbre les splendeurs végétales du Nouveau-Monde, c'est encore pour écraser l'homme sous l'énormité de la nature. Quelle âme étrange que celle qui ne peut s'exalter qu'au spectacle de la mort et des ruines, qui ne conçoit de patrie digne d'elle que dans des pays chimériques ou dans un passé qui ne reviendra plus ! Car rien ne vaut dans son œuvre les magnifiques lamentations qu'il a élevées sur tous les lieux déserts où il a promené ses mélancolies et ses impuissances, depuis les ruines de la Rome antique jusqu'à celles d'Athènes, de Carthage et de Jérusalem. Des ruines toujours, des débris et des ossements ! Selon la parole de l'Écriture, cet homme a dit aux vers du tombeau : « Vous êtes mes frères !... »

Si connues que soient ces idées, il faut pourtant y insister, parce que ce goût de la mort et des pourritures, physiques ou sociales, a infecté tout le siècle précédent et qu'il en a contaminé toutes les écoles littéraires, jusqu'aux naturalistes et jusqu'aux symbolistes de ces récentes années. Le bon Gautier n'exprimait-il pas la pensée dernière de toutes ces générations, lorsque, s'amusant à mystifier la niaiserie prétentieuse des Goncourt, il déclarait aux deux frères que rien ne « l'excitait » comme une momie ? Aujourd'hui encore, il en est qui continuent à « s'exciter » sur les cadavres des villes mortes, qui prennent on ne sait quel plaisir innomable à soulever les linges et à remuer les puanteurs des vieilles corruptions. Ils parcourent l'Afrique, l'Asie, l'Extrême-Orient, tous ces pays où des races neuves grandissent, où des peuples réveillés de leur sommeil séculaire par la menace de l'Étranger se préparent à une lutte sans merci contre nous, où l'on voit se lever déjà les pires ennemis de notre civilisation ! — et

ils passent devant tout ce frémissement de vie sans rien voir que les débris du passé, que le clinquant d'une fausse couleur locale, la survivance de ce qui n'est plus, le déchet de l'archéologie et de l'histoire. Ils s'attendrissent sur les peuples qui meurent, ils s'éprennent de la décrépitude de l'Islam, ils rêvent de se prosterner avec des Bédouins en guenilles dans les mosquées vermoulues qu'entretient notre budget, et ils n'ont d'yeux que pour les vendeuses d'amour qui portent en colliers nos pièces de vingt francs et qui font venir de Paris même le rouge dont elles teignent leurs pommettes.

Cette manie va si loin qu'elle a passé des écrivains et des artistes jusqu'au grand public. Aujourd'hui on ne voyage plus que pour s'ébahir devant des choses mortes. Jadis nos voyageurs français, gens de bonne souche gauloise, à l'esprit curieux et avisé, en vrais compatriotes de Montaigne ou du Président de Brosses, se préoccupaient surtout des mœurs et des coutumes des « pays estranges », et s'ils se passionnaient pour un tableau du Guide ou une statue de Bernin, ils ne dédaignaient pas de s'intéresser au commerce, ni au rendement des terres, voire aux recettes des cuisines exotiques. De nos jours, le voyageur bien élevé ne regarde que les musées et ne s'arrête que dans les villes-musées. On pourrait croire que le spectacle de la concurrence enragée de nos voisins, que la vue de ces grandes cités modernes, affairées et bruyantes, percées d'avenues somptueuses, décorées de coûteux édifices grâce à l'argent qu'on nous a volé jadis ou qu'on extorque à notre industrie agonisante, — on pourrait croire que tout cela va s'imposer d'abord à l'attention et aux réflexions du voyageur désœuvré. Erreur! Ce qu'il daigne uniquement apercevoir, c'est ce qui tombe en poussière, ce qui est étiqueté et conservé sous une vitrine : c'est le cadavre

de la jeune princesse allemande que l'on voit à Saint-Thomas de Strasbourg, petit monstre grimaçant sous les soies de ses atours brûlées par les poisons corrosifs des aromates funéraires; c'est le roide squelette de cette Thaïs arrachée aux sépultures d'Antinoë, qui montre les trous béants de ses orbites sous les boucles de sa chevelure encore vivace et qui mêle l'épouvantable misère de son corps décomposé à l'éclat de ses joyaux, plus durables qu'elle.

Ce culte de la mort et de la pourriture, tel fut bien le vice caché du romantisme comme du naturalisme. On peut s'étonner pourtant que les naturalistes, qui ont eu la prétention d'exprimer la réalité avec une rigueur scientifique, aient eu l'horreur du réel, peut-être encore plus que les romantiques. Nous ne parlons pas évidemment ic des petits réalistes qui font leur besogne de scribes à peu près de la même façon à toutes les époques. Seuls les chefs d'école, les théoriciens et les praticiens de la doctrine peuvent être mis en cause.

On se rappelle le scandale que souleva leur littérature à son apparition. C'était le monde retourné, la subversion de tous les principes admis jusque-là. L'écrivain n'était plus celui qui charme, qui exalte ou qui instruit. On eût dit qu'il n'avait d'autre but que de torturer son lecteur, de blesser en lui non seulement les fibres les plus délicates, mais les facultés les plus vitales. Quel cauchemar que ces œuvres lourdes, informes et cruelles, ces livres sans joie ni bonté, où l'homme disparaissait anéanti sous l'omnipotence de la nature! Elle, triomphante dans sa force brutale, ignorante de tout, passe avec sérénité au milieu des ruines qu'elle accumule. Elle ne sait point sa malfaisance, pas plus qu'elle ne connaît ses bienfaits. Mais elle est tellement énorme que l'homme finit par se résorber dans son immensité. Invariablement on la lui présente

comme l'unique maîtresse; c'est elle qui lui fait la leçon, comme si l'univers pris dans sa masse et son éternité n'était pas plus stupide que le dernier des protozoaires! On humilie l'homme de toutes les façons. Les bêtes elles-mêmes ont dans ces œuvres étranges plus d'importance que lui, étant plus voisines de la nature. D'ailleurs, leur animalité a quelque chose de plus franc et de plus vigoureux, et elle s'étale aussi plus largement. L'unique consolation comme l'unique idéal qu'on lui offre dans sa misère, c'est le travail mécanique, abrutissant, le travail sans cause et sans but, agitation vaine qui se résout en un simple jeu d'excitations et de mouvements réflexes. Quelle belle raison de vivre ! et comme une humanité qui croirait à ces doctrines désolantes serait excusable de se précipiter vers toutes les anarchies qui peuvent hâter son suicide et préparer la conflagration finale d'un monde maudit!

Mais il n'a pas suffi aux naturalistes d'humilier l'homme, il a fallu encore qu'ils l'avilissent dans ses instincts d'abord, puis dans tout ce qui vient de lui : les institutions, les mœurs, la société tout entière. Sous prétexte qu'il y avait des abus, que le pays était malade, que la bourgeoisie, gorgée de richesses et de bien-être, s'amollissait et se dépravait, ils ont tranché dans le vif, ils ont coupé au hasard le bon avec le mauvais. Ils y ont mis une sorte de rage et de fureur, ils ont dégradé leurs compatriotes et leur pays, comme ne le feraient jamais les pires ennemis de notre peuple. Pourtant une justice à leur rendre, c'est qu'ils ont accompli cette besogne avec une observation plus sagace, une exactitude plus scrupuleuse que leurs devanciers, les romantiques. René a motivé ses dégoûts et son renoncement à la vie. Il s'est acquis une expérience chagrine ; il lui a servi à quelque chose d'avoir vécu si vieux!

Et ainsi il a pu nous laisser, avant de mourir, la critique la plus atroce et la plus décourageante qu'on ait jamais écrite sur la décadence d'une nation.

Pour s'expliquer une attitude aussi paradoxale, une vision aussi notoirement déformée et faussée du réel, il faut chercher autre chose qu'une mode littéraire, un besoin charlatanesque de se singulariser et d'étonner le philistin. La raison profonde gît dans l'éducation des naturalistes. A vrai dire, cette éducation se réduit à peu de chose. Ils se sont fortement ressentis de cette baisse de la culture qui a suivi la Révolution de Quarante-Huit. Ces gens de lettres ne savaient rien, n'avaient rien appris. Le grand Flaubert s'étonnait à bon droit de leur colossale et imperturbable ignorance. Ce qui s'agitait dans leur tête vide, c'étaient, à leur insu, les ressouvenirs des déclamations civiques du collège, les bribes d'une morale et d'une politique de *conciones*, les lieux communs vertueux de la poésie socialiste et humanitaire et, brochant sur le tout, les tirades échevelées du théâtre romantique.

Cependant ils voulaient écrire, et, pour écrire, il fallait observer. Ils firent même de l'observation « scientifique » la base de toute leur esthétique. Alors ces gens lâchés dans le monde eurent des effarements de collégiens échappés à la férule. Ils s'ébahirent et s'indignèrent de tout : de la coquinerie des hommes politiques, de la rapacité et de la malhonnêteté des gens d'affaires, de la bêtise et de la vanité des filles, de la saleté de l'ouvrier, de ses goûts crapuleux, de sa sentimentalité niaise, de la brutalité du paysan et du militaire, de la médiocrité intellectuelle du bourgeois. La moindre chose leur était une découverte qui les bouleversait ou les faisait sortir hors de leurs gonds. Au lieu de réfléchir et de se demander si tel vice ou tel caractère, si telle tradition, tel arbitraire ou telle

violence n'avait point, en somme, sa raison d'être non pas dans une nécessité physique inéluctable, mais dans un plus grand bien dont ces maux relatifs seraient la condition, ils préférèrent s'emporter et décrire avec amertume et cruauté ce qu'ils étaient incapables de comprendre.

Au fond, ils étaient des idéalistes à rebours. Ils portaient en eux je ne sais quel idéal conventionnel, étriqué et mesquin, littéraire au mauvais sens du mot. Ils voyaient le monde à travers les préjugés des gens de collège et des gens de lettres. Comme la réalité ne ressemblait point à cet idéal, ils se mirent en colère contre elle, ils l'injurièrent, et ils crachèrent dessus. Avec une bonne foi d'inquisiteurs, ils poussèrent au noir le tableau qu'ils prétendaient nous en donner. Ce sont les mêmes gens qui aujourd'hui voudraient imposer leur propre morale à nos ouvriers, que dis-je? à la nation tout entière, ignorant que chaque État, pour ne pas dire chaque individu, trouve en lui-même le vivant principe de sa morale. Ils se mêlent de réglementer les plaisirs du peuple, ils entendent l'amuser à leur manière, — à la fois décente et instructive. Ce sont eux qui vont lire Ibsen dans les ateliers de modistes, qui jouent *Britannicus* devant un public de coltineurs et de terrassiers et qui demandent qu'on emploie les dimanches de nos troupiers à les initier aux beautés du Corrège ou de Paul Véronèse. Ils ne se doutent pas que le solide bon sens de l'homme du peuple se moque de leur pédantisme, et que vouloir adapter une morale d'emprunt à des gens qui n'en ont cure, c'est apprendre aux petits chiens à courir avec des souliers.

Empressons-nous de reconnaître que les plus artistes d'entre eux furent exempts de ces arrière-pensées d'apostolat. Si certains naturalistes se piquèrent d'enseigner une morale en action, les autres professèrent que l'art est

étranger à toute morale. La littérature devenait une simple affaire de style. La réalité étant dégoûtante ou indifférente en soi, elle ne pouvait offrir d'intérêt que mise en drame ou en roman d'écriture jolie. Or, procéder ainsi, c'était supprimer un des deux termes essentiels de l'équation d'art. La matière, pensent les philosophes, n'est sans doute que l'envers de l'esprit. De même le fond, dans une œuvre littéraire, n'est que l'envers de la forme. L'un ne se sépare point de l'autre : ces deux facteurs, qui ne se distinguent qu'à l'analyse et pour la commodité du langage, sont une seule et même chose. Si le fond est d'importance, la forme sera grande, et réciproquement. En d'autres termes, et pour reprendre la doctrine même d'Aristote, la forme n'est que l'achèvement du fond, c'est la matière amenée à sa perfection.

Les naturalistes, sacrifiant l'un des termes à l'autre, ont, pour ainsi dire, vidé l'art de sa substance. Et d'abord, ils l'ont rapetissé dans sa forme. Avec les grands sujets, ils ont perdu le grand style. Ils se sont imaginé reculer à l'infini les bornes de la langue, créer tout un nouveau mode d'expression à la fois plus subtil et plus abondant. En réalité, ils ont appauvri leur rhétorique en la raffinant à l'extrême. Leur style n'est plus qu'un instrument à noter des sensations. Or, on peut exaspérer celles-ci jusqu'à l'acuité morbide, ce ne seront jamais que des sensations, c'est-à-dire l'étoffe rudimentaire de notre activité intellectuelle. Ils peuvent bien saisir le menu détail pittoresque, l'impression du moment, rendre la vibration nerveuse d'une sensibilité hyperesthésiée ; ils peuvent s'élever en ce genre jusqu'au compliqué, jusqu'à l'étrange et jusqu'au rare, pousser le « modernisme » et le « chic » jusqu'à ses dernières limites, mais qu'on ne leur demande pas autre chose ! La grande beauté leur est à jamais fermée, — cette

beauté dont un Virgile ou un Flaubert fut épris, cet art classique enfin qui, négligeant l'apparence de l'accident, ne s'attache qu'à la réalité substantielle des choses et les fixe en quelque sorte sous leur aspect d'éternité.

Que serait-ce si l'on essayait, avec cette langue et ce style, d'exprimer des idées abstraites? Nous mettons bien au défi de traduire avec la langue des Goncourt la plus humble des formules scientifiques ou philosophiques. Il suffit de voir dans leur *Journal* à quelles pauvretés ils aboutissent chaque fois qu'ils tentent de reproduire même la simple conversation d'un savant ou d'un philosophe contemporain : tant il est juste de dire que le fond, en art, a autant d'importance que la forme, ou plus exactement que c'est tout un et qu'il faut se préoccuper de celui-là avec autant de sollicitude que de celle-ci!

Au vrai, quand on s'est une fois mis en garde contre leur badauderie descriptive, on reste stupéfié du peu que les naturalistes nous apprennent. En ramenant l'art à une question de calligraphie, en s'enfermant de parti pris dans la satire et le dénigrement, ils ont comme découronné la réalité, ils l'ont privée de tout ce qu'elle peut avoir d'intelligible et de bienfaisant... Eh! quoi, ils n'avaient donc rien vu, ces hommes qui arrivaient de leurs provinces, encore mal décrassés de leurs origines rustiques ou bourgeoises, et qui, devenus Parisiens d'adoption, avaient le bonheur de vivre dans une des villes les plus agissantes du monde? Tous les provinciaux n'étaient donc que des gentillâtres imbéciles, des bourgeois encroûtés, des paysans abrutis ou féroces? Rien n'était digne de remarque, dans le Paris moderne, que les cabotins et les filles, le public des petits théâtres, la finance véreuse, la tourbe des fêtards cosmopolites? Toutes les usines étaient des bagnes et tous les ouvriers des brutes moins intelligentes que leurs

machines? Ils ne s'apercevaient donc pas, ces hommes, que la réalité commence au point précis où finit l'artifice littéraire et qu'il faut absolument sortir de l'atmosphère factice des Cénacles si l'on veut offrir à l'art une pâture digne de lui? Ils ne se rendaient pas compte que ni les sociétés ni les individus ne se gouvernent d'après des principes abstraits, mais d'après des lois identiques à celles de la biologie; que le moindre de ces individus est un organisme infiniment complexe, où se retrouvent pourtant les instincts vitaux d'ordre et d'harmonie qui font la dignité des créatures supérieures : qu'un portefaix, comme un membre de l'Institut, a son intelligence, sa morale, voire sa philosophie et son esthétique, lesquelles dérivent des conditions de son être et de son état, et qu'il est absurde de nier chez lui les manifestations d'une mentalité qui n'est pas la nôtre, comme il serait puéril de vouloir lui en imposer une qui ne serait pas la sienne? Mais pour se convaincre de tout cela il est nécessaire de vivre véritablement de la vie des individus qu'on prétend décrire. Il faut les étudier patiemment, assidûment, comme le physiologiste qui, pendant des semaines et des mois, guette les actions du milieu et les réactions des plasmas soumis à son expérience. Une « enquête » superficielle, une « documentation » hâtive, ne sauraient suffire. On ne connaît pas le monde des mines quand on a passé quinze jours à Anzin ou à Decazeville, fût-ce à bourrer de notes des carnets entiers; et il faut à nos intellectuels toute leur ignorance livresque pour s'imaginer qu'ils connaissent le fond de l'ouvrier parce qu'ils ont causé dix minutes avec un menuisier qui venait raccommoder le pied de leur bibliothèque!

Est-il besoin d'ajouter que, dans ce bilan littéraire, nous ne tenons compte que du résultat global, négligeant

les gains partiels qui sont entrés pour toujours et qui se sont comme perdus dans la richesse publique. Or, nous arrivons à cette constatation que les naturalistes de toutes nuances comme les épigones qui se rattachent plus ou moins à leurs doctrines ont failli par une conception étroite et superficielle des choses. L'esthétique mal définie qu'ils avaient empruntée à la science les a conduits en quelque sorte à se contredire eux-mêmes. Bien loin d'atteindre à cette haute et scientifique impersonnalité dont ils se vantaient, ils ont eu de la réalité la vision la plus personnelle et, pour tout dire, la plus *sentimentale*. Cette nature enfin qu'ils ont tant célébrée comme leur unique modèle, ils ont fini par nous en inspirer l'horreur et le le dégoût. Remercions-les pourtant de nous avoir rendus plus circonspects par leurs imprudences mêmes, et disons-nous que si leur littérature doit sombrer presque toute entière, l'énorme effort qu'elle représente n'aura pas été inutile. Comme des terrassiers qui tranchent et qui nivellent, — à coups de pic et à coups de mine, — ils auront exécuté les gros ouvrages et construit les travaux d'approche qui nous permettront peut-être d'arriver jusqu'au cœur de la réalité.

Pour nous, c'est dans un esprit de confiance et d'amour que nous voudrions aborder l'étude de la vie. Et d'abord, grâce à ces dispositions préalables, nous obtiendrons une notion plus consciencieuse, plus profonde et plus clairvoyante du réel. Rejetant tout système préconçu qui serait étranger à l'art, ne nous préoccupant ni des sciences ni des philosophies, nous tenterons d'étudier les êtres en eux-mêmes et dans leurs rapports vitaux avec leurs milieux. Nous nous mettrons en garde contre notre impression première, qui nous ferait juger monstrueux ou ridicules

des individus que nous n'aurions pas assez pénétrés. Tout est digne d'être traité sérieusement par l'art, mais à sa place et dans ses justes limites. Les mobiles qui poussent le pharmacien Homais à régenter son village sont peut-être plus élevés que l'idée grotesque qu'il s'en fait d'après sa raison étroite et bornée.

Mais nous ne saurions nous en tenir à ces généralités. Le réel est immense. Il nous dépasse infiniment. Quelle méthode suivrons-nous pour nous débrouiller au milieu de ce chaos? Répétons-le encore : ce ne sera pas une méthode à prétentions scientifiques. Depuis un demi-siècle environ, il y a une tendance à confondre le domaine de la science et le domaine de l'art, ou plutôt à résorber l'un dans l'autre. Il est temps de mettre un terme à des empiétements aussi dangereux pour l'art qu'ils le sont pour une science probe et consciente de ses droits. Qu'il soit bien entendu que nous n'avons rien à voir avec la science. Nous sommes avant tout, nous sommes uniquement des littérateurs et des artistes; et si le savant a sa faculté propre, qui est l'analyse, nous avons la nôtre, qui est l'imagination poétique. Nous donnons à ce mot de *poésie* son sens le plus large, celui qu'il avait primitivement, alors que le départ n'était point encore fait entre les différentes fonctions de l'esprit humain. Hérodote était un *poète* comme Homère. Pythagore *chantait* comme Hésiode et comme Pindare. Il ne s'agit point de savoir quelle est la première en dignité de la science moderne ou de l'antique poésie. Nous constatons seulement que celle-ci est la plus ancienne, que non seulement elle a éveillé l'homme à la vie de l'intelligence, mais qu'elle l'a élevé, façonné tout entier. Elle a créé le type humain : ἐποίησεν, elle l'a *fait!* Aujourd'hui encore, sous les noms les plus divers, qu'elle s'appelle Religion, Esthétique ou Morale, elle est

l'âme de nos civilisations. Elle s'efforce de maintenir les peuples au-dessus des bas instincts plus que jamais déchaînés par la concurrence vitale et souvent exaspérés à son insu par la science elle-même. Celle-ci peut bien fournir des armes à l'égoïsme, multiplier autour de lui les commodités matérielles, elle demeure impuissante à lui imposer une règle pratique. C'est pourquoi la Poésie a conservé tout son empire. Au vingtième siècle, comme au temps du légendaire Orphée, elle reste la suprême éducatrice : *Et vitæ monstrata via est!* C'est elle encore qui enseigne le chemin de la vie!

Si nous ne considérions que les services qu'elle a rendus et qu'elle continue à rendre, nous devrions déjà estimer la Poésie à un prix infini. Mais n'oublions pas que pour nous, littérateurs et artistes, l'imagination poétique est plus qu'un don aimable et comme un ornement de notre intelligence, elle en est l'organe indispensable. Dans la perception du réel, elle joue le même rôle pour nous que la dialectique pour le philosophe. La Poésie est une espèce de savoir, pour ne pas dire qu'elle est tout le savoir. Les vérités les plus essentielles à l'humanité, celles qui lui ont permis d'ordonner sa conscience et ses actes, de prolonger son existence éphémère par la suite ininterrompue de la tradition, — ces vérités primordiales, c'est elle qui les a mises en circulation sous des formes indestructibles. Bien plus, elle est maintenant, comme toujours, l'avant-courrière de la science positive, elle est l'éternelle Divinatrice, celle qui détache

> ... les morceaux noirs qui tombent
> Du grand fronton de l'Inconnu.

A quoi bon insister ? Quand rien de tout cela ne serait vrai, il n'en resterait pas moins que, sous peine de nous

renier nous-mêmes, nous ne *pourons pas* de toute nécessité percevoir le monde autrement que par la Poésie. Amoindrir ou supprimer en nous la faculté poétique, c'est rendre incomplète ou impossible la seule communication que nous puissions avoir avec la réalité. Enfin, il y a une connaissance poétique des choses.

Cette conviction ne nous empêchera point d'être curieux, à notre manière, des sciences et des philosophies. Mais nous le serons *en dehors de notre art ;* nous le serons en hommes cultivés à qui rien de ce qui s'adresse à l'intelligence ne doit être étranger. Chaque fois que nous voudrons introduire dans notre œuvre des notions empruntées aux sciences abstraites, nous aurons soin de les revêtir d'abord d'une forme poétique. Elles parviendront jusqu'à nous comme un oui-dire populaire qu'il s'agit de transformer en notre vérité et notre beauté propres. Nous les interpréterons avec la même liberté que le poète grec interprétait les mythes et les légendes de sa patrie.

Autrement, nous retomberions dans la méprise de nos devanciers, qui ont appauvri la littérature de tout ce qu'ils ont donné à la pathologie, à la statistique ou à la sociologie. Nous recommencerions ces œuvres bâtardes qui semblent bien plutôt des monographies extraites des mémoires d'une académie ou d'une gazette médicale que des romans ou des drames. Même en entrant dans le domaine réservé de la science, nous resterons des poètes.

Depuis les temps les plus reculés, le poète est celui qui charme et qui instruit en offrant aux hommes une image artificielle de la réalité qui les entoure comme des passions qui les agitent. Suivant la formule aristotélicienne, la poésie est donc une imitation, mais une imitation libre et créatrice, non pas servile et mécanique. Elle a pour modèle l'activité de la vie, qui s'imite perpétuellement

elle-même en créant à l'infini des exemplaires sans cesse renouvelés de ses productions. C'est cette « sagesse » de la vie qui nous servira de guide. Nous essaierons de chanter, de raconter la vie.

Nous disons « la vie » et non plus la « réalité » ou la « nature ». Notons d'abord que cette formule facilite en quelque sorte la tâche de l'artiste. La vie dans son activité plastique est déjà un art qui sollicite le nôtre, elle est aussi un rythme qui appelle le chant. Mais non seulement cette formule a l'avantage d'être plus pratique, elle circonscrit avec plus de netteté les limites de notre observation, comme elle définit plus précisément notre objet. Elle exclut ou elle rejette au second plan tout ce qui, dans la nature, ne porte point les caractères d'ordre, d'harmonie et de beauté qui sont les caractères essentiels de l'activité vivante. Elle écarte ou elle subordonne tout ce qui est amorphe et inorganique, tout ce qui est anormal, hybride et monstrueux.

Déjà les anciens sages avaient remarqué que notre univers paraît être le théâtre d'une lutte éternelle entre deux principes ennemis, qui produisent tour à tour la vie ou la mort, la confusion ou l'harmonie. Sous le voile du mythe, les mages de la Perse avec leur antinomie d'Ormuzd et d'Ahriman, les philosophes grecs qui, comme Empédocle, admettent le dualisme primordial de l'Amour et de la Haine, les théologiens du christianisme qui opposent le royaume de Dieu au royaume de Satan, — tous aboutissent en somme au même point que les savants modernes avec leur double principe d'évolution et de dissolution : l'un qui tend à ramener les choses à l'homogénéité primitive, l'autre qui s'efforce au contraire vers la différenciation en créant de véritables hiérarchies d'individus de plus en plus dissemblables. C'est à ce dernier que nous nous atta-

cherons surtout ; et ce que nous imiterons de préférence, c'est cette activité bienfaisante et conservatrice qui crée la vie et qui maintient ce que Lucrèce appelait d'un beau nom : *fœdera rerum*, — le pacte des choses!

Si tel est l'objet de notre art, il devient évident que nous devons avant tout nous préoccuper des exemplaires les plus parfaits de la vie, puisqu'ils épuisent en quelque façon toute la force de notre principe. Notre domaine propre, ce sera la « belle nature », comme disaient déjà nos esthéticiens classiques, — tout ce qui non seulement est sain et bien constitué, mais qui s'approche le plus possible de la perfection *en son genre*. Tartuffe est un modèle d'hypocrisie bien plus achevé qu'Onuphre. Les insipides amoureux de Racine languissent à côté d'une Phèdre ou d'une Hermione. Qu'il s'agisse d'un vice ou d'une vertu, nous tâcherons toujours d'en démêler la forme la plus excellente.

Nous nous souviendrons ensuite que, par une convention très ancienne et qui sans doute ne dépend pas de nous, notre principale matière, c'est l'homme. Ajoutons que dans l'homme c'est d'abord ce qu'il y a de proprement *humain* qui doit nous intéresser, puis, seulement après, les dégradations ou les déviations qui ramènent le type à l'animalité primitive. Enfin nous nous rappellerons que si l'on peut refuser à la vie elle-même une finalité quelconque, il n'en va pas ainsi de l'œuvre d'art qui l'imite. Nos œuvres s'adressent à des hommes, non à de pures intelligences. Notre domaine est le relatif et non l'absolu. Le point de vue de Sirius ou d'Aldébaran ne saurait être le nôtre. Nous n'essayerons point de nous guider si haut, et nous renoncerons pour toujours l'impersonnalité olympienne, parce qu'elle est « anti-humaine » au premier chef. Bien plus, nous poursuivons une fin tout intéressée

que nous ne pouvons renier que des lèvres. Notre but secret, notre but principal, pour ne pas dire l'unique, c'est de « plaire ». Bon gré mal gré, le lecteur se chargera toujours de nous en faire souvenir. Il veut être charmé, et il veut être instruit. Il n'admet pas que nous n'écrivions que pour nous seuls, que nous nous considérions comme en dehors de sa sphère. Il nous avertit que notre œuvre n'est pas un divertissement égoïste, mais qu'elle a toujours, même sans y prétendre, une importance sociale. Nous respecterons scrupuleusement cette obligation de servir autrui qu'assume tout écrivain dès qu'il publie un livre ; et si nous prenons garde de n'offrir que des exemplaires accomplis de chaque être ou de chaque objet, — sans prêcher ni moraliser, nous conférerons par ce seul fait une valeur édifiante à nos écrits. Les frises du Parthénon, le Doryphore de Polyclète, l'Hermès de Praxitèle, renfermaient peut-être dans la perfection de leurs lignes et la robustesse de leur beauté une leçon plus éloquente, pour l'éphèbe athénien, que les plus subtils traités d'un Platon ou d'un Aristote.

Ainsi donc, nous ferons sciemment de l'homme le centre des choses.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,

tu n'ignoreras pas pourtant la grande mer inconnue qui t'assaille de toutes parts, ni qu'il y a des inspirés qui disent en connaître les voies. Mais, dans l'ordre pratique, tu dois agir comme si cet inconnu n'existait point. Pressé par l'éternel et l'infini, au milieu de toutes ces régions vagues qui t'entourent, tu te construiras ton univers d'après les règles de ta raison, qui est en toi ce qu'il y a de plus éminent. Tu l'ordonneras comme un bon et sage démiurge,

tu en feras une œuvre de beauté, à l'exemple de ces Grecs qui furent tes pères intellectuels. Si ce monde qui t'échappe semble aussi t'ignorer, il n'en est pas moins vrai que c'est en toi qu'il prend conscience de lui-même, et si par hasard il poursuit une fin, toi seul peux deviner, aider, diriger ses intentions secrètes. Tu accepteras en toute bonne foi le vieux récit de la Genèse, où Jéhovah donne au premier Adam la royauté sur tout ce qui existe ; et si cette royauté est dérisoire, si tu es à la fois l'acteur et le héros inconscient d'une comédie ridicule, tu t'y prêteras de bonne grâce, puisque somme toute le meilleur pour toi est encore d'accepter la duperie et de te résigner !

Mais il ne suffit pas de s'efforcer loyalement vers l'expression humaine de la réalité ni de rendre ses droits à l'imagination poétique considérée comme un instrument de connaissance supérieur à l'analyse scientifique. Il importe encore à la beauté, à la solidité de notre art d'être fondé sur la tradition nationale.

Une des pires erreurs accréditées par les romantiques, ç'a été de voir dans le respect de la tradition l'indice d'un esprit timide et d'un talent sans vigueur. Le grand homme est celui qui ne relève de personne et qui est à lui-même sa loi tout entière. C'est ainsi que le jeune Lamartine était tout fier de la critique adressée à ses *Méditations* par l'excellent éditeur Firmin-Didot : « Cela ne ressemble à rien. » Nulle originalité n'est plus périlleuse que celle-là. La liberté absolue de l'inspiration, si elle était possible, aboutirait en fin de compte à la barbarie et à l'anarchie littéraire. L'idéal secret des romantiques, c'est le sauvage de Jean-Jacques, qui se retrouve d'ailleurs dans les Manfred, les Lara et les René.

Non seulement cette théorie est pernicieuse, elle est encore puérile, parce qu'elle néglige un des facteurs essentiels de l'œuvre de beauté. Cet art paradoxal et sans lien avec les réalités qui « soutiennent » l'individu s'évanouit en divagations confuses, en rêveries creuses ou contradictoires. A force de s'exalter, l'individu se détruit lui-même, comme le mystique déréglé qui, à force d'exalter son intelligence au détriment de son corps, qui en est le support nécessaire, s'évade dans la folie et retourne aux pires dépravations de l'instinct abandonné à lui-même. En réalité, il nous sera toujours impossible de renier nos humbles origines physiologiques. La cellule est la base de tout. La structure mentale reproduit la structure du cerveau. Le catholicisme lui-même n'admet pas la vie bienheureuse de l'âme sans la participation de son corps glorieux. S'il est une vérité qui tend de plus en plus à se faire jour, c'est que, dans l'ordre social comme dans l'ordre intellectuel, nous ne pouvons pas nous séparer du groupe auquel nous tenons par mille attaches matérielles, sous peine de perdre, en nous isolant, la meilleure part de nos forces.

Croire que nous sommes libres de nous créer un art ou une vérité de pure fantaisie, un idéal conforme à je ne sais quelle raison métaphysique, est une illusion enfantine que démentent tous les faits... Ah! comme nos maîtres nous ont abusés jadis et se sont abusés eux-mêmes en offrant à nos admirations la dramatique image d'un Théodore Jouffroy se demandant avec une anxiété douloureuse si sa raison lui permet de rester fidèle à l'idéal de ses pères, d'arracher de lui le vivant symbole de vérités qui compose la substance même de son âme! Était-ce beau, cette lutte héroïque du penseur pour la conquête de la vérité absolue ; et comme elle nous semblait auguste, cette petite chambre du quartier Latin, où, sous les rayons

de la lampe austère, dans le silence de la nuit, au milieu de la grande ville muette qui dormait ignorante de telles angoisses, se déroulait cette grande tragédie du Doute moderne !...

Eh bien, non ! En dépit de tous ses raisonnements, il ne dépendait pas d'un Jouffroy de ne plus être catholique, de même qu'il ne dépend pas de nos esthètes de ne plus être Français. En matière de morale, comme en matière d'esthétique, la Vérité, c'est *notre* vérité du moment, celle qui répond le mieux à ces poussées instinctives, à ces aptitudes héréditaires ou acquises dont notre âme actuelle est faite. Cette vérité-là n'est pas à la merci d'un syllogisme, elle existe et elle agit en nous, même à notre insu ; et si nous la découvrons tout à coup, ce n'est pas par l'artifice d'une logique adroite, mais parce qu'elle était mûre pour notre conscience. Le jour où nous croyons comprendre la pensée d'un Gœthe, ce n'est pas que nous soyons devenus plus intelligents au sens métaphysique du mot, mais c'est que nous sommes parvenus à un point de notre développement intellectuel qui offre quelque analogie avec celui du grand poète. Ce n'est pas sa pensée que nous avons saisie, c'est la nôtre enfin formulée que nous lui attribuons.

La logique de l'artiste se ramène à une question de juste convenance et d'opportunité. Le tout est de savoir si sa pensée est d'accord avec les réalités dont il tire sa nourriture et la substance de son être. C'est pourquoi la critique, même très intelligente, même très au courant, se trompe si souvent sur la signification d'une œuvre littéraire. Les *vérités* au nom desquelles elle juge ne répondent plus aux *réalités* sur lesquelles s'appuie l'écrivain. La vérité neuve n'est pas encore arrivée pour elle à maturité.

Pour toutes ces raisons profondes, le respect de la tra-

dition nationale ne saurait être pour nous l'objet d'un débat contradictoire. Il est hors de doute que la discipline intellectuelle de nos pères est celle qui nous convient le mieux. Notre vérité, c'est la vérité française.

Le premier caractère de l'esprit classique français est d'abord d'être scrupuleux sur la matière de son art. Le fond doit être copieux, opulent et magnifique ; mais il doit être solide surtout. A cette probité du fond, se reconnaît le naturel positif et raisonnable de notre race. C'est en cela que nous différons littérairement des Espagnols et des Italiens : ceux-ci trop épris des *fioretti* de l'imagination, qui se perdent dans les jeux d'esprit et qui s'amusent aux enluminures ; ceux-là qui, même dans leur amour pour un réalisme brutal, ne savent point se défendre contre la truculence qui le déforme, ni contre les hâbleries grandiloquentes et vaines. De là vient que notre art classique s'est alimenté surtout de lieux communs, parce que les lieux communs sont comme les réservoirs où aboutissent et se déposent les grands courants de la vie. Ce sont les trésors inépuisables de la réalité humaine.

On voit tout de suite combien cette méthode est en contradiction avec celle des romantiques. En haine des lieux communs, ils se sont rejetés sur l'exceptionnel, l'exotique, le bizarre, l'extravagant. On retrouve là leur mépris de la vie saine dans ses manifestations normales. Les romans et les nouvelles de Théophile Gautier offriraient peut-être la preuve la plus concluante que ce fut une lourde méprise. Malgré tout son talent de styliste, il n'a rien pu tirer de sujets factices comme *Avatar*, *Jettatura*, *Arria Marcella*, *Mademoiselle de Maupin*. Le fond étant stérile et insignifiant, il a fallu y introduire de force des développements d'emprunt et tromper le lecteur, à force de l'éblouir, sur l'inanité de la matière.

Confessons pourtant que les romantiques ont eu raison de décrier les lieux communs des pseudo-classiques, lesquels, sous leur emphase déclamatoire, ne recouvrent que la banalité et le vide. Mais ce que les romantiques n'ont pas vu, c'est que le maniement de ces lieux communs est extrêmement difficile. Outre les qualités originales que l'artiste doit y apporter de lui-même, cela suppose une grande somme d'expérience, puis une grande somme de culture, non pas cette science indiscrète et chaotique des Allemands, mais une science à la fois étendue et précise, toujours guidée par un goût délicat, qui permet à l'écrivain, comme l'instinct permet à l'animal, de discerner sa pâture parmi les choses indifférentes et nuisibles. Cette intuition des réalités utiles à la vie complétée par le savoir, c'est ce qu'on appelait autrefois l' « humanisme », beau mot dont nous avons à peu près oublié le sens! Le champ des connaissances s'est tellement agrandi, la part de l'homme s'y est tellement rétrécie devant celle de plus en plus envahissante de la nature, que nos écrivains s'y égarent et ne savent plus où se prendre. Même s'ils essaient de se restreindre à leur domaine propre, celui de la pure littérature, ils se trouvent encore en présence d'une telle masse de documents que le triage est pour ainsi dire impossible. En un temps où sévit la « littérature comparée », où des musées d'art voisinent avec des musées d'archéologie ou d'anthropologie préhistorique, le goût hébété défaille et dégénère, l'imagination devient servile et compilatrice. Luttons énergiquement contre la diffusion du pédantisme esthétique, sous peine de ne plus savoir quelles sont les formes d'art qui conviennent à notre race et de perdre même la vigueur nécessaire pour les animer. Bornons-nous d'abord à connaître seulement les chefs-d'œuvre qui composent la tradition gréco-latine. La tâche

sera considérable encore! Flaubert avait coutume de répéter que «personne ne lit les classiques». Rien n'est plus vrai. La plupart, hypnotisés par le succès du jour, se repaissent d'une littérature de quinzième ordre ou, s'ils veulent se renseigner, se noient dans le fatras cosmopolite et dans le verbiage de la petite critique. Nous autres, remontons aux sources, fréquentons les maîtres. Ainsi nous développerons notre goût, nous enrichirons nos idées; et si nous avons vraiment l'amour de la vie, si nous savons la contempler avec un étonnement toujours nouveau, nous serons excellemment préparés pour la mise en œuvre des lieux communs éternels de l'art.

Cependant il faudra encore nous consulter longuement sur le choix d'un sujet. Le choix, c'est presque tout l'art classique. C'est en cela qu'il s'oppose au romantisme, lequel professait que n'importe quoi peut être traité par n'importe qui (la valeur personnelle de l'artiste étant mise à part, comme de juste). Tout dépend, disait-on, de l'exécution. C'est une erreur : tout dépend de la conception. Mais, par votre tempérament, votre hérédité, votre race, êtes-vous aptes à concevoir tel ou tel sujet? La rencontre d'un sujet véritablement approprié, non pas seulement à vos forces, comme le prescrivait déjà le vieil Horace, mais à votre nature d'artiste, voilà la grosse affaire. Je ne sais plus quel romancier disait qu'on n'était fait que pour écrire un seul livre et que tous ceux qui venaient ensuite n'étaient en quelque sorte que des « retirages » de ce premier original. Il y a dans ce paradoxe une grande part de vérité. Il est certain qu'on ne peut bien traiter qu'un petit nombre de matières : le reste est affaire de volonté bien plus que de génie.

Mais le point le plus important peut-être est de voir si le sujet qu'on a choisi est vraiment *littéraire*. Diderot

s'emportait avec raison contre la peinture et la sculpture de son temps, qui versaient dans les rébus allégoriques et ne savaient plus parler leur langue propre. Que dirait-il de notre littérature? Nous en sommes arrivés à un point tel que l'invention d'un sujet strictement littéraire apparaîtra comme une grande nouveauté. Ce qu'on entend par là, c'est un sujet qui se suffise à lui-même, qui ne doive rien d'essentiel ni à la pathologie, ni à la statistique, ni à la sociologie; qui ne puisse être conçu que par un poète (dans le grand sens du mot), et dont un autre ne puisse rien tirer; un sujet enfin qui se développe spontanément à la façon d'une plante ou d'un organisme vivant. *Iphigénie*, disait un géomètre, cela ne prouve rien! Et justement voilà le type du sujet littéraire et vraiment classique, — parce que cela ne prouve rien!

Si scrupuleuse que doive être l'attention donnée à la matière, elle ne le sera pas moins pour la forme. Rappelons-nous que les grands classiques ont été avant tout de consciencieux artistes. La qualité des mots, les ressources du vocabulaire, tout l'appareil de la langue et du style, ils s'en sont occupés avec un soin minutieux. On sait après quelle longue opération leur art s'est enfin constitué dans son canon définitif.

Nous nous trouvons aujourd'hui, à l'égard de nos devanciers, dans une position semblable à la leur vis-à-vis des écrivains de la Renaissance. Des richesses confuses sont entassées devant nous. Tous les dictionnaires des métiers, des spécialités, des argots comme des métaphysiques et des sciences ont dégorgé leur contenu dans le courant de la langue. Le fleuve en est obstrué. Il s'agit de déblayer ces amoncellements de matières putrides. Il faut faire le départ entre ce qui est viable et sain et ce qui est voué à la stérilité ou à la corruption, et rejeter tout le résidu aux

réceptacles impurs d'où il n'aurait jamais dû sortir. Encore une fois, nous avons à piller le butin des Barbares. Mais ces Barbares, ce ne sont plus, comme au temps de Ronsard, les Latins du Midi, ou, comme au temps de Hugo, les Germains du Nord, ce sont les nôtres, les Barbares de chez nous, tous ceux que les mauvaises disciplines du dix-neuvième siècle ont gâtés, énervés, rendus balbutiants et enfantins, ou gesticulants et égarés comme des déments ou des hommes ivres. Pour cette besogne, nous ferons appel de nouveau et toujours à cet instinct de choix qui est l'instinct classique par excellence : nous ne pouvons plus nous permettre d'innovations verbales, à moins de parler un idiome inintelligible ou intelligible pour nous seuls, oubliant, comme les décadents, que la langue, produit de la collaboration de tous, est le premier lien social. Il nous suffira de débrouiller le chaos du vocabulaire. De toute cette encombrante abondance, nous ne retiendrons que ce qui peut entrer dans le rythme de la langue et de la tradition.

Ainsi notre art se dégagera de toutes les excroissances parasites qui altéraient sa forme ingénue. Nous le rétablirons dans sa pureté originelle et française. Les lignes gracieuses de l'antique édifice s'harmoniseront pour un effet d'ensemble. Bientôt nous rapprendrons le charme et la vertu de l'ordre : nous essayerons de *composer*.

La composition est tout. L'architecture d'un livre est la chose capitale. Il ne s'agit plus de juxtaposer au hasard des tranches de réalité, mais d'ordonner de beaux fragments de vie selon une règle souple et cependant certaine.

Nous accusera-t-on d'injustice si nous affirmons que, depuis l'auteur de *la Tentation de saint Antoine*, le secret de la composition semble perdu? Ou bien, de parti pris, on repousse tout ce qui peut ressembler à un plan, sous pré-

texte de reproduire l'incohérence du réel; ou bien l'on compose artificiellement, à la manière d'un vaudevilliste. Exciter, entretenir et finalement satisfaire la plus banale curiosité, à cela se réduit tout l'effort On invente une intrigue que l'on complique à plaisir et qu'on dénoue ensuite pour la plus grande joie du lecteur. Les personnages étant tous morts, ou mariés, ou établis, la morale étant satisfaite ou horriblement outragée, il n'y a plus rien à dire, l'auteur a rempli tout son rôle!

Mais les choses sont beaucoup moins simples. Et d'abord le sujet apparent ne compte pas. Pour ce qui est des arts plastiques, rien de plus évident. Ni Raphaël, ni Titien, ni Velasquez n'ont jamais vu dans un sujet emprunté à la mythologie païenne ou aux légendes sacrées qu'un prétexte à traduire quelque grande idée picturale. Le corps divin du Christ est d'abord pour eux une merveilleuse anatomie. Tel récit de l'Evangile ou de la Bible n'est qu'une gradation d'attitudes, un groupement de personnages, le triomphe d'une tonalité. Il en va de même pour la littérature. Que resterait-il du *Faust* ou de *l'Énéide* si l'on ramenait l'un à la vulgaire aventure d'une fille séduite et l'autre aux courses interminables d'un exilé en quête d'une nouvelle patrie ? Si romanesque qu'en fût le récit, comme il serait médiocre en regard des deux grandes œuvres qu'en ont tirées Virgile et Gœthe ? En réalité, le sujet apparent ne sert jamais que de lien tout extérieur à des idées littéraires ou plastiques qui le dépassent infiniment.

Interrogeons le poète ! Il nous dira d'abord qu'il a longtemps ignoré la forme de son sujet. Une foule de pensées et d'images, de sensations et de sentiments, de vagues réminiscences ataviques et de beaux souvenirs de famille ou de patrie l'agitaient et le travaillaient obscurément. Son âme était grosse, elle aspirait à la délivrance. Tout à

coup, un jour non prévu, mais sûrement fixé dans l'ordre des destinées, un événement en apparence insignifiant frappe son esprit. Immédiatement, il y aperçoit la forme qu'il cherchait pour sa poésie, car, selon une parole célèbre, « toute poésie n'est que de circonstance ». La matière flottante et confuse de ses longues rêveries se fixe et se cristallise autour du fait révélateur. Le poète sent qu'il est enfin maître des forces tumultueuses qui se soulevaient en lui. Une grande émotion lyrique l'envahit, annonciatrice de la beauté qui va naître. Il est sûr maintenant qu'elle naîtra. Mais comment procédera-t-il pour réaliser l'œuvre qui l'incarnera ?

Il ne sait qu'une chose, c'est que cette œuvre doit satisfaire son âme tout entière, puisqu'en cette minute toute la réalité lui semble enclose dans son sujet, au point qu'il ne peut rien concevoir en dehors de lui. Avant tout, elle sera un excitant perpétuel de l'émotion lyrique génératrice. Flaubert avait vu pourpre lorsqu'il conçut *Salammbô* : sur toute son épopée africaine, il y aura comme un reflet d'étoffes éclatantes et précieuses... Puis le poète demandera sans doute à son œuvre de flatter son imagination amoureuse des lignes et des couleurs, de lui chanter les mélodies intérieures qui accompagnent en son âme les plaintes ou les émois du sentiment, de fournir une matière docile à ses aptitudes d'ordonnateur et d'architecte verbal, de vibrer à l'unisson de sa sensibilité, de contenter ses enthousiasmes et jusqu'à ses manies, de soulager même sa mémoire, éprise des choses antiques... Quoi encore ? Que l'on songe plutôt à tout ce que l'épopée virgilienne entraîne dans ses flots, — tant il est certain que tout d'abord le poète voudrait absorber dans son œuvre la réalité totale !

Cependant il ne se hâte point. La fable qu'il a rencon-

trée comme par hasard est un germe fécond qui va grandir en se nourrissant de toutes les substances lentement amassées et préparées pour elle dans l'âme de l'évocateur. Un véritable travail de nutrition et de croissance s'accomplit. Les organes à peine différenciés se précipitent vers toutes les sources de vie qui sont à leur portée. Avec un sûr discernement, ils choisissent, ils éliminent. La plante pousse, les racines s'enfoncent, les rameaux s'élancent et se déploient, les fines nervures des feuilles se découpent dans la lumière. Tous les déchets inutiles jonchent le sol, où l'ardeur du soleil les décomposera. Maintenant l'œuvre souterraine est achevée. Les fruits de beauté vont mûrir au grand jour. C'est alors que le poète fait appel à sa science. L'art vient au secours de la Muse.

Enfin l'œuvre visible éclate à tous les yeux, dans sa noble ordonnance. Elle se développe comme une fresque et comme le fronton d'un temple. Si variés que soient les aspects du décor, si nombreuse que soit la figuration, l'ensemble se laisse facilement saisir. C'est un enchaînement de scènes qui prises isolément forment un tout et qui cependant ne peuvent se détacher les unes des autres. Les proportions en sont calculées d'après l'importance qu'elles ont dans le plan total. Elles se groupent, se distribuent et s'équilibrent suivant des affinités plus naturelles que logiques, plus esthétiques qu'intellectuelles. Des images riantes ou gracieuses s'opposent à des images d'horreur ou de violence. Et suggérant de mystérieuses analogies, mille détails inaperçus d'abord se répondent et se font écho à travers la masse de l'action, de la même façon que les couleurs se rappellent dans le tableau d'un peintre. Chaque partie est tellement complète en soi et la somme des parties conspire en un organisme tellement parfait que l'œuvre entière semble isolée et suspendue

dans le vide comme la terre dans l'espace. Le vulgaire s'imagine que l'édifice ne tient à rien. Mais le poète qui l'a solidement enfoncé au cœur même de sa race et de sa patrie sait que le fondement en est immuable et qu'on ne peut l'en arracher sans le détruire.

Sortons maintenant des symboles et résumons la pensée qui s'en dégage :

Si l'on ordonne la matière d'un livre comme une vivante architecture, et si, de plus, on est circonspect à ne rien écrire qui n'entretienne l'émotion génératrice d'où l'œuvre est sortie, qui n'éclaire sous une face nouvelle l'idée d'art que l'on veut traduire, qui ne serve enfin à expliquer l'âme des personnages, à justifier telle ou telle de leurs démarches ou même tels de leurs gestes, — alors la forme et la matière se pénétreront dans une juste connexion. Tout se tiendra. On obtiendra la liberté dans l'ordre, l'unité stricte dans la plus riche diversité.

Voilà fixé dans ses grandes lignes l'Idéal classique que nous ont transmis nos pères. Effort constant vers l'harmonie et la composition, souci de l'ordre, du choix, de la beauté, culte de la tradition, culte de la vérité humaine, préférence pour les lieux communs, conception poétique des choses et, pour tout dire, solidité du fond et perfection de la forme, — tels sont bien les préceptes fondamentaux de leur esthétique. Mais de les concevoir simplement en dilettantes ou en critiques ne nous avancerait pas beaucoup. Cette discipline classique n'est pas une fantaisie éclose dans la cervelle d'un bel esprit. Elle fut l'expression de réalités historiques, ethniques, physiologiques. Une nation, une race, des tempéraments et des individus ont été nécessaires pour qu'elle pût produire des œuvres viables. Sommes-nous encore cette nation et

cette race, sommes-nous ces tempéraments et ces individus? C'est à cela que se ramène toute la question.

Taine est le premier qui ait défini nettement l'importance de la race, non seulement en littérature, mais dans tous les domaines de la sociologie et de l'histoire. Malheureusement, l'admirable leçon qui se dégageait de son *Histoire de la littérature anglaise* n'a pas été comprise chez nous. La débilité mentale de la génération contemporaine de ce beau livre a causé les plus étranges confusions. Des trois grands facteurs de toute littérature nationale, que Taine avait si profondément analysés, — la race, le milieu et le moment, — les naturalistes n'ont retenu que le second, et encore se sont-ils grossièrement mépris sur le sens de ce mot. Pour eux, le milieu, ce n'est pas le sol nourricier qui façonne l'individu, le lieu des forces primordiales et permanentes qui lui imposent son type, c'est le pêle-mêle des phénomènes contingents qui, dans un cercle donné, passent à la portée de l'observateur littéraire. Et ce sont ces phénomènes passagers qu'ils ont décoré du nom de « documents ». Rien de plus superficiel que cette conception! On demeure stupéfait d'un tel malentendu et l'on s'étonne plus encore quand on songe que ces mêmes gens qui s'extasiaient avec l'illustre philosophe sur la vigueur exubérante et sur la belle unité de la littérature anglaise — manifestation incomparable de la puissance d'une race — s'évertuaient par tous les moyens à tuer chez leurs compatriotes ce qui subsistait encore de la race et de la tradition françaises. En dehors de la race, la littérature dégénère en pur dilettantisme, elle produit des œuvres hybrides et isolées qui ne pénétreront jamais dans la vie profonde d'un peuple. Le lien social de l'art est brisé. Au contraire, la santé de la race est la condition

première et nécessaire de tout art classique, c'est-à-dire vraiment social et vraiment humain.

La forme la plus apparente de la race, c'est la nation. Dans ce cadre en grande partie artificiel, se groupent et se coordonnent « ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et la structure du corps ». Mais ces dispositions ne sont pas seulement physiques, elles sont encore intellectuelles. Elles comprennent des aptitudes acquises et communes à tout un groupe d'individus : une méthode particulière de penser, une façon spéciale de sentir et de s'exalter, de jouir, d'aimer, de goûter la vie ; et ce qui domine toutes ces ressemblances, c'est le souvenir émouvant des mêmes périls et des mêmes triomphes, des mêmes grandes choses accomplies ensemble.

On prétend qu'aujourd'hui ce lien national est en train de se relâcher et que les patries agonisent. Est-il possible de fermer plus complètement les yeux à l'évidence ? S'il est un fait qui sollicite la réflexion, c'est qu'en ce moment même l'agitation socialiste et internationale est parallèle à un véritable réveil des nationalités toujours plus confiantes en elles-mêmes, toujours plus avides de s'affirmer. De la Chine au Transvaal, les peuples menacés par l'invasion cosmopolite ont manifesté leur volonté de défendre chèrement leur existence. A cette attitude résolue, les puissances envahissantes ont répondu par un redoublement d'ardeurs belliqueuses. Épouvanté par les ambitions germaniques, anglaises, américaines, le monde entier sera bientôt en armes. Une véritable folie de conquête semble sur le point de s'emparer du globe. Le rêve napoléonien hante la cervelle des boutiquiers de Londres, et le commis voyageur allemand qui colporte sa camelote à

travers les deux hémisphères est convaincu qu'il travaille pour la plus grande gloire de l'Empire. Chacun ne pense qu'à écraser son voisin. Jamais la maladie impérialiste n'aura atteint à un degré d'exaspération plus aiguë.

Si même le socialisme parvenait à enrayer ce mouvement, on peut prédire que sa victoire s'accompagnerait d'une recrudescence inattendue de patriotisme. Les États socialistes seraient patriotes pour la même raison que la Révolution française, — pour se défendre d'abord! Ensuite, parce qu'il est à prévoir que la propriété collective aura les mêmes appétits et rencontrera les mêmes obstacles que la propriété individuelle. Enfin et surtout, parce que la guerre renferme en soi un élément mystique qui transporte les masses, qui répond aux instincts les plus profonds de notre nature, depuis le besoin du carnage jusqu'à la soif du sacrifice, — et qu'il est impossible de déraciner les uns sans arracher les autres en même temps.

Au milieu de cette effervescence universelle, nous ne pouvons pas être les seuls qui nous croisions les bras. Ce serait de la démence que de nous suicider pour notre vieille chimère romantique de fraternité, alors que tous nos voisins s'en moquent ou se préparent à partager nos dépouilles. Mais, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes une nation, nous resterons une nation. C'est un fait historique contre lequel nous ne pouvons rien, pas plus que nous ne pouvons changer notre corps et renier notre hérédité ; et quand ce fait cesserait d'être visible et tangible, il n'en demeurerait pas moins une vérité d'ordre idéal. Il faut croire qu'il y a une Idée de la Patrie au-dessus du temps et de l'espace, comme les théologiens admettent qu'il y a une Idée de l'Église. Si l'Église militante est sujette à des défaites et

même à des éclipses momentanées, l'Église triomphante ne connaît ni la diminution ni la mort. Ainsi s'explique que des nationalités aient pu revivre après des siècles. L'âme des patries est immortelle, comme l'âme des héros!

Après une si longue période d'affaissement et de coupable indifférence, il importe de proclamer bien haut ces idées. Nous sommes tous intéressés à ce que l'âme nationale ne périsse point en nous. Le mot de « France » représente pour chacun de nous un capital intellectuel et moral longuement accumulé et dont nous n'épuiserons jamais la richesse. Nous priver de cet héritage, ce serait nous réduire à l'indigence, ce serait faire de nous les métèques de l'Europe.

Mais pour ceux-là qui veulent renouer la tradition classiqué, il est des raisons peut-être plus pressantes de rester attachés de tout leur cœur au symbole de la Patrie. La première de toutes, c'est la nécessité de sortir du dilettantisme, puisque, sans cette adhésion réfléchie ou spontanée, l'artiste, isolé du groupe qui doit le soutenir et réduit au caprice individuel, n'est plus qu'un amateur dont l'action est toujours restreinte et l'exemple peut être dangereux ; mais il faut aller plus avant.

Nous l'avons dit : la Patrie a façonné la Race, elle en est la forme extérieure et palpable. Or, la race est la substance même de l'individu, la source féconde où s'alimente son sang comme sa pensée. L'apport de la race et celui du milieu national sont si intimement unis qu'il est impossible de les séparer autrement que par l'analyse. Qu'est-ce donc que la race? Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention de répondre en savant, mais simplement en poète soucieux de voir clair dans des idées de sens commun familières aux gens de son métier. Or jusqu'ici nos littérateurs semblent avoir confondu l'idée

de race avec l'idée d'hérédité. A les en croire, tous les caractères physiques ou moraux transmis par l'hérédité et fortifiés par l'habitude, quelle qu'en soit la nature, qu'ils soient bons ou mauvais pour l'organisme, qu'ils produisent, avec l'équilibre de la santé, une augmentation des forces, ou qu'ils amènent la dégénérescence, la maladie et la mort, — tout cela, pêle-mêle, rentre pour eux sous le concept de la race. D'autres, frappés de ce fait que nulle nation peut-être n'est homogène et s'exagérant la déformation du type ethnique par les migrations et les croisements perpétuels, ont fait de la race une pure entité physiologique qui ne répond à rien dans la réalité.

Pour nous, nous ne nous piquerons point de tant d'exactitude scientifique. Nous en croirons le témoignage de nos yeux et nous jugerons à la façon du peuple, dont l'instinct reconnaît sans hésiter « les êtres de race », — exemplaires uniques d'une perfection relative, devant lesquels tous les autres tombent au niveau d'ébauches grossières ou manquées. L'erreur est de croire qu'une nation tout entière peut composer une race. Les races les plus pures n'ont jamais été que des aristocraties, qui se sont préservées soigneusement de tout contact avec la classe servile et les étrangers. Si aujourd'hui la France est un ramassis de quarante millions d'esclaves [1], jadis elle fut une nation, grâce à quarante mille aristocrates qui ont défini en eux

1. Nous n'employons pas ce mot dans le sens de Nietzsche, dont nous n'aimons d'ailleurs ni la philosophie ni la littérature. Nous ne faisons que reprendre une expression de notre Flaubert dans *la Tentation de saint Antoine* : « ... Ils ont maintenant des âmes d'*esclaves*, oublient les injures, les *ancêtres*, le serment ; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'*individu*, la hideur des *races*. » Une bonne moitié de notre préface n'est guère que le commentaire de ces lignes.

le type de notre race et l'ont offert à l'imitation de toute l'Europe. Selon l'expression de Voltaire, — le plus aristocrate des hommes, — ce sont eux qui des Welches ont tiré des Français. Mais ce type, c'est le résultat séculaire d'une sélection lente, continue, consciente d'elle-même. Il représente une série de victoires sur les instincts anarchiques qui travaillent à la dissolution de l'individu, en un mot sur toutes les tares de l'hérédité. Il est la plus haute expression de la vie dans son effort incessant vers l'ordre et la beauté. C'est la somme de toutes les vertus qui sont nécessaires pour créer et entretenir un corps robuste et sain, une intelligence lucide et une volonté sans défaillance. En ce sens, la race est, autant qu'une œuvre de nature, une œuvre d'art et une œuvre de moralité.

On voit tout de suite combien il importe pour un artiste d'être « bien né » et d'appartenir à l'aristocratie naturelle d'un pays. S'il est vraiment l'homme de sa race, — de la race qui, dans une nation, s'est rendue conquérante et triomphante grâce aux vertus égoïstes qui ont préservé la force et l'intégrité de son type, — il trouvera sans y penser la matière de son art dans ces vertus mêmes, et il reconnaîtra, dans la vigueur des muscles que lui ont façonnés ses pères, le plus ferme soutien de son génie. Il ne se demandera point avec angoisse s'il va chanter ceci ou cela; il n'hésitera pas, il écoutera la voix inspiratrice des aïeux, et il s'abandonnera sans peur à la grande force paternelle qu'il sent agir en lui. Au contraire, le prolétaire intellectuel, l'homme sans ancêtres, celui dont les ascendants, bien loin d'augmenter l'héritage atavique, l'ont follement gaspillé dans des vies sans règle ni vertu, et finalement se sont abîmés dans la médiocrité, la lâcheté ou la débauche, — celui-là se sentira perplexe et dévoyé. L'âme vide et le corps malade, n'apportant rien de son

propre fonds, il n'aura rien à dire que sa pauvreté et sa souffrance. S'il veut sortir de lui-même et de ses mélancolies, il en sera réduit à l'imitation de l'étranger ou à l'exploitation charlatanesque des pires excentricités. Ou bien il niera tout ce qu'il n'a pas et tout ce qu'il envie chez les autres : la race, le génie, l'amour même, — toutes ces grandes réalités bienfaisantes qui conspirent pour fonder un ordre de choses et une félicité dont il est exclu. Il mettra un orgueil cynique à se parer de ses misères et de ses impuissances, et il essaiera, comme certains aujourd'hui, de fonder l'art des esclaves et des déshérités.

Est-il besoin de dire que nous ne faisons point de la race le privilège d'une caste? Tous les vrais aristocrates d'une nation se reconnaissent à première vue, d'où qu'ils viennent. Ce rustre qui passe, le fouet sur l'épaule, en suivant son chariot, porte peut-être en lui une âme de maître, et, s'il ne rêve encore que l'aisance ou la fortune, peut-être que ses arrière-neveux rêveront l'Empire. L'extraction plébéienne ne signifie rien. Si Rousseau était le fils d'un horloger, Hugo était le petit-fils d'un menuisier. Et cependant quelle différence! Il faut croire que la nature du menuisier de Nancy était d'une autre trempe que celle de l'horloger de Genève. En dépit de tous ses efforts pour se guinder à la vertu, l'auteur de l'*Émile* reste le bohème et l'esclave en révolte. Dans la bassesse de sa morale, on sent la crasse de ses origines, et jusque sous les oripeaux de sa rhétorique on voit percer la souquenille du laquais. En dépit de toutes ses erreurs et de ses flatteries démocratiques, l'auteur des *Misérables* reste le Fils de la Maison, le rejeton d'une vieille souche laborieuse et obstinée à vaincre. Sa conception toute patriarcale de la famille et de l'État, ses instincts autoritaires, son goût pour la pompe et les magnificences décoratives de l'histoire annoncent

le chef de clan et, comme il aimait à s'en flatter, le haut baron féodal. Même sans les services de son père, le général, sans le brevet de ce César qu'il a chanté autant en émule qu'en lyrique triomphal, — par droit de naissance, il était comte Hugo!

S'il en est ainsi, si la race est pour nous la condition première de notre art, notre plus urgent effort sera d'en ranimer ou d'en entretenir la vigueur. Rendre la santé au pays comme à l'esprit public, voilà la tâche présente!

Hélas! nous sortons à peine d'un long cauchemar de trente années, — courte période qui pèsera autant sur notre avenir que les siècles les plus sombres de notre gestation nationale. Selon les graves paroles de l'historien romain, nous avons donné un mémorable exemple de patience et nous avons connu tout ensemble ce qu'il y a d'extrême dans l'anarchie comme dans la servitude. Rappelons-nous les désolants spectacles dont nous fûmes témoins. Les plus âgés de notre génération sont nés à la veille de la Défaite. Ils ont pu lire dans les yeux de leurs mères toutes les épouvantes de la guerre prussienne. Ils ont grandi au milieu du deuil de la Patrie. Plus tard, arrivés à l'adolescence, ils ont vu la démagogie hurlante se ruant à l'assaut de pouvoirs publics irresponsables, notre industrie en déroute, ruinée par les grèves et la concurrence de voisins sans scrupules; avec le désarroi au dedans, la reculade au dehors; enfin, — humiliation suprême! — après l'invasion matérielle, l'invasion intellectuelle et morale du vainqueur!

Toutes les maladies sociales qui peuvent assaillir et dissoudre un organisme politique se sont abattues à la fois sur nous. Et ceux-là précisément qui avaient assumé la mission de nous guérir ont encore aggravé le mal, peut-être, hélas! avec l'illusion de bien faire! Ils nous ont

brisés, corps et âmes. Ils ont énervé notre peuple en l'abusant sur ses prérogatives, en lui offrant pour unique idéal le droit à la paresse, le bien-être mesquin du petit bourgeois ou du petit employé. Quiconque sort de France et visite ces jeunes nations récemment colonisées, ces pays d'immigration où se confrontent les races, est atterré par l'infériorité des nôtres. L'ouvrier français est le rebut des chantiers du monde. On dirait qu'avec notre endurance nous avons perdu jusqu'au minimum de forces combatives nécessaires pour nous défendre.

Si ces mauvais maîtres ont amolli nos corps, ils ont gâté nos cœurs par les sentimentalités les plus basses. Jamais le relâchement du viscère n'aura été aussi affligeant ni si ridicule. On se noie dans les larmes, on s'avachit dans les attendrissements. Du haut en bas de l'échelle, la contagion gagne. L'Église elle-même, la vieille aristocratie, tous ceux qui se piquent encore de conserver la tradition nationale sont atteints du même ramollissement que la bourgeoisie dégénérée. Les cœurs sensibles redeviennent à la mode ; et il était réservé à notre époque d'instaurer le culte monstrueux de la souffrance humaine : aberration incompréhensible devant laquelle le christianisme lui-même a reculé ! car, pour le chrétien, la souffrance n'est qu'un moyen de sanctification, et elle n'est d'aucun prix si elle ne tend pas au salut. A travers les douleurs, le chrétien marche à la gloire comme le héros antique.

Ce n'est pas tout : on a perverti nos intelligences en les asservissant à des méthodes étrangères, en leur imposant une pensée qui n'est pas la nôtre. On nous a inspiré une défiance de nous-mêmes qui a failli nous stériliser, et en revanche une admiration sans bornes pour tout ce qui nous venait de nos vainqueurs. Nous avons pris une attitude de bons élèves qui tirent vanité des encourage-

ments de leurs pédagogues. Ainsi s'explique que la production de nos voisins menace de supplanter la nôtre. Le flot des sottises cosmopolites nous submerge. Effarés devant ce débordement, nous acceptons au hasard tout ce qu'on nous apporte, résignés à tout subir plutôt que de nous contraindre à lier les deux idées nécessaires pour juger cette marchandise et la renvoyer à son lieu d'origine. Comme si ce n'était pas assez des nôtres, nous acceptons toutes les hystéries exotiques, toutes les divagations de la folie subjective ; nous ouvrons de grands yeux aux lueurs troubles des pensées boréales, nous prêtons nos oreilles aux vagissements informulés de musiques et de littératures dans l'enfance. Tous nos dramaturges ne comptent pas devant un Ibsen, et ni nos Balzac ni nos Flaubert n'ont jamais connu le scandaleux succès que nous avons fait aux rhapsodies d'un Sienkiewicz ou aux grossières histoires d'un simple animalier comme Rudyard Kipling.

Pourtant ne nous désolons pas outre mesure ! Des indices certains permettent d'espérer la guérison : quand ce ne serait que cet effort de quelques provinces pour recouvrer leur vitalité d'autrefois ! Si le corps de la patrie est gangrené, quelques membres sont restés sains. Ce sont eux peut-être qui referont le sang de la nation. Il est encore aux frontières de vieilles races résistantes et dures dont aucune invasion n'a pu entamer ni la vigueur ni les âmes. Oui ! aux marches de Catalogne, comme aux marches de Bretagne, en terre lorraine comme en terre provençale, — je le sais ! — il est encore de beaux fils de France, taillés pour la lutte et la volupté, qui sont avides de continuer la vie des ancêtres selon son idéal de gloire, de justice et de raison. Avec eux, nous nous mettrons à à l'œuvre. Nous recréerons des individus qui sont l'épa-

nouissement et la conscience des races, des aristocraties qui sont la sauvegarde des nationalités.

Ceux-là, ils protestent de toute leur énergie contre l'iniquité du dogme égalitaire, parce qu'il est un défi au bon sens comme à l'ordre naturel. Ils s'opposent à ces tentatives de nivellement systématique qui tuent toutes les forces vives du pays; ils veulent résister à la coalition terrible des faibles et des médiocres, à l'envahissement de plus en plus redoutable des « primaires », — produits arrogants et présomptueux d'une éducation superficielle. Ils sont des hommes, ils ne consentiront à obéir qu'à des hommes et non à je ne sais quels principes abstraits interprétés par des mandataires anonymes sans intelligence, ni générosité, ni bonté. Ils savent que l'Individu, expression de la race, est la base de tout et que les démocraties elles-mêmes ne peuvent se passer d'individus : la Révolution s'appelle Mirabeau, la Terreur s'appelle Robespierre ! Ils savent aussi que l'individu séparé de la race n'est rien, que l'aristocratie privée du sol qui la nourrit, de la richesse et de la puissance matérielle qui la soutiennent, n'est qu'un vain mot, et ils se riront des Jean sans Terre de nos prétendues « aristocraties intellectuelles ». Ils diront adieu à la vieille utopie sentimentale de fraternité universelle, pour laquelle nous avons gâché tout un siècle de notre histoire ; et si chacun d'eux garde au fond de son cœur les cultes de ses pères, ils ne reconnaîtront d'autres divinités pour la Patrie que la Force qui fonde les empires et la Raison qui la conduit !

Mais ne nous abandonnons point à des illusions faciles ! Cette besogne d'assainissement sera longue ; elle exigera de nombreuses années peut-être ! Qu'importe ! elle est nécessaire, inévitable. Il faut l'entreprendre tout de suite, si nous ne voulons pas mourir. Jadis les hommes de l'As-

semblée nationale, entraînés par un élan naïf, décidèrent de consacrer « au Sacré-Cœur la France repentante ». Nous autres, ce n'est pas une basilique neuve dont les pierres sans foi ne recouvrent que le vide et le silence, c'est une âme et un sang purifiés que nous voulons offrir au bon Génie des ancêtres! Nous voulons faire en hommes sains et bien équilibrés ce que les autres ont fait en frénétiques et en malades. Nous voulons faire avec clarté, avec ordre, avec méthode, avec beauté, ce que les autres ont fait en aveugles et dans les ténèbres, le plus souvent avec laideur et incohérence.

Embrassons ce ferme propos, non pas seulement pour sauver les nôtres, mais peut-être aussi avec la lointaine espérance que nous serons utiles à tous les peuples de bonne volonté. Affirmons-nous encore une fois en face de l'univers, car il est trop sûr que nous Latins, héritiers directs de Rome et d'Athènes, *nous sommes la civilisation!* En ce moment le Barbare, qui en est le pire ennemi, est dressé contre elle. L'instant est grave. Regardons plutôt autour de nous, voyons ce que l'Anglo-Germain a fait de l'Europe depuis qu'il s'est emparé de l'hégémonie, pendant le dernier tiers du siècle qui vient de finir. Comme aux époques les plus inclémentes de l'histoire, il l'a réduite au qui-vive perpétuel, il lui a imposé des armements qui l'épuisent, et, sans l'excuse de la bonne cause à défendre, de l'entraînement juvénile et irréfléchi, il a instauré le règne exclusif de la force brutale alliée à la ruse et à la perfidie.

A cause de cela et d'autres raisons plus vitales qu'il n'est pas besoin de dire, — ô Latins, Espagnols, Italiens, nos frères, et vous, Roumains, Hellènes, qui renaissez à la lumière après une si longue éclipse ; et vous, Slaves, dont la conscience religieuse est parente de la nôtre, qui nous

apportez le trésor intact de votre jeunesse et l'immensité de votre force, — serrez vos rangs, unissez-vous! Préparons ensemble la revanche de notre race, nécessaire à la paix comme à la beauté du monde! Quant à nous Français, si le but, hélas! est encore éloigné ; si peut-être il n'est pas réservé à notre génération de l'atteindre, répétons-nous, afin d'en ranimer nos espoirs, que la Grande France d'autrefois fut avant tout une œuvre de volonté et qu'ainsi la victoire dépend de nous, si nous ne faiblissons pas!

Pour le comprendre, pour en avoir en quelque sorte l'intuition vivante, il faut, un beau jour, — avec piété, avec recueillement, — visiter cette longue série de merveilles qui commence au vieux Louvre et, par la cour du Carrousel, les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe, la Muette, Sèvres et Saint-Cloud, aboutit à Versailles. Nous sommes au cœur de la France. La nation nous apparaît ici dans le développement majestueux de son histoire, depuis les monuments de ses vertus héroïques jusqu'aux vestiges de ses égarements révolutionnaires. La voilà ramassée tout entière dans ce Paris de l'art que les étrangers ne connaissent pas, auquel ils préfèrent le Paris cosmopolite qu'ils ont fait à leur image, — ce Paris de la beauté classique que nous-mêmes enfin avons si longtemps calomnié!

Nous avons parcouru l'Avenue triomphale, nous avons franchi les murs de la Ville, nous voici maintenant à Versailles, devant l'enceinte sacrée, le *pomœrium* de la Patrie! C'est par un clair après-midi d'octobre. La lumière douce est encore voilée par les brumes. Tout le ciel a la belle couleur d'ambre des raisins d'automne. Nous longeons le Grand Canal jusqu'au bassin d'Apollon. Peu à peu, la

hauteur des terrasses s'abaisse, et tout à coup la perspective se découvre. Le décor prestigieux vient de surgir :

On voit un grand palais comme au fond d'une gloire!

Aussitôt la vision s'amplifie jusqu'au symbole. On songe aux lieux tristes d'alentour et l'on se rappelle que cette misère du sol fut transformée par la volonté toute-puissante d'un seul, avec le concours d'une race et d'un peuple. Ce palais, c'est le plus illustre trophée que la France ait élevé à son génie! Pour le bâtir, les soldats ont donné leurs bras ; pour le décorer, les marchands ont apporté leur or, et les artistes, leurs talents ; pour l'égayer, l'aristocratie a prodigué son esprit et ses grâces. Et de tout cela réuni ils ont composé une chose unique, — une chose que peut-être on ne reverra plus! On médite, on regarde autour de soi : ce ciel, ces marbres, cette blancheur des pierres, ces reflets des eaux dormantes sous le pâle soleil d'arrière-saison! et l'on sent qu'il flotte dans cette atmosphère glorieuse une idéale splendeur qui dépasse encore la splendeur visible des jardins et des édifices, et que l'harmonie de cet ensemble démesuré offre à l'imagination la fête la plus admirable dont puisse s'enchanter un poète!

Instinctivement, on cherche la foule brillante qui jadis animait ces ombrages. Tout est mort. Mais si l'homme a disparu, la nature disciplinée par lui porte toujours son empreinte. Impétueuses, exubérantes, les sèves jaillissent dans l'élancement des branches, l'odeur fauve des profondeurs sylvestres embaume l'air. Une raison sage, amoureuse de l'ordre et de l'éclat, a réglé l'expansion de ces énergies sauvages. On monte, au milieu des statues, des vases, des dieux termes, — copies précieuses des maîtres

antiques, hommages pieux aux cultes abolis des lointains ancêtres. On s'arrête devant la blanche Colonnade avec ses jets d'eau taris, dont les vasques se dressent, sous la courbe gracieuse du portique, comme de hautes coupes à sorbets ; et l'on y évoque, en de chaudes soirées d'août, abritées par des voiles éclatants, des assemblées de femmes parées ou dévêtues comme des nymphes... Embarquements pour Cythère ! Conversations dans les parcs ! Des ressouvenirs de Watteau se mêlent aux images arcadiennes du Poussin. On s'étonne, et l'on se souvient de la chose divine et délicate qui fut la volupté de la France !

Mais autour du bassin de Latone la rangée solennelle des ifs s'élargit, puis se resserre, en gravissant les rampes. Vous touchez au sommet de la dernière terrasse. Enfin, le noble horizon se déploie tout entier ; et, en face de ces grandes étendues géométriques et pompeuses, le premier sentiment est une sorte de stupeur admirative devant la majesté de l'espace. Gigantesques miroirs créés tout exprès pour refléter sa magnificence, les parterres d'eau répètent et prolongent dans leurs ciels illusoires la vaste ordonnance du palais avec ses statues, ses trophées de cuirasses et de drapeaux, ses pilastres et ses colonnes au mol ionique fleuri de guirlandes, ses hautes fenêtres au cintre épanoui comme pour accueillir plus abondamment la lumière. Cela est immense, mais cela n'écrase point. Cela est splendide, mais sans faste insolent. On dirait un édifice fait avec de la clarté. Cela ne sent point, comme ailleurs, la forteresse ou le monastère. La grâce aimable domine partout. C'est le palais de l'esprit, de l'art sociable, de la civilisation la plus douce et la plus humaine qui fut jamais !

Si vous craignez que ce décor ne soit qu'une fantaisie brillante et légère, penchez-vous sur la balustrade de

l'Orangerie et regardez les constructions qui entourent la pièce des Suisses. Vous verrez des pylônes trapus, des soubassements babyloniens, — tout un travail énorme de bâtisse ; ainsi la solidité se cache sous l'agrément, la force se déguise sous la pompe souriante!

Vous redescendez maintenant vers Trianon, en suivant l'avenue qui part du bassin de Neptune... Trianon! Vivant souvenir de l'adultère monarchique! La pensée encore pleine de tant de grandeurs hautaines et graves, vous êtes presque tenté de détourner vos pas de cette retraite de plaisir. Mais là aussi vous retrouverez bientôt la pensée inspiratrice de l'art classique. Dans ce concert de beautés si sévèrement ordonné et pour ainsi dire intellectuel, le désordre de la passion a sa place. Le Maître a voulu qu'il fût harmonieusement relié à l'ensemble. La maison est décente, simple et grandiose tout à la fois. Un demi-dieu s'y délasse! Seuls, les marbres rouges avec leurs veines ardentes, — allusion symbolique aux flammes du Désir, — les petits Éros des jets d'eau qui lutinent les tiges dorées des héliotropes de bronze, rappellent la destination amoureuse du logis.

Poursuivi par l'image des maîtresses royales, vous vous reposez dans une allée solitaire, en face de la fontaine de Mansart, étincelante sous ses dorures et ses bas-reliefs de porphyre, comme un buffet de parade dressé pour des réjouissances princières... Le soleil se couche. Une grande lueur vineuse envahit tout l'occident du ciel. Les arbres mêlent la rouille opulente de leurs feuilles aux ors des sculptures. Les vasques moussues égrènent leurs gouttelettes sur les eaux stagnantes. Une douceur, une mélancolie faite des plus nobles espoirs monte des lieux abandonnés. Au loin, des clairons sonnent dans les casernes de Versailles!...

O ma France, nulle part je ne t'ai vue si belle que dans ces lieux où tu triomphais sous tes justes maîtres! C'est là qu'il faut conduire les plus découragés de tes enfants pour qu'ils reprennent confiance en ton génie. Ils se persuaderont que la source en est toujours féconde et que l'enseignement de ton histoire peut être encore une discipline pour les peuples. Jadis tu apprenais à nos pères à ne pas mésuser de la force, à faire de la vie une fête généreuse où chacun est convié. Tu leur montrais le chemin des réalités et tu édifiais dans ta pensée l'univers à la fois le plus exact et le plus beau. Tu inondais de ta clarté les chimères décevantes, les ruses et les complots des consciences mauvaises, tu tenais la sauvagerie du Barbare humiliée devant ta grâce. Ta parole était une leçon éloquente de raison et de beauté!... Nous voulons que cela soit encore et toujours. Nous savons que les ancêtres te l'ont juré pour nous. Nos mains ne seront point lâches, ni nos cœurs tremblants, puisque leur souvenir s'est réveillé dans nos âmes. Nous sommes leur sang et leur pensée; nous sommes leur gloire et leur défaite, leurs héritiers et leurs vengeurs. Une émotion terrible et douce nous envahit en songeant à tout ce passé formidable que nous portons en nous, si bien que notre voix se brise dans un sanglot, ô mère, en te criant notre tendresse et l'orgueil d'être tes fils!

LOUIS BERTRAND.

LES

CHANTS SÉCULAIRES

AQVIS SEXTIIS
PATRIAE
INCLYTAE CIVITATI
ET CAMPIS MARIANIS
ET MONTI VICTORIAE
OB VICTOS BARBAROS
SACRVM

A Maurice Barrès.

L'arbre battu par les grands vents
A laissé comme dans un rêve
Monter à flots la verte sève
Au cœur des feuillages mouvants.

Sous la pluie et le ciel nocturne,
Du rouge soir au blanc matin,
Toutes les formes du destin
Ont tenté mon cœur taciturne.

Et maintenant l'arbre innocent,
La fleur de chair, le fruit de gloire,
Pour mieux aimer ne veut plus croire
Qu'aux seules vertus de son sang.

LE MATIN

Reçois ici ce que je t'ai longtemps destiné : il ne peut manquer rien à l'homme heureux qui reçoit ce don avec une âme tranquille, ce brillant tissu des vapeurs matinales et des rayons du soleil, le voile de la poésie, que te présente la main de la Vérité.

GOETHE.

LE MATIN

I

Pour chanter de nouveau quelque immortel poème,
O mon cœur, ouvre-toi. Les greniers sont comblés.
Vois, devant ta maison, sous ce soleil qui t'aime,
Flotte déjà la nappe en fleurs des nouveaux blés.
Là-bas, des monts heureux les lumières descendent,
Les murmures, les bruits, les pollens se répandent
A travers les chemins et les ruisseaux herbeux.
Sur les murs du coteau brille encor la rosée;
Et pour mieux figurer mon œuvre commencée,
Naïf comme mon cœur et comme ma pensée,
Un bouvier de vingt ans songe parmi ses bœufs.
Et comme le soleil qui court sur la colline
Le caresse en passant, l'amoureux imagine

Qu'une nymphe cachée au fond de la ravine
Écarte pour le voir son rideau de lauriers.
Et les bœufs indolents, rêveurs comme leur maître,
Beuglent en s'attardant à l'ombre des mûriers.

Beaux jours de l'Age d'or, jours d'antique bien-être,
Images du bonheur, vous reviendrez peut-être,
Vous ressusciterez en quelque œuvre immortel.
La France sans moissons meurt sous des mains indignes :
O beaux jours pleins de blés, de lauriers et de vignes,
Je veux vous élever un séculaire autel.
De siècle en siècle, ô Jours, battus par les tempêtes,
Vous venez, apportés par la voix des poëtes,
Vous coulez comme un fleuve au fond des larges vers.
Dans sa pauvre maison, dont vous faites un temple,
Loin des champs dévastés, le Sage vous contemple,
Vous flottez au-dessus de ses livres ouverts;
Et dans le ciel en feu de son âme sonore
Vous montez, Triomphants, peuple vêtu d'aurore,
Libérateurs, ô jours promis à l'univers.

Vertu du chant! Déjà la glèbe qui t'adore
Tantôt s'azure et rit, tantôt rêve et se dore.
Derrière les coteaux étincelle la mer.
Comme une ode en plein ciel s'enlacent les nuages,
Un vent élyséen traîne sur les feuillages.
Et la Paix lumineuse est au fond de l'éther.

Mais tout passe, Dieu coule... O changeants paysages
Que l'heure renouvelle et qu'emporte le jour,
Je suis semblable à vous. O mon âme, à ton tour
Chante. Ce chaud pays fait silence et t'écoute.
Une poussière d'or s'avance sur la route,
Les arbres attendris se penchent. Sois comme eux
Ouverte au souffle errant des poëmes heureux,
Accueille l'être épars des plantes et des bêtes.
La matière en travail s'efforce autour de toi,
Les choses t'ont choisi, dis la rustique loi
Qui fait germer la terre aux baisers des planètes,
Et dans un rythme sûr courbant ton horizon
Tes vers prendront les traits de la belle saison.
Dans ton cœur revivra le cœur des vieux poëtes.
Éveille-toi. Les dieux sont là, dans ta maison.
Dans le jardin en fleurs, sous les grenades mûres,
Les socs abandonnés ont des reflets d'armures.
L'essaim s'est échappé du rucher. Tout le ciel
N'est qu'une ruche immense. Et sous les lauriers-roses
Au bord de l'eau le vent s'endort, gorgé de miel.

Et vois, la table est là sur les frais matons roses,
Sous les pampres ensoleillés la table luit,
La chaise attend, le vin mousseux est dans l'amphore,
Voici le cahier neuf, la page blanche encore,
Confusément la terre a murmuré : « C'est lui. »
« Il est le paradis de nos métamorphoses,

Notre cœur lentement s'ouvre à sa voix, c'est lui
Qui doit nous donner vie, » ont murmuré les choses.

O mon cœur, ce royaume est le tien. Tu pourrais
Libérer ton pays de l'erreur étrangère.
Le rythme est souverain, l'Idée est messagère,
Les vers, les justes vers, sont les seuls maîtres vrais.
Chasse dans ses brouillards l'Idole mensongère.
O mon cœur, ce royaume est le tien. Dans tes vers
Veut se mirer un coin du fuyant univers.
Ton peuple attend. Ton âme est de soleil nourrie.
Devant toi, les grands bois de lauriers sont ouverts,
Cueille les durs rameaux qui restent toujours verts,
Et tords-les en couronne au front de la Patrie.

II

Un poëme nouveau circule
Dans la racine des lauriers.
Le printemps vient, la plaine ondule,
Coupez des branches de lauriers.

Je veux qu'un rêve magnifique
Ce soir emplisse ma maison.
Ce soir mon âme attend Delphique,
Jetez des fruits dans ma maison.

Jetez des fruits, coupez des branches,
Que notre lit soit un autel.
Jonchez mon seuil de roses blanches,
Mon cœur est blanc comme un autel.

La nuit descend sur la prairie,
Elle est en route, je l'entends...
Elle est l'âme de ma patrie,
Elle est ma nuit et mon printemps.

Les étoiles sont plus heureuses
Sur le chemin de ma maison,
Sur nos demeures ténébreuses
Mon rêve monte à l'horizon.

La lune monte entre les branches,
Elle vient dans les oliviers,
Semez mon seuil de roses blanches
Et de couronnes de lauriers.

III

NICOLAS POUSSIN

Poussin, je pense à toi, je revois l'Arcadie,
Je songe aux bleus coteaux d'un pays radieux.
Sous les grands pins épars erre la mélodie
Des antiques matins visités par les dieux.
L'aube vient lentement sur la plaine agrandie,
Et pareille à ton cœur, ô grand peintre pieux,
Des montagnes descend la lumière attendrie,
Et ta jeune raison marche sur la prairie
Avec les pas légers des rayons et du vent.
La plaine a la beauté de quelque noble ouvrage,
Et l'on croit feuilleter avec le paysage
Les pages de clarté d'un grand livre vivant.
C'est là, près de ces monts et de cette prairie,
Au bord de l'eau courante et sous ce ciel mouvant,
Que s'est ouverte en toi l'âme de la patrie

Et que, pour éveiller notre pays qui dort,
Sous ces arbres baignés d'austère rêverie
Tu peignis les bergers d'un nouvel âge d'or.
O trop noble idéal, impuissante Arcadie !
Tu n'as pu réveiller la terre refroidie.
Au fond de tes sillons le blé sommeille encor.
Tes fils n'ont pas compris la leçon de lumière,
Et sans souci de toi leur âme coutumière
Vers leur dernière nuit suit le même chemin...
Je revois l'Arcadie et songe à toi, Poussin.

IV

RENÉ DESCARTES

En philosophe, en gentilhomme,
Servant dans les troupes du Roi,
Par les chemins, fredonnant comme
Les vétérans autour de toi,

Distraitement frôlant la roue
De quelque chariot branlant,
Sans voir le soleil ni la boue,
Sous la pluie ou l'air accablant,

A ton cheval lâchant les brides
Tu suivais l'armée en rêvant;
Les bois luisaient, de belles rides
Creusaient les fleuves sous le vent.

Pour tromper l'ennui de l'étape
Les soldats chantent; des maisons
La rumeur des métiers s'échappe,
Et du fond des grands horizons

La blanche troupe des nuages
Suit l'armée avec nonchaloir;
Pour ennoblir les paysages,
Des villes fument dans le soir.

Les flaques trempent les ornières;
Des femmes lavent sous un pont,
Et le claquement des bannières
Au bruit sourd des battoirs répond.

Le matin, levé dès l'aurore,
Entonnant un refrain gaillard,
Le régiment partait encore;
Des vieux sacraient dans le brouillard;

Le long des prés, blancs de rosée,
L'air embaumait les foins coupés;
Et toi, dans ta lente pensée,
Dans l'ombre des noyers épais,

Tu voyais se former les lignes
De quelque grand matin moral;
Les grives fuyaient dans les vignes,
Aux ruisseaux buvait ton cheval;

Et dans ta volonté profonde,
Tant le ciel était pur et clair,
Tu sentais que les lois du monde
Montaient lucides comme l'air.

V

Voici les jours dorés où les ruches essaiment,
La mousse des rochers descend boire aux ruisseaux,
Dans la verte rumeur des feuilles et des eaux
Les sources nous sourient et les arbres nous aiment.
Parfums d'avril! odeur de la pluie et du vent!
Des jours plus radieux se lèvent sur la plaine.
Et l'on voit miroiter la rivière trop pleine
Dans les prés caressés par le soleil levant.
Un humide frisson passe sous la feuillée ;
Au fond des bois en fleurs s'est endormi l'hiver,
Et le matin plus tiède, aux souffles de la mer
Mêle l'obscur printemps de la terre mouillée.
Tout s'éveille. A ton tour, ô mon cœur, ouvre-toi.
Les pigeons amoureux roucoulent sur le toit,

Les arbres du jardin sont pleins de tourterelles.
Et les rêves pieux qui montent des maisons
Douent d'un plus riche éclat les larges horizons
Et découvrent un sens aux étoiles nouvelles.

VI

Les étoiles de la patrie
Pour mieux enivrer tes vingt ans
Mêlent leurs visages flottants,
O jeune homme, à ta rêverie.

Toi qui vois dans le vent du soir,
Lorsque s'endort ta vieille ville,
Se lever la cité qui brille
Dans les champs du firmament noir,

O cœur naïf, âme sincère,
O mon frère, avec toi j'attends
Que frémisse un nouveau printemps
Dans les lauriers de notre terre.

Serions-nous seuls à l'espérer,
Les dieux ne trompent point le sage ;
Nous les avons vu labourer
Un champ dévasté par l'orage.

Ah ! viens, mon frère, un grand matin
Va se lever sur la campagne,
Monte avec moi sur la montagne
D'où l'on voit naître le destin.

Regarde, les collines blanches
De nos cités saluent l'éveil,
La plaine luit, vers le soleil
Tout un peuple agite des branches.

J'ai chassé le doute de moi,
J'entonne l'hymne des vieux maîtres.
Puisque le rêve des ancêtres
Déjà se réalise en toi.

VII

PREMIER MATIN

Ayant passé la nuit, seul et triste, penché
Sur mes livres, sentant les ailes de Psyché
Se fermer lentement derrière moi dans l'ombre,
Comme, au matin naissant, je vis ma chambre sombre,
Mon front sans certitude et mon cœur sans amour,
Je vins à ma fenêtre en attendant le jour,
Et morose, à travers les branches remuées,
Je regardais le vent plein d'humides nuées
Refouler l'aube pâle au fond de l'horizon.
Et comme un condamné, du fond de sa prison,
Écoute s'éveiller la ville encore obscure,
Partout, autour de moi, j'entendais la nature
Se plaindre et commencer l'effort d'un jour nouveau.
Une froide rosée inondait le carreau
Où j'appuyais mon front enfiévré par le doute.

Et les hommes déjà s'agitaient. Sur la route
Un fouet claquait. Un chien aboyait. Le moulin
Ouvrait sa porte. Un pâtre errait dans le matin.
Une lueur rôdait à travers les nuages
Et le vent ténébreux secouait les feuillages.
Mais soudain, au moment où l'aurore saignait,
Tout fut plein d'une Voix terrible qui venait
En face du levant derrière la colline.
Et les chênes tordus par une main divine
S'ouvrirent, et du cœur de l'abîme béant
Une bouche cria : « Fils, je suis le néant.
Couche-toi. Rien ne vaut la peine qu'on se donne.
Tu tentas d'exister, passant. Je te pardonne. »
Un vertige emporta ma tremblante raison,
Et je ne vis plus rien du fond de ma prison.
Les nuages, le ciel, les arbres disparurent.
La brume autour de moi, les ténèbres s'accrurent.
Le monde s'abîma sous un grand soleil noir.
Mais frissonnant, les bras tendus, cherchant à voir
Cette Voix qui sortait de cette bouche noire,
Éperdu, je criai : « Je suis! Je suis! »
La gloire
Du matin éclata dans le ciel déchiré.
Et je fus un vivant, je fus un inspiré.
Je vis monter en moi la lumière invincible,
Et devant mes regards, dans son ordre sacré,
Renaissait la splendeur de l'univers visible.

VIII

LE POÈTE OFFRE SON LIVRE AU SOLEIL

O soleil, donne-moi la clarté qui fait vivre.
Tu nourris les arbres heureux.
Les arbres loin de toi sont sans feuille, et mon livre,
Si tu le fuis, mourra comme eux.

Et pourtant la rumeur et l'odeur des feuillages
Circulent dans son cœur épars,
Et comme sur la mer, au travers de ses pages,
Passent la pluie et les brouillards.

Les ombres lentement tournent autour des fermes,
Les chênes roux sont pleins d'oiseaux,
Et le tronc des bouleaux adolescents et fermes
Tremble de joie au bord des eaux.

Parfois le rauque éclat des trompettes guerrières
De ses grands bois trouble la paix,
A l'heure où lentement, dans ses tièdes rivières
Quelque bœuf trempe un mufle épais.

Mousses! Étang dormant! Longs pins! « Le cœur oublie, »
Me murmure le vieux rocher.
Au fond du soir tombant de ma mélancolie
On entend les pâtres marcher.

Le livre est sombre, ici pleure la strophe amère
Où les yeux pleins de son verger
Le matelot regarde, ainsi que dans Homère,
La mer qu'on ne peut vendanger.

Et le livre à présent s'ouvre aux pages joyeuses,
O soleil, où les vents du ciel
Viennent dans le rucher, sous l'ombre des yeuses,
S'enivrer de l'odeur du miel.

La nocturne fraîcheur des clairières l'habite,
Et sur la pente des coteaux
Dans le soir indécis cette ode à moitié dite,
C'est le passage des troupeaux.

Regarde, les ruisseaux tombent de page en page,
La montagne s'endort en lui...
O calme ! mots unis où rêve un paysage,
O pur silence de la nuit !

O soleil, c'est pour toi que ses plaines déroulent
Leurs moissons aux rythmes mêlés,
C'est pour toi qu'à travers le chant des hymnes coulent
L'eau des torrents, la fleur des blés.

Écoute, au fond des vers la campagne murmure...
On voit les hommes travailler.
A peine si pourtant là-bas le ciel s'azure,
Le fleuve vient de s'éveiller.

La forêt endormie encore est toute grise,
L'herbe des bois a soif du vent.
L'amoureuse forêt offre en vain à la brise
La profondeur du bois mouvant.

Et comme la forêt ouverte au vent sonore,
O soleil, je t'offre ces vers.
L'ombre tombe, tu vas pour tout un jour encore
Ressusciter notre univers.

Les hommes ont déjà fait sortir de l'étable
Les chevaux, et tu peux les voir
Déchirant de leurs socs la plaine vénérable,
Et moi, comme eux, jusqu'à ce soir,

Réconforté, Soleil, par la fraîche rosée
De ce matin délicieux,
Je vais à larges vers labourer ma pensée ; —
Féconde-la, chaleur des cieux !

IX

PRIÈRE DU MATIN

O mon Dieu, le troupeau qui descend la colline;
Au travers des troncs noirs la tiède mousseline
Que sous les pins en fleurs traîne le blanc matin;
Le vent tout parfumé de lauriers et de thym,
Endormi sous les murs des vieux jardins pleins d'ombres;
Une source perdue au fond des rameaux sombres;
Seigneur, l'ange envoyé pour baptiser le sang
De l'homme qui s'éveille, et le jour commençant
A tourner lentement autour de sa chaumière;
La santé qui lui vient en buvant la lumière;
Un coin de terre heureuse aimé des cieux cléments, —
Sont d'un simple bonheur les calmes éléments,
Et c'est en moi, mon Dieu, que vous aimez ces choses.
Mon seul encens pourtant est l'odeur de mes roses,
Je n'ai pas d'autre autel que ma pauvre maison,
Mais un prêtre est ici qui vous sert, ma raison...

L'aube luit. De ma vie écoutez le cantique.
Pacifiez, Seigneur, la demeure rustique
De votre serviteur, bénissez son pays.
O Père, visitez le cœur de votre fils.
Eloignez de ce cœur la colère et l'envie,
Et que demain, mon Dieu, soit comme hier; ma vie
Est pareille à ce chêne, est semblable à cette eau.
En reflétant le ciel la source heureuse coule.
Mais, comme au cœur du chêne un ramier blanc roucoule,
Mon âme au fond de moi te chante, ô jour nouveau...

X

Là-bas, dans le matin levant,
Caressant la jeune feuillée,
La pluie heureuse est dans le vent
Comme une vierge échevelée.

Delphica, devant le miroir,
Sortant du tub, encor mouillée,
Tu ris heureuse, et j'ai cru voir
Entrer la pluie échevelée.

Dans la chambre viennent d'entrer
Avec toi la jeune feuillée,
La bonne odeur de la forêt
Et de la campagne mouillée.

XI

LE CHÊNE

A force de songer dans mon étroit domaine
Chaque chose a pour moi pris une forme humaine,
La maison me regarde avec des yeux rêveurs,
Au-dessus de l'enclos les arbres me font signe
Que le satyre rôde et grappille ma vigne
Et que sous les rosiers rient les faunes voleurs.
Mais moi, pensif, suivant les lointaines lueurs
Qui marchent sur les prés ou courent sur la route,
Négligeant ce que dit ma pinède, j'écoute
La confuse rumeur tombant du ciel profond,
Le murmure des eaux et tout le bruit que font
Les hommes travaillant dans l'immense campagne.
Et je pars, le soleil se lève sur les champs.
Le matin est un hymne, et dans les larges chants
Que verse sur les bois l'orgue de la montagne

Je vois trembler le ciel comme un voile d'amour.
Derrière le rideau des vents et des nuages,
Quels dieux rêvent couchés sous les baisers du jour?
Une langueur sacrée enivre les feuillages,
Molle et rose là-bas la plaine s'agrandit,
Et le brouillard doré des lointains paysages
Au-dessus des étangs brusquement resplendit.
Le matin lentement se déroule. O chaumières,
Grands arbres rencontrés sur le bord des chemins,
Source verte, eau glacée où je trempe mes mains,
Je vous aime; partout les routes coutumières
Accueillent le printemps couronné de jasmins.
La plaine est un bouquet odorant, les clairières
Dans l'odeur des lilas bercent leur frondaison,
Les vieux chênes rêveurs sous l'étreinte des lierres
Murmurent, dans les vents s'élargit ma raison,
Et pour mieux pénétrer la volupté des choses
Je me couche dans l'herbe à l'ombre des lauroses
Ou je cours, attiré par ce qui chante et luit.
Derrière moi pourtant, vaste et pure, la nuit
S'avance lentement, et mon cœur la devine
Sous les noyers, là-bas, qui descend la colline.
Les hommes fatigués regagnent les hameaux.
On voit les chariots frôler les bas rameaux
Et les buissons en fleurs sur le bord de la route.
Un fagot à ses pieds, une pauvresse écoute
Les dernières rumeurs de la campagne, un chien

Aboie, et je suis seul, et je n'entends plus rien
Que l'adieu d'un beau jour dans les branches des ormes.
Je suis heureux, j'ai fait pour l'œuvre quotidien
Ma moisson aujourd'hui de rythmes et de formes.
Un poëme nouveau se lève au fond de moi,
La plaine a dans le soir la beauté d'une loi,
Mon cœur vit tout entier dans le blanc paysage.
Et content je reviens vers ma vieille maison
Tandis qu'à chaque pas que je fais, l'horizon
S'obscurcit, comme on voit s'endormir un visage,
Et que la lune monte au-dessus du village.

Et j'arrive. Ma lampe est allumée. Un feu
De ramilles déjà dans le vieux salon brûle.
L'étoile du berger au ciel à peine bleu
Tremble sur mes cyprès au vent du crépuscule.
Le puits, pour m'accueillir, sourit comme un vieillard,
De revenir si tard la maison me pardonne,
Mais, au milieu des prés, un lumineux brouillard
Enveloppe le chêne apporté de Dodone.

O grand chêne, semé par mes lointains aïeux,
Dans tes branches parfois revient l'esprit des dieux.
Les aigles en passant déchirent ton feuillage.
Une noire sueur ruisselle de ton front.
Les abeilles, l'hiver, habitent ton vieux tronc.
Et les troupeaux, l'été, recherchent ton ombrage.

Mais moi, lorsqu'en rentrant, j'ose venir m'asseoir
Dans ton ombre terrible où s'empourpre le soir,
Je crois m'évanouir au milieu d'un orage.
La maison disparaît, tout le ciel devient noir,
Et les cheveux au vent, pâle, cherchant à voir,
Je sens mon cœur répondre au souffle de tempête
Qui dans tes feuilles d'or s'engouffre sur ma tête.
Et je n'entends plus rien, mes regards ne voient pas,
Mes mains ne touchent plus les lourds branchages bas,
Des dieux abandonnés je subis la colère.
Puis tout à coup, l'esprit des vieux temples déserts
Me visite, et muet sous les feuillages verts,
Sourd comme Beethoven, aveugle comme Homère,
Dans mon sang à grands flots je sens couler ma mère,
La Terre, la nourrice éternelle des vers,
Et dans mon cœur d'un jour s'abîmer l'univers.

XII

A DELPHIQUE

Delphica, c'est ton âme austère,
C'est ton cœur pur, ce sont tes yeux
Qui dans les formes de la terre
Mettent pour moi l'esprit des cieux.

Avec l'argile ténébreuse
De ma vie et de ma douleur
Tu sculptes la statue heureuse
De ma pensée et de mon cœur.

Comme aux grands murs de la Sixtine,
Vierge, tu flottes dans mon ciel,
Courbant à la grâce latine
L'esprit du nord torrentiel.

Haute raison, rythme sévère,
Cadence auguste, sous ton poing
L'ombre renâcle avec colère,
L'informe ne t'attendrit point.

Près de Virgile, près de Dante
Tu rêvais jadis ; aujourd'hui
Ma cité sent ton épouvante,
Ta seule force me conduit.

Tu m'ouvres le secret des êtres
Et je sais, dans les soirs pieux,
Que les grands chênes sont les prêtres
De ton culte mystérieux.

Quand je marchais à ta conquête,
Comme au-dessus des fronts élus
Un aigle volait sur ma tête,
Mais un soir, ne le voyant plus,

O Sibylle, dans la montagne,
Sous les rouvres où tu dormais,
J'entendis pleurer la campagne
Et se lamenter les sommets.

Torrent de fleurs, marbre, lumière,
Tu dormais sous les chênes d'or...
Dans l'air sacré de la clairière
Ton apparence dort encor...

Les grands vents de la solitude
T'enveloppaient, et tu gardais
Une si farouche attitude
Que les vieux pâtres attardés,

Sous leurs mains cachant leur figure,
Croyaient voir le Songe flottant,
Toucher l'Horreur de la nature,
Et s'enfuyaient en sanglotant.

O Delphique, ainsi les poètes
Se détournaient de ton amour.
Et la ville était sans prophètes,
Ton peuple était muet et sourd.

Alors, ô souffle de ma vie,
Sous quelle forme, corps doré,
Tu brûlas mon âme ravie,
Mon cœur seul peut le murmurer...

XIII

La chanson des pâtres se mêle
A tous les rêves de mon cœur.
O mon cœur, la saison nouvelle
Sera celle de ton bonheur.

Les beaux reflets des eaux qui courent
Dans mes yeux jettent leur lueur.
Le chant des hommes qui labourent
Se mêle aux chansons de mon cœur.

O mon cœur, le printemps qui passe
Est le rêve de ton bonheur.
Les beaux nuages dans l'espace
Sont légers comme toi, mon cœur.

XIV

AU RAYON DE SOLEIL QUI TOMBE SUR MA TABLE

D'où viens-tu? Tu luis sur mes livres
Comme un regard de la Beauté.
D'invisibles atomes ivres
Tourbillonnent dans ta clarté.

Ma rêverie est animée
Par les choses que tu frôlas,
Et ma table est toute embaumée
De ton sommeil dans les lilas.

O beau rayon incorruptible,
On dirait que tu veux ouvrir
Mon Virgile ou ma vieille Bible
Pour lentement t'y rendormir.

Mais je ne veux pas que tu dormes,
Reste éveillé, cause avec moi,
J'entends les nombres et les formes
Qui bourdonnent autour de toi.

Tu caresses, quand je te touche,
Tout mon sang à travers ma main,
Et je t'abandonne ma bouche
Comme au baiser d'un être humain.

Je le sais, en toi la pensée
Du monde invisible frémit,
Viens sur ma page commencée
Éveiller l'esprit endormi.

Puisqu'au cœur de toutes les choses,
O soleil, tu revis un peu,
Puisque les chênes et les roses
Aiment en toi l'ombre de Dieu,

Descends dans ce léger poëme
Comme au fond d'un tiède jardin
Et laisse dans ces mots que j'aime
Un peu de ton songe divin,

Et dans ces rimes fiancées
Au mystère de l'univers
Donne à l'essaim de mes pensées
La ruche d'or des justes vers.

XV

LE DIMANCHE D'HANS SACHS

C'est dimanche. Aujourd'hui, Hans Sachs, je pense à toi.
Ayant bien travaillé tous les jours de semaine,
Ce matin, négligeant de reprendre l'alène,
Dès que le vif soleil a doré ton vieux toit,
Au fond de l'atelier, devant un broc de roses,
Tu feuillettes ta Bible, ou rêveur te reposes,
Les coudes appuyés sur tes outils épars.
Dans le bahut ouvert quelques riches vaisselles
Boivent le long rayon qui tombe des poutrelles,
Et le même air doré, parmi les léopards
Et les daims fraternels d'une antique gravure,
Caresse, sur le mur, Adam las d'être seul
Et cherchant une sœur à travers la nature.
Et les yeux retrouvant ta pince et ton ligneul,
Le tablier pendu sous la poutre enfumée,

Et sous tes doigts rêveurs ta vieille Bible aimée,
Tu sens ton cœur pareil à ce premier aïeul.

« O Dürer, songes-tu, pauvre homme, grand artiste,
C'est moi que tu peignis avec cet Adam triste,
C'est nous tous qui cherchons à mieux connaître Dieu,
Nous que n'enivrent plus la forêt, ni l'air bleu,
Ni le fleuve tranquille à travers la campagne,
Nous qui cherchons partout l'invisible compagne,
L'immortelle raison, l'âme, l'Ève de feu...
C'est le rêve têtu de la vieille Allemagne,
C'est l'Ève absente encor, que tu peignis, Dürer... »

Le soleil fait briller ton enclume de fer.
Tout chante autour de toi. La clarté tamisée
Par le vitrail gothique, en est toute irisée.
« Premier dimanche clair, ô fin de l'âpre hiver... »
Une strophe déjà monte dans ta pensée,
C'est ainsi que plus tard te reverra Wagner.

Mais voici que quelqu'un heurte contre la porte.
Tu te lèves. Tu ris. Le boulanger t'apporte
Le pain encor fumant de la chaleur du four.
Serviteur familier, du seuil, avant qu'il sorte,
Il te jette en partant les nouvelles du jour :
« On dansera ce soir dans chaque carrefour,

Les murs depuis hier sont parés de guirlandes,
Mais les mâts sont trop courts, les bannières trop grandes... »
Et le garçon, riant sous sa corbeille, court.
Et grave de nouveau, rêveur, tu te demandes
Par quel chant de colère, avec quels mots d'amour,
Tu pourrais émouvoir cet homme. Et sur les bandes
De vieux cuir recouvrant ton établi de bois,
Sans trop se soucier des odeurs de la poix,
La Muse, ô cordonnier, s'accoude cette fois,
Et des rythmes épars bourdonnent dans ta tête.

O méditation éparse du poète!
O charmes! vers heureux murmurés à mi-voix!
Le monde vient, il s'offre, écoute... mais tu vois
Les choses seulement dont ta chanson est faite.

Sur la place, bouffis dans leurs habits de fête,
Tu vois, par ta croisée ouverte, les bourgeois
Retourner en flânant de l'église. Une femme
Sous un balcon ventru soulève un lourd heurtoir.
D'une rue, en chantant, portant leur oriflamme,
Les maîtres tonneliers sortent. Un porche noir
Dans l'ombre d'un pignon s'est ouvert, et le rire
De quelque folle enfant qui passe sans te voir
Chasse un rythme trop rude, ô vieux maître, et t'inspire
Peut-être la chanson qu'elle entendra ce soir.

Car cet après-midi, bon Homère sans lyre,
Au milieu de ce peuple, heureux de te revoir,
Devant le cabaret qui touche ton échoppe,
Sur le banc réservé, seul, tu viendras t'asseoir;
Et la bière moussant à flots d'or dans ta chope,
Ou dans un vieux hanap versant le vin du Rhin,
Tu chanteras les vers composés ce matin...
Et cependant, partout, dans ta grasse Allemagne,
Dans les maisons du bourg comme dans la campagne,
Les bonnes gens diront quelqu'un de tes refrains,
Et la grave douceur dont le chant s'accompagne
Fera descendre en eux la paix des soirs sereins.

XVI

Et comme toi, Hans Sachs, le dimanche matin,
Je sais un paysan de ma chaude Provence
Qui, dans son clair hameau tout parfumé de thym,
Dans sa vieille maison, où rêve le silence,
Parfois reçoit aussi l'Hôte mystérieux,
Le voyageur errant, l'envoyé des aïeux,
Le Chant, et comme toi songe et prie, ô vieux maître.

Dans ta vieille maison, ô visage champêtre,
Charloun, je te revois ainsi que je t'ai vu,
Par ce dimanche heureux du printemps revenu,
Accoudé près du lit où mourut ton ancêtre.
Comme tes yeux le ciel avait l'air ingénu.
Le soleil miroitait dans les branches du hêtre.
La veille, il avait plu. Tu lisais. Ta fenêtre
Était ouverte.

Un vent léger sur ton front nu
Mêlait l'odeur des champs aux rêves de ton livre,
Faisant confusément, en échange, revivre
Sous les arbres épars un peu du songe lu.

Sur ton évier luisait une cruche de cuivre.
Sur le mur, de ta gloire humble et poudreux témoin,
Un laurier desséché mangé par la poussière,
Un brin de laurier noir s'attristait, et non loin
Languissait sous sa vitre une image grossière.
Une fourche oubliée, un râteau dans un coin
Gardaient entre leurs dents un vieux reste de foin.
Un rayon de soleil guettait la panetière.
Près de ton chien couché pendait ton lourd bâton.
Et, vertu des beaux vers! comme au temps de Platon
Les abeilles entraient par la croisée ouverte
Et couronnaient ton front d'un bourdonnement d'or.

O candeur, ô beauté dans sa noblesse offerte,
O magnifique paix de cet humble décor,
Ainsi, dans ta maison, je te revois encor,
O pensif laboureur, maître... La plaine verte
Qui se déroule autour de ces blanches maisons,
Est la même qu'au fond de tes rudes chansons
Le souffle aimé des pins, le vent des vers caresse.
Ridé, chaque printemps, d'identiques frissons,
Ce verger d'oliviers, aux jours de ta jeunesse,

Te murmura les mots de l'antique sagesse,
Quand tu fuyais ici loin des autres garçons.
Et c'est là qu'à présent, cœur gonflé de tendresse,
Sentant trembler en toi les futures moissons,
On peut te voir marcher derrière ta charrue,
Ou suivant dans le ciel la clarté disparue
Contempler, au delà des champs, au fond du soir
Cette âme de la nuit qui descend de la nue,
S'enfonce lentement dans l'eau de l'étang noir,
Laissant un air d'églogue à la campagne nue,
Cette âme de Virgile, aux autres inconnue,
Dans la Crau sans lauriers par ta voix retenue,
Et que seul, ô cœur pur, tu peux apercevoir.

XVI

LE LAURIER

Il est un grand laurier au seuil de ma maison
Que mon père planta le jour de ma naissance.
Il a nourri mon cœur et ma jeune raison,
Car nous sommes pétris de la même substance.

Pour la première fois pleurant de volupté,
Quand je lui confiai la beauté de Delphique,
Je sentis de son sang trembler la parenté,
Il pleurait avec moi dans la nuit magnifique.

Maintenant que, vivant dans l'âme de mes vers,
Il peut de son grand cœur multiplier l'ivresse,
Il m'a dit les secrets de l'antique sagesse
Et que sa sève boit le chant de l'univers.

Une même vertu coule dans ses racines
Et dans les veines d'or d'une strophe au sang clair.
Dans l'âme du laurier et l'âme de ma chair
Renaît le souvenir des grandes origines.

O mon frère, ô laurier, puisqu'une même loi
Nous nourrit de sa sève et bénit ta semence,
Avant de retourner dans l'éternel silence,
O mon frère, ô laurier, je t'aime, inspire-moi.

XVII

INSPIRATION

Il est assis. Il vient d'achever son repas.
Et le front caressé par les feuillages bas,
Il a l'air d'écouter l'herbe du bois qui pousse
Ou ce que le vent d'août murmure sur la mousse
Aux rayons tamisés par l'ombre des ormeaux.
« Une sève abondante est au cœur des rameaux,
Songe-t-il, comme l'eau qui tiédit dans ma gourde. »
Et comme un arbre, il sent son âme fruste et lourde
Se gonfler lentement d'un désir inconnu.
Une feuille qui tombe effleure son cou nu.
Il tressaille, le bois l'attire et l'épouvante,
Car dans les profondeurs de la forêt mouvante
Il n'ose reconnaître une fraternité
Et mêler la nature à son humanité.
En sifflant, il a pris sa vieille lambrusquière,

Il la palpe, il la tient droite dans la lumière,
Et voici que du fond de son être ingénu
Le souffle créateur, l'invisible est venu.
Le bâton est son rêve; il le touche, il le taille...

O sainte émotion de la première entaille!
O Pan, frère divin de l'arbre et du verger,
C'est à toi tout d'abord que le pâtre a songé.
Essuyant au hasard dans la glauque feuillée,
Sur les ruisseaux, tes mains et ta barbe mouillée,
Tu rôdes, ténébreux, autour de l'inspiré,
Tu renais du sommeil d'où son chant t'a tiré.
A sculpter sur le bois ton visage rustique,
A te rendre vivant, tout entier il s'applique.
Les grands chênes penchés semblent le contempler;
Dans la plaine, à ses pieds, on moissonne le blé,
Les chariots, chargés d'épis, crient sur la route,
Les gerbes dans les champs sont en tas; il n'écoute,
Il ne regarde rien. Il est là, travaillant.
Et lentement le dieu naît sous ses doigts, ayant
Comme une âme d'enfant sous une vieille face.
Car le sculpteur naïf, fils de toute une race
Qui n'a jamais cessé de soigner les troupeaux,
N'ayant pas d'autres cieux que ceux de ces coteaux
Qui ferment cette plaine où sa famille est née,
Vient de sentir soudain dans son âme étonnée
La beauté du soleil baignant ces horizons.

La profondeur de l'air, la marche des saisons,
L'épanouissement de l'immense nature,
Et pour ne pas pleurer il taille la figure
De ce dieu retrouvé par ses doigts anxieux
Au fond de sa mémoire où dormaient ses aïeux

XIX

Nous nous sommes couchés si tard
Cette nuit que déjà l'aurore
Nous regarde à travers le store...
Un train siffle dans le brouillard.

Le brouillard que le soleil dore
Traîne sur l'herbe du jardin.
Les premiers souffles du matin
Agitent doucement le store.

Le café dans la tasse odore ;
A la fenêtre le rosier,
S'il le veut, peut nous épier;
Paressons un moment encore...

XX

Je veux laisser en moi parler les paysages
Selon leur simple vérité :
C'est dans les eaux, les fleurs, la terre et les nuages
Que gît toute beauté.

Je veux m'en aller seul sur les rives des fleuves,
Je veux dormir sous les cyprès,
De mon pays vaincu repoussant les épreuves,
Dormir dans les forêts.

Le soleil est plus beau dans les branches du hêtre
Que tous les chants de ma raison.
Je le vois, il m'appelle, il frappe à ma fenêtre,
Il enveloppe ma maison.

Pourquoi toujours rêver au deuil de la Patrie !
Le blé pousse, imite les blés.
Un nouveau jour caresse au fond de la prairie
Les herbages renouvelés.

Je veux être semblable à la douce nature
Qui fructifie et croît toujours.
Vivons, croissons comme elle, allons à l'aventure
Vers la paix des beaux jours.

Nature, donne-moi la caresse embaumée
Qui s'échappe de tes cheveux,
Je te veux presque nue et toute parfumée,
Comme Delphique je te veux.

Je dormirai sur toi, sur ton grand lit de feuilles,
Dans les bras des ruisseaux en fleurs.
Ceux qui viennent vers toi, vierge, tu les accueilles
Avec des rires et des pleurs,

Avec le rire épars des branches et des roses,
Avec les larmes du matin,
Je veux laisser couler ma vie avec les choses
Et leur confier mon destin.

XXI

Mais tu m'as dit : « Oh ! non, le bonheur n'est possible
Que quand le cœur est satisfait.
De tout grave bonheur la naissance est pénible.
Vois, pour fleurir ce que j'ai fait.

J'ai bu l'eau qui coulait dans la tiède rivière,
Moi, l'arbre, au fond des larges prés ;
Si je m'épanouis à la pleine lumière
Mes racines ont bu des cadavres sacrés.

Et moi, le dur rocher que le soleil caresse,
J'écrase sous ma pesanteur
Dans mon cœur de granit toute vaine faiblesse.
Mon équilibre est mon bonheur.

Et moi qui ne suis pas comme mes frères sage,
Moi, nuage capricieux,
Pour mieux me fondre, hélas! au cœur d'un paysage
Je m'exile des cieux.

Ainsi les éléments de ma joie incomprise
Travaillent, souffrent, ô mon fils.
Une obscure douleur que console la brise
S'attendrit dans l'âme des lys.

Pour jouir pleinement de la beauté du monde
Sache t'efforcer à ton tour
Et je t'accorderai l'émotion féconde
De la souffrance et de l'amour. »

XXII

Rien n'imposera silence
A ma pensée, à nos cœurs.
Sur tous les monts de Provence
Ruisselle un torrent de fleurs.

Plus de vague songerie!
Prenons la route, il est temps!
Sur les champs de la patrie
Va se ruer le printemps.

Il descend de la montagne
Dans le cri des jeunes pins.
La Victoire l'accompagne,
J'entends l'appel des buccins.

Joignons-nous à la nature,
Au printemps de la raison,
Et mêlons notre aventure
Aux combats de la saison.

Sur tous les chemins de France
Une troupe comme nous
De jeunes chasseurs s'avance
A la rencontre des loups.

Les loups fuient dans les clairières,
Les repus, les étrangers...
Forçons-les dans leurs tanières,
Délivrons les vieux bergers.

Nous nous sommes mis en marche,
Les blés baisent nos genoux,
L'arc-en-ciel jette son arche
Entre la Victoire et nous.

Nous nous sommes mis en marche,
Nous nous arrêtons parfois
Comme autour d'un patriarche
Sous un chêne dans les bois.

Et le vieux chêne murmure :
« Fils, je vous ai reconnus.
Le ciel de France s'azure,
Les nouveaux temps sont venus.

« Vous suivez la sûre route
Qui conduit à l'avenir.
Je gardais encore un doute,
A présent je puis mourir. »

Et dans les branches du chêne
Passe sous le Bois sacré
Le cri des loups qu'on enchaîne
Et du peuple délivré.

XXIII

Au Docteur Armand Besson.

Non, le poète, ô Dieu! qu'au fond du soir écoute
Le chêne, et que le pin sur le bord de la route
Invite doucement à s'asseoir; le rêveur
Qui, lorsque le rocher pleure, dans la sueur
De la pierre pressent le doute qui traverse
Le marbre comme l'homme et dans les pleurs qu'il verse
La consolation de la source; celui
Pour qui le clair de lune est une âme qui luit
A travers les troncs noirs des clairières profondes;
Non, l'errant dont les yeux peuvent voir dans la nuit,
Sous l'immense clarté d'où ne sort aucun bruit,
La main de Dieu mêlant la poussière des mondes;
Celui qui, le matin, penché sur quelque nid,
Dans le chant de l'oiseau, dans le parfum qui passe,
Retrouve un des versets du poëme infini
Que murmure le temps aux forêts de l'espace, —

Non, ce pur, ce voyant, cet homme n'est pas né
Pour être par la plèbe immonde couronné,
Pour se servir du glaive et vêtir la cuirasse.

L'Empire des grands jours du ciel tombe et s'efface,
Notre obscure mémoire a peur des saints lauriers,
O Banville, ô Ronsard ! la lyre est étouffée,
Vos fils ne savent plus le nom divin d'Orphée,
Rien ne délivrera les peuples prisonniers.
Nul ne ramènera dans la ville en désordre
Le chariot sacré des servantes du ciel,
Les frelons sont repus, ils rient, gorgés de miel,
Je suis seul à pleurer la majesté de l'Ordre...

Porté par les flots noirs d'un peuple déchaîné,
Pour devenir la Voix de cette populace,
O profondes forêts ! non, je n'étais pas né.
Et si pour retrouver la beauté de ma race
J'ai voulu, jeune encor, me mêler aux soldats,
Partager leur pain bis et coucher sous leur tente,
Certes, ce n'était pas par amour des combats,
Ni pour voir se poser la Victoire éclatante
Sur les drapeaux troués des régiments épars.

Au fond de ma pensée encore abâtardie
Je ne te portais pas alors, France agrandie,
O Revanche ! rumeurs épiques des départs.

Si j'ai voulu rêver à l'ombre des remparts,
O sainte discipline, ô sœur des nobles arts,
Si depuis j'ai suivi ta règle étroite et dure,
C'est qu'amoureux des lois, le chant est ma mesure.
Je ne veux pas livrer mon être aux vains hasards.
Si du rude métier j'ai pris mes justes parts,
C'était pour maîtriser une âme impatiente,
Pour mater une chair en proie à ses désirs,
Faisant, des durs travaux des camps, les seuls plaisirs
Dont mon cœur pût parler à ma raison contente.
Je suis parti. Le vent soufflait dans les drapeaux.
Les canons soulevaient la poussière des plaines,
Nous marchions en chantant dans l'herbe des ruisseaux,
Des cavaliers dormaient à l'ombre des fontaines.
Au-dessus des soldats, juchés sur leurs chevaux,
Botte à botte, l'œil vif, causaient les capitaines.
Un lourd soleil d'été pesait sur les moissons,
La lisière des bois se moirait de frissons,
Et quand le régiment passait, blanc de poussière,
Nous voyions les vieillards, sur le seuil des maisons,
Ou rêvant, appuyés aux murs d'un cimetière,
Se lever à demi pour chercher dans nos rangs
L'image des travaux où chantaient leurs vingt ans,
Et la bouche sans dents de ces vieux vétérans
Murmurait le refrain d'une chanson guerrière.
O longs jours ! J'ai dormi, le front sur un rocher.
Les pieds saignants, la gorge en feu, j'ai dû marcher !

Blanche auberge entrevue, ô raisins sur la nappe,
O rêves qui berciez la longueur de l'étape,
Sommeils dont un clairon venait nous arracher!
Dans ma chair je gardais la marque des courroies,
Mais aussi dans mon cœur je sentais s'épancher
La vertu de l'effort et ses viriles joies.
Nous cueillions en passant des rameaux d'olivier,
Et l'aigle du devoir, dans mon sang prisonnier,
Sentait pousser en moi son aile, et so dain ivre
S'envolait en plein ciel dans le bonheur de vivre.
Beauté du pain coupé, verte fraîcheur des puits,
O villages, douceur des rivières, depuis
Je vous aime, et je sais à quoi servent les choses ;
Le travail m'a donné le sens de la Splendeur,
De l'air de mon pays j'ai su nourrir mon cœur,
Je me souviens des blés que le soir faisait roses,
Des paysages pleins d'une sainte vigueur.
Et je revois encore une enfant sous les roses
D'une riche terrasse, aux portes d'un faubourg,
Douce Muse attendrie à voir mon sac trop lourd,
Me jeter une fleur d'un sourire suivie
Et devenir ainsi, dans ce geste d'amour,
Le symbole accueillant de ma nouvelle vie.

XXIV

Vie ardente ! Soleils nouveaux !
O cœurs pleins de chansons épiques !
Dans le foisonnement des piques
Claquement d'ailes des drapeaux !

Rumeurs des bataillons farouches
Qui partent dans l'aube, laissant
Sur les chemins l'odeur du sang
Et des cadavres pleins de mouches !

Canons, chevaux, ô caissons lourds,
Fauchant l'herbe, broyant les pierres,
Cuirasses d'or, fauves crinières,
Vous êtes mes fortes amours.

Je vous ai vus, dans la tempête
Des grands assauts crevant les tours,
Poussant au ciel, noir de vautours,
Votre effroyable chant de fête.

Les murs croulent. Les entreponts
Des vaisseaux ruissellent. Les rames
Flottent sur l'eau. Les hautes flammes
Lèchent les arches des grands ponts.

Autour des hampes sans bannières
Se rallient les fuyards épars.
Les obus fendent les remparts
Et labourent les cimetières.

Les femmes fuient. Les cris d'horreur
Se mêlent aux rires farouches.
La Peur cruelle mord les bouches,
La Gloire fauche avec fureur.

Mais soudain sur quelque colline
Éclate un cri, chante un clairon.
Sur les blessés tendant leur front
La Victoire lente s'incline.

Et tout un peuple glorieux
Sent passer dans ses oriflammes
Le grand souffle, le vent des âmes
Qui vont se perdre dans les cieux...

Et maintenant le jour qui baisse
Descend des cimes lentement.
La mer flamboie un long moment.
L'air du soir est une caresse.

On entend murmurer les eaux
Sous les arbres de la montagne.
La lune baigne la campagne.
Dans l'ombre, broutent des chevaux.

La nuit est pleine de fumées,
Et les morts mêlés aux vivants
Le même rêve dans les vents
Voit s'endormir les deux armées.

XXV

LE TEMPLE

La maison du bonheur est au bord de la route,
Elle s'ouvre au soleil sous les arbres épais;
Pour chasser de son cœur les cris de la déroute,
La race y songe aux jours de victoire et de paix.

Les triomphes anciens sur la large muraille
Se déroulent, mêlant les guerriers aux moissons,
Aux portes des cités tout un peuple travaille,
On voit des dieux bouviers et des anges maçons.

Le peintre a retrouvé les soirs de l'Énéide,
Mais au lieu de Didon, maîtresse des travaux,
Parmi les ouvriers, dans sa robe splendide,
Caressant de la main la croupe des chevaux,

Belle comme une mère et comme une déesse,
C'est une autre qui passe au milieu des soldats...
O rêveur, tu sentis sur ton front sa caresse,
Lorsque devant ce mur longtemps tu t'accoudas.

Entre. Dans la maison la même reine habite.
Du milieu des drapeaux elle te tend les bras.
Si ton cœur est gonflé, si ton sang bat plus vite,
Entre. Dans son palais tu la reconnaîtras.

Sur le trône des lois, dans l'encens de l'Église,
Dans la plus haute salle, au cœur de la maison,
Ranimant le foyer, la Vestale est assise :
C'est elle, la Beauté, l'ordre de ta raison.

Tes pères en chantant jadis sont morts pour elle,
C'est d'elle que sont nés les meilleurs de leurs fils,
Elle meurt chaque jour pour renaître plus belle...
Le jardin est un champ de lauriers et de lys.

Tu n'as pu trop longtemps rester en sa présence,
Mais tu n'oublieras plus la beauté de son front,
Et lorsque fatigué sur les chemins de France,
Frère, tu songeras à la noble maison,

Tu n'auras qu'à t'asseoir sur quelques vieilles pierres,
En murmurant son nom sans tristesse et sans peur,
Tu n'auras qu'à fermer doucement les paupières,
Tu la retrouveras vivante dans ton cœur.

XXVI

Nous entrons dans la grande vigne,
Couronnons-nous de pampres roux,
Puisque malgré le siècle indigne
Tous les ceps ont fleuri pour nous.

La grande vigne des ancêtres
Qu'un héros seul peut vendanger
Voit aujourd'hui, mêlés aux maîtres,
Rire l'esclave et l'étranger.

Les lourds raisins, sous les platanes,
Au lieu de nourrir le pressoir,
Sur la nappe des courtisanes
Roulent, aux débauches du soir.

Les dieux de la démagogie,
Sourds et grossiers, mangent entre eux;
Pas un aède dans l'orgie,
Ne vient troubler ces malheureux.

Ils sont forts de leur inconscience,
Ils ne songent qu'à mieux jouir.
Ils n'ont pas la sainte patience
Qui prépare un bel avenir.

Les étoiles indifférentes
Au ciel ne montent plus pour eux,
En vain le bruit des eaux courantes
Fuit au cœur des bois ténébreux.

Ils s'endorment dans leur folie;
Leurs servantes essuient leur fard.
Une immense mélancolie
Tombe sur les bassins du parc.

Tout un peuple affamé contemple
Sur les terrasses le festin,
Et les vantaux fermés du temple
Ne s'ouvriront qu'au grand matin.

Le matin de la délivrance
Est en marche dans l'infini.
Fleurissez, vignobles de France!
Le siècle d'opprobre est fini.

Hier une brusque tempête
Éteignit les derniers flambeaux,
L'orgie a peur, la race est prête,
Les lauriers sortent des tombeaux.

Dans la vigne de notre race
Les ceps sont en fleurs, égorgeons
Les porchers de la populace,
Les raisins sont mûrs, vendangeons.

XXVII

ÉVEIL

O bel enfant pensif, sur l'herbe où tu reposes
Le vent à tes cheveux mêle l'odeur des roses,
Les souffles du matin caressent ton œil pur,
Et la tiédeur du jour, les frissons de l'azur,
Donnent le goût du ciel à ta bouche vermeille.
La plaine, à tes pieds nus, sous les blés mûrs sommeille,
Derrière toi les pins boivent le jour profond,
Et tous les bruits cachés, le murmure que font
Les sources et les eaux courant sous le feuillage,
Le soleil endormi sur les toits du village,
L'attendrissement vague et lointain des sommets,
Tout le poëme errant des souffles embaumés,
Les nuages, un roc qui dans la plaine émerge,
Les chevaux arrêtés aux portes de l'auberge,
Et ces hommes dormant dans les champs moissonnés

Mettent, ô bel enfant, dans tes yeux étonnés
L'inquiète passion d'aimer et de connaître,
Tu chantes, et voici que du fond de ton être
Montent, peuple brisant les murs de sa prison,
Les premiers pleurs d'amour de ta jeune raison.

Est-ce toi, cœur gonflé que la lumière enivre,
Est-ce toi qui feras le geste qui délivre?
Ton front est large et pur, tes yeux ne mentent pas.
De l'invisible ciel un astre suit tes pas.
La forêt applaudit à ton jeune délire.
Saisiras-tu le glaive ou prendras-tu la lyre?
Vers ton peuple vaincu seras-tu l'envoyé?
Viens comme le matin sur ce pays noyé
De brumes et pleurant ses provinces perdues,
Éveille dans ton cœur les Muses attendues,
Marche dans les cités un laurier à la main.
Au troupeau sans berger montre un visage humain,
Les temples sont déserts, les forêts sont muettes,
Viens, comme après l'hiver viennent les alouettes,
Viens, comme le printemps à travers le ciel froid,
Les ruisseaux sont gelés, sois le torrent, sois roi.

XXVIII

Il naîtra de toi, Delphique,
Le beau jeune homme attendu,
Le fils de la race antique,
L'époux, le maître rendu.

Depuis longtemps dans tes rêves
Tu l'entrevoyais, naissant
Avec la fraîcheur des sèves
Sous les flammes de ton sang.

Aujourd'hui le ciel te pare
D'une divine langueur,
Ton triomphe se prépare,
Appuie-toi contre mon cœur.

Je devine une couronne
Sur tes cheveux déroulés,
L'enfant que le ciel nous donne
Aura la santé des blés.

Tu m'as dit, dans cette aurore
Qui baignait le blanc jardin :
« Mon bonheur s'accroît encore,
Rien n'égale ce matin.

J'ai senti dans mes entrailles
Palpiter le jour nouveau...
O mon enfant, tu tressailles
Sous ces feuilles et cette eau.

Tu t'avances sur la route
Avec l'aube, avec le vent.
Notre race revit toute
Dans les voix du jour levant.

Oh ! toi, mon amour, mon maître,
Nourris-toi de mon bonheur,
Chère gloire qui vas naître
Prends ta beauté dans mon cœur. »

Il naît; ton âme respire
Sur sa bouche, ton sein nu
Porte le poids de l'Empire...
O lait, coule : il est venu.

Dans les heures de colère
J'ai pu maudire les dieux :
Chante l'hymne séculaire,
O mon sang, sang radieux !

XXIX

DERNIER MATIN

Pâle dans son peignoir de blanches mousselines,
Ce matin, me montrant Midi sur les collines
Et le soleil couché sous la verte forêt,
Entre les grands rosiers au sourire empourpré,
Au seuil de la maison Delphique a murmuré :
« Partons... Ce monde est vieux, allons à l'aventure
Vers un autre bonheur, vers une autre cité.
J'entends rire là-bas la jeune humanité.
Au-dessus des vallons la Victoire s'azure.
Puisque tu dois chanter le chant de la nature,
L'hymne du siècle, viens, quittons la ville obscure,
Ton fils naîtra parmi les feuillages flottants,
Je veux près de mon lit un berceau de verdure,
Viens, on fauche les blés, ce n'est plus le printemps,
O mon ami, l'été marche dans les campagnes,

Voici les jours brûlants, on moissonne, il est temps
De chercher la fraîcheur aux gorges des montagnes.
Ah! souviens-toi, parmi les branchages épais,
Dans l'air vivifié par les neiges prochaines,
Notre amour vigoureux s'accroît comme les chênes.
La forêt, de nos cœurs augmente encor la paix.
Rappelle-toi ces soirs d'étoiles lumineuses,
Et ces tapis de mousse autour de la maison...
Ici, l'air étouffant de l'ardente saison
Vient au-devant de nous sous les branches poudreuses,
La fontaine est sans eau, les routes sont pierreuses,
Là-bas, dans les ruisseaux, pousse le vert cresson.
Ah! viens. Nous dormirons sur les mousses heureuses.
Les chevaux sont sellés. Partons. Le ciel est bleu,
On dirait qu'au soleil se consume la ville,
Mais bientôt le couchant va sur les champs en feu
Laisser traîner partout sa volupté tranquille.
Le long des chênes-verts, sous les grands noyers frais,
On entend murmurer les sources invisibles.
Le ciel est si profond, les champs sont si paisibles,
Les serments que l'on fait de s'aimer sont si vrais,
Qu'on voit l'âme du soir errer parmi les branches
Et l'ombre de l'Amour au fond des plaines blanches
Se mêler un moment à la lune qui luit.
Nous nous arrêterons, pour y passer la nuit,
Dans une vieille auberge au détour de la route.
La chambre aux murs blanchis n'a qu'un grand lit; écoute,

La fenêtre est ouverte, une cascade bruit
A travers les grands pins argentés par la lune.
La lune s'est levée entre les peupliers.
Et sous nos pieds, en bas, dans la salle commune,
Avant de se coucher chantent quelques rouliers.
La lampe s'est éteinte, on a fermé la porte.
Sur la route, un moment j'entends quelqu'un marcher.
Et comme l'on a mis la bugade à sécher,
De grands linges neigeux luisent, et l'ombre apporte
L'odeur des draps mouillés, à travers les rideaux...
Et la simplicité de ces choses rustiques,
Renouvelant en nous la paix des jours antiques,
Nous donnera demain une âme, un cœur nouveaux.
Et quand nous partirons, au trot de nos chevaux,
Caressés par le vent des montagnes prochaines,
Tandis qu'autour de nous s'éveilleront les plaines
Et que les chênes d'or boiront dans les ruisseaux,
Nous laisserons couché sous les rideaux de serge,
Dans la chambre aux murs blancs de cette vieille auberge,
Un souvenir, auquel nous reviendrons souvent,
Et nos chevaux joyeux henniront dans le vent. »

XXX

CHANT DORÉ

Au fond du songe obscur où plongent les racines,
Au bord d'un bois de pins, à côté d'un rosier,
Dans le souffle attiédi qui descend des collines,
J'ai nourri de mon être un antique laurier.

Mon cœur, dont l'eau du ciel rafraîchissait la sève,
Coulait sous mon écorce en un éclat vermeil,
Et chaque nuit, afin que ma splendeur s'achève,
Adoucissait du lait des astres mon sommeil.

Des nuages de fleurs mourant dans l'air limpide
Exhalaient des beaux soirs l'amour silencieux,
Et je tremblais, ému comme la terre humide,
Avec elle roulant me fondre dans les cieux.

Quand l'été descendait dans mes feuilles en flamme
Le monde en mes bourgeons voyait son sang s'ouvrir,
Je sentais les parfums hésitants de mon âme
Découvrant la douceur de vivre et de mourir.

Je me suis endormi sous la neige et les mousses,
Mes feuilles ont roulé dans l'herbe des torrents,
Dans mon ombre ont pleuré les colombes, et douces
Les fleurs m'ont éveillé, j'ai revu le printemps.

Mais des vents lumineux ont secoué ma face,
Une éclatante averse a mouillé mes frissons,
Et déchirant l'écorce où verdoyait ma race
Mon cœur dans l'air épars s'est vêtu de rayons.

Les fuyantes splendeurs et les vierges des cimes
M'ont reçu comme un fils des astres souverains,
J'ai flotté dans l'éther parmi les dieux sublimes,
Étant un rameau d'or dans leurs limpides mains.

Sur la mer ou naissaient des roses de lumière
Flottait comme un encens la senteur des épis
Que les chars emportaient, luisant dans la poussière,
Vers les villes dormant dans les champs assoupis.

Les temples s'éveillaient au jour doré des fêtes,
Le peuple dans l'azur respirait ma beauté,
Et les chants étoilés des antiques poètes
Montaient comme une flamme au front de la cité.

Mais j'aimais, comme un dieu qu'adorent les fontaines,
Briller dans les lauriers qui m'enlaçaient jadis
En regardant jaillir du tronc blessé des chênes
Les nymphes de Platon qui me jetaient des lys.

Et les astres d'amour venant sur la mer noire
Dans un soir qu'étreignaient les pourpres du couchant,
Comme deux enfants nus sanglotaient vers ma gloire
Je me suis incarné dans leur sein triomphant.

Ma mère m'a conçu devant la mer sonore,
Et comme elle mourut en me tendant au jour
J'ai bu la vie au sein maternel de l'aurore
Et suis pâle à jamais de connaître l'amour.

La terre fut dès lors mon auguste nourrice,
Elle a du sang des dieux illuminé ma chair.
Que d'un suave éclat ma face resplendisse!
Les baisers de ma mère ont la douceur de l'air.

De la beauté des eaux et des métamorphoses
Mes yeux se sont nourris dans les grottes d'azur,
Quand la large forêt débordante de roses
D'une houle d'odeurs inondait le soir pur.

Dans le souffle des dieux endormi sous les branches,
Dans le ciel blanchissant lorsque je m'éveillais
Des déesses riaient près des cascades blanches,
Et sur mon front pleuvaient les jasmins effeuillés.

Pressant entre ses bras de fuyantes poitrines,
Foulant les prés mouillés dont il ouvrait les fleurs,
Le Matin rougissant descendait des collines
Buvant, près des oiseaux, dans les sources en pleurs.

Mais des gouffres d'azur traversés de rafales
S'échappait le torrent, le flux vermeil du jour,
Dans la nue éclataient des faces triomphales,
Les monts noirs s'embrasaient comme un bûcher d'amour.

Des appels prolongés roulaient de cime en cime,
Et mêlant ma douleur aux sanglots du printemps
Avec lui je pleurais l'éternelle victime,
Le doux matin couché sous les rocs palpitants.

Et dans le crépuscule, endormi comme un marbre,
Exalté par l'éveil des astres blanchissants,
Devant la mer souvent, caressé par un arbre,
Je me suis souvenu d'anciens jours renaissants.

L'épouvante qu'allume une forêt en flamme
Du ciel incendié tombait, et j'ai connu
L'horreur d'obscures morts que se rappelle l'âme,
Qui laissent sur le sable un corps tragique et nu.

Longtemps mon corps sacré, respecté par les bêtes,
Reposa dans les blancs vêtements du sommeil,
Mais la foudre et la mer livrèrent aux tempêtes
Un cadavre où roulaient les larmes du soleil.

Les sangliers, les loups, de cette chair divine
Apaisèrent la faim de leurs fils anxieux,
Les chiens ont déchiré cette auguste poitrine,
Les aigles l'ont jetée aux quatre vents des cieux.

Mais toujours, plus puissant, plus beau, fils d'une aurore,
A travers les forêts, issu des animaux,
Je prolongeais ma race et je chantais encore,
Grandi dans la fraîcheur sereine des rameaux.

Un soir, en contemplant le jeu divin des ombres
Sur la face des lacs où le soleil descend,
Avec douceur j'ai bu, vainqueur des charmes sombres,
Au cœur antique où bat la source de mon sang.

O Beauté de l'Amour, depuis tu me tourmentes!
Je vois couler ma vie aux sources des torrents.
Les pins, les flancs ouverts, tombent dans les tourmentes,
Mais de tremblantes mains m'enlacent dans les vents.

Comme un monde céleste où s'enflamment les plaines
Et dont le pur éclat attire les oiseaux
Au bord de l'horizon luisent les mers lointaines,
Et mon sang brûle en moi comme l'air sur les eaux.

Les ronces ont meurtri de suaves brûlures
Mes bras nus épuisés de tarir leur beauté,
Ma lèvre saigne encor des divines morsures,
Entre mes bras d'enfant vient de mourir l'été.

Des rocs, des fleurs, des eaux ruisselle en moi la sève,
Mes cheveux sont trempés de l'encens des forêts,
La palpitation des germes me soulève,
Partout j'ai bu la joie ardente à larges traits.

Quand je chante, arrêtant les astres qui se couchent,
Je mêle la splendeur des astres aux douleurs
Des mères dont les flancs ensanglantés accouchent
D'une aurore pareille à la race des fleurs.

Le monde éblouissant dans la clarté respire...
J'appelle sur les mers le mystère qui dort.
Les vents pour l'éveiller pleurent, le flot soupire,
Et sur les îles flotte une couronne d'or.

Mais dans le blanc printemps dont le ciel tremble à l'aube,
Éveillant l'orient qui dormait sous ses yeux,
Sur la vague apparut Celle qui dans sa robe
Porte la volupté des bergers et des dieux.

Elle arrondit ses bras où fuyaient des nuages,
Elle marcha, donnant au vent sa nudité,
Les flots l'ont répandue à travers les rivages,
Les souffles sur les monts ont porté sa beauté.

Dans mon sang ont jailli les sources souterraines,
Et parmi les sanglots de la terre, mon cœur
A vu les Immortels adorés, dans les plaines
De l'azur enflammé sous leur blanche splendeur.

J'ai vu l'Air et le Feu. Dieux purs, j'ai vu l'Aurore.
J'ai roulé dans vos bras, j'écris sur vos genoux.
L'Amour éblouissant, l'Amour qui me dévore
M'a répandu, semblable à l'eau tremblante, en vous.

O Pères, avec moi que ma race renaisse!
Secouez dans mon sang vos mystiques flambeaux,
Jetez à pleines mains, à travers ma jeunesse,
Le blé d'amour qui fend la pierre des tombeaux.

J'ai chanté. Toute vie est chant et délivrance.
Tout hymne est joie. Esprits d'allégresse et d'amour,
Descendez et chantez sur les chemins de France,
Mon siècle vient d'ouvrir les portes d'or du Jour.

MIDI

Apollon, à portes ouvertes...

MALHERBE.

MIDI

A Jean Carrère.

I

LE POËME

Midi comme un adolescent
En chantant monte la colline,
Un poëme bat dans mon sang,
Au vent d'août les lauriers s'inclinent.

Les bras ouverts, au fond des blés,
La Terre dort; vautrés sur elle
Les faunes dorment, accablés;
D'or et d'azur les bois ruissellent.

Dans la forêt qui resplendit
J'entre un moment, de l'eau murmure,
Aux grandes strophes de Midi
Les ombres des cyprès s'azurent.

Mes yeux dévorent la splendeur
Des plaines ivres de ma joie,
Un poëme gonfle mon cœur,
Les rocs des collines flamboient.

On dirait que dans l'air brûlant
La paille des aires s'embrase,
J'entends crier le blé brillant
Que les pieds des chevaux écrasent.

Au milieu des coquelicots
De grands chiens courent, dans mon âme
Diane éveille ses échos;
Mais les pentes des monts s'enflamment,

J'ai suivi le sauvage Été
Jusqu'au sommet de la colline;
Midi, ton poëme est chanté,
Dans mon cœur les ombres déclinent.

II

« Dans l'heure ardente rien ne vit. L'horreur lyrique
Dresse un trône enflammé sur les rocs de la crique.
Le sable est d'or. La terre et la mer sont en feu.
Sur les coteaux brûlés le ciel torride et bleu
A l'immobilité des choses souveraines.
Mais plus beau que le ciel sur nos âmes sereines
Plane le riche été de nos heures d'amour,
Et sur nos membres las, plus que cet azur lourd,
Dans toute sa splendeur, blanche et victorieuse,
Pèse ta volupté, Delphique. Je suis tien.
C'est toi, la Chose unique et le souverain Bien. »

Delphique, entre mes bras pâle et silencieuse,
Me regarde, et ses yeux attachés sur mes yeux.
Sentant le désespoir de son âme anxieuse,
Je deviens à mon tour pâle et silencieux.

Sur l'immense horizon la fenêtre est ouverte.
La pinède, là-bas, à la fois sombre et verte,
Est dure; c'est le fond d'un tableau du Vinci.
Et je sens que pareille à quelque créature
Elle brûle, elle vit, et Midi la torture :
Les pins, les pins brûlés, ont leur secret aussi.

Mais Delphique : « O mon cœur, pardonne à ta servante.
Je puis douter parfois, je ne suis pas savante...
Ma raison, mon bonheur, ma vérité, c'est toi. »

Elle pleure. Et son corps plaintif et magnifique
Tressaille entre mes bras, sous ses cheveux.

« Delphique,
O mon bien souverain, ô mon unique loi,
Laisse-moi t'adorer en silence... Ton âme
Est pareille à ces pins que le soleil enflamme.
Sur le coteau, là-bas, les pins, les flancs ouverts,
Pleurent les larmes d'or de leur âme... »

Elle efface
Sous ses cheveux épars la splendeur de sa face,
Et ses humides yeux m'implorent au travers.
L'ombre des hauts cyprès tombe sur la terrasse.

Je la prends, sur mon cœur je mets sa tête lasse :
« Dors, je vais te bercer en murmurant des vers.

O mon âme, c'est toi, mon ardent univers.
Tu descends dans ma chair comme la pluie heureuse
Lorsque Vénus s'endort sur ton sein languissant,
Mais les flambeaux d'Éros me dévorent le sang
Quand le désir bondit dans ta chair amoureuse...
Je suis le dur chasseur attendri par Vénus :
Dans les sombres forêts j'ai blessé tes flancs nus,
J'ai vu couler le sang sur l'herbe éblouissante,
Et je pleure devant la source rougissante...
Je t'aime, monde ouvert aux désirs de mes sens.
Tes mains dans tes cheveux secouent un large encens,
Tu luis comme l'autel, tu fleuris comme l'aube,
Les dieux se sont cachés pour voir tomber ta robe,
Ton ventre nu rendrait la vue aux aveuglés.
Sur ton lit saccagé comme un beau champ de blés
Sous tes cheveux dorés, Cérès, tu te reposes;
L'orage déchaîné, dans ton cœur je l'entends,
O source que je bois, lit vermeil, ô torrents!
Je ne goûte qu'en toi la volupté des choses.
Balcons brûlants, rosiers épanouis, ô roses!
Le printemps marche et rit dans tes voiles flottants...
Mais quelqu'un est entré dans la chambre sacrée,
A ta bouche quelqu'un a mêlé son soupir.
Le Plaisir rougissant te regarde dormir.

Un beau soir attendrit la fenêtre empourprée.
Les chaudes voluptés rôdent dans la vesprée.
Les grands pins frissonnants boivent l'adieu du jour.
La blanche mer n'est plus qu'une calme merveille.
Dans le parc ténébreux le rossignol s'éveille.
Ne dors plus... Dans la nuit j'entends venir l'Amour. »

III

L'Amour foule d'un pied superbe
Le chêne en fleurs et le brin d'herbe.
Dans l'homme il entre triomphant,
Au vieillard il fait voir l'empire,
Il frappe la mère, il soupire
Dans le cœur naïf de l'enfant.

Malheur au peuple qu'il dédaigne !
Sous ses flèches la forêt saigne,
Le cœur des cerfs est frémissant,
Les cavales qu'il effarouche
Luttent entre elles, il se couche
Dans le colombier gémissant.

Amour, cruel Amour, qui chasses
Les désirs devant toi, tu passes
Sans voir nos villes à tes pieds,

Sans toi Cérès nous abandonne,
Les dieux nous méprisent, pardonne
Nos sacrilèges expiés.

Longues nuits, ô pleurs inutiles!
Du lit des servantes stériles
Tu te retires sans pitié.
Les greniers sans froment languissent,
La vigne meurt, les puits tarissent ;
Maître, le crime est châtié!

Nous chasserons la race avare,
Ah! viens, plus fort, reviens, barbare
Avec des supplices nouveaux.
Au hasard choisis dans la foule,
Coupe tes blés, venge-toi, foule
Ton peuple heureux sous tes chevaux.

Tout, plutôt que nos cités vides,
Tout, pour sentir tes mains avides
Nous brûler l'âme jusqu'au sang...
Les torches fument, le soir tombe,
Viens, nos cités ne sont, colombe,
Qu'un grand colombier gémissant.

IV

Mais Delphique m'a dit : « L'Amour n'est pas semblable
A ce chasseur aux durs épieux.
Ses mains ne frappent pas son peuple misérable.
Apprenez à servir le maître pitoyable...
Il pleure dans mon cœur pieux.

« Toute femme a pour lui les langueurs de l'épouse,
Pour lui dégrafe ses colliers,
Il empourpre le sein de la vierge jalouse,
Et lorsqu'avec les daims il court sur la pelouse
Les loups rêvent dans les halliers.

« Vous avez trop longtemps repoussé ses caresses ;
Il revient, le tendre exilé.
Je l'ai vu cette nuit jouer avec mes tresses,
Mais malgré moi l'appel des nymphes chasseresses
Le suivait dans mon cœur troublé.

Et maintenant Midi qui triomphe et rayonne
A bu mes pleurs silencieux.
Ah ! viens, qu'entre mes bras le Maître te pardonne.
C'est à lui contre toi que mon cœur s'abandonne,
Il me regarde avec tes yeux. »

Et sur le large lit plein d'ombre, elle m'entraîne,
Au cœur parfumé des coussins...
Dans le parc attendri sanglote une fontaine,
L'Amour passe... Un cerf brame, et déjà le soir traîne
Sur les balustres des bassins.

V

LE POËME DE L'ÉPOUSE

A larges pas Midi marche dans la campagne,
Pas un souffle, là-bas les dieux sur la montagne
Sont assis à la table éclatante, les prés
Ruissellent, et parmi les rosiers empourprés,
Sous le large platane et dans l'odeur des fraises,
L'épouse a mis la nappe et disposé les chaises.
Le vin brille, l'eau rit dans les carafes d'or.
Sur le bord du bassin le grand levrier dort,
Un rayon de soleil joue avec une abeille
Et vient dorer le pain coupé dans la corbeille.
Tout est prêt. Les pigeons roucoulent sur le toit.
Mais quels plus doux ramiers chantent au fond de toi,
Chaste épouse, quand seul et beau comme ton rêve,
L'époux vient, et qu'immense autour de lui se lève

La visible splendeur sur les champs embrasés
Du Feu, père de tout, qui brûle en vos baisers.
Tu ne peux contenir ton triomphe et ta joie,
Et tu parles. L'eau d'or, le rosier qui rougeoie,
Tout cet étroit royaume épanoui pour vous
Prolonge encore en toi la beauté de l'époux.

« O tendre maître, es-tu content de ta servante ?
Les fruits, le pain coupé, sur la nappe odorante
Ont pris l'aspect heureux de tes poëmes... Vois,
Le lévrier s'éveille en entendant ma voix,
Et bondit jusqu'à toi comme une belle strophe...
Vois ma robe d'été, j'ai choisi cette étoffe
Où le jardin semble renaître... Tu souris.
O mon ami, le parc sous son tapis d'iris
Embaumait ce matin comme une alcôve... Écoute.
Un rossignol chantait. Un homme sur la route
Mariait sa chanson à celle de l'oiseau,
Et moi j'aurais voulu, tant le parc était beau,
M'enfoncer avec toi sous son ombre. »

Elle effeuille
Un iris, et l'on sent son cœur qui se recueille
Pour mieux participer à cette heure d'azur.
Dans le parc somnolent jusqu'au soir tiède et pur

Les vents dorment, Midi pèse sur les tonnelles.
Mais passagers parmi les choses éternelles
Eux mêlent l'univers à leur bonheur humain.

« Dans mon âme, dit-il en lui prenant la main,
Ton clair sourire, ô femme, a ramené les Muses.
Je vivais, le cœur plein de visions confuses,
Mille désirs en moi retombaient en naissant,
Je sentais le printemps d'un monde dans mon sang,
Je souhaitais l'été qui sacre et qui console..
J'avais soif... J'attendais un geste, une parole.
Sans te connaître, ô cher amour, je te voulais...
Ah ! souviens-toi du jour où tu vins... Tu parlais
De cet Homère d'or, le père de ma race.
C'était là... Des enfants couraient sur la terrasse.
L'automne s'éveillait sous les arbres du parc.
Tout t'aimait, et le soir, au moment du départ,
Le clair de lune rose eut pour nous tant de charmes
Que nos yeux sans savoir se remplirent de larmes. »

« Depuis nous avons vu de plus beaux soirs encor,
Dit-elle. Oh ! parle-moi de ce passé qui dort
Dans nos âmes déjà... Les dieux font bien les choses.
Ils prennent soin de nous comme nous de nos roses.
Le cœur de l'homme juste est un encens pour eux,

Nous sommes dans leurs mains comme des fruits heureux... »
Et les fruits empourprés rayonnent sur la nappe,
La senteur de Midi des hauts lauriers s'échappe,
Dans le blanc colombier les pigeons se sont tus.

« J'ai trouvé dans ton cœur mes plus chères vertus,
Répond-il, ce parfum, ces dieux sont ton ouvrage.
Tout fuit, les jours s'en vont : le ciel d'un amour sage
Est le seul dont jamais mon âme n'ait douté.
Tu m'as donné le goût de l'immortalité.
Tout divise, tout meurt, ton amour pacifie.
A ton ombre, cher cœur, mon œuvre fructifie.
Je ne suis plus en proie aux amis passagers...
Lorsque j'ouvrais mon âme à tous ces étrangers
Ils partageaient mon pain en m'appelant leur maître,
Ils pillaient et riaient... Mais tu n'eus qu'à paraître,
Nous sommes restés seuls, âme de ma maison. »

« O doux maître, c'est toi, mon cœur et ma raison...
Je ne suis rien qu'un doux visage d'amoureuse. »
« Le ciel entre avec toi dans ta maison heureuse.
Tu mets l'ordre où tu vis... Je t'adore. »

Ils sont seuls,
Et pourtant on dirait que sous les grands tilleuls

Quelqu'un marche. Leur Muse heureuse les écoute.
La campagne autour d'eux brûle et rayonne toute.
Le monde s'est penché sur ce coin de bonheur
Et la beauté des dieux s'éveille dans leur cœur.
Le lévrier s'étire. Ils ont quitté la table.
Ils sont allés s'asseoir à l'ombre de l'érable.
Elle a pris sa guipure, elle sourit au parc,
Et lui, couché dans l'herbe, ouvre son vieux Ronsard.

VI

ROMANCE

La Justice et la Volupté
Tour à tour façonnent nos âmes.
Les grands pins sur la mer en flammes
Boivent la vie et la clarté.

Tu portes dans ton âme pure
L'autel d'or de la Volupté.
Les grands pins dans le ciel d été
Épandent un grave murmure.

Dans mon âme éprise de toi
La Justice est ta sœur pensive.
Les grands pins, quand l hiver arrive,
Sont encor verts sur notre toit.

Et comme eux notre amour, Delphique,
Ne connaîtra jamais d'hiver.
Les grands pins jettent sur la mer
Une ombre tiède et pacifique.

VII

Tu regardais la mer... Couché sur la falaise,
Je te voyais debout au bord de la fournaise
Où brûlaient, au-dessus des flots, les rocs épars.
Pas un souffle. Les pins craquaient. De toutes parts
Un soleil dévorant s'abattait sur les choses.
Et toi, qui respirais une touffe de roses,
Distraitement, sur les rochers tu l'effeuillas...
On voyait sous les pins scintiller les villas,
L'herbe sèche cherchait l'ombre maigre des branches
Et le sable enflammé buvait les vagues blanches.
Rien ne pouvait subir la fureur de l'éther,
Tout dormait. Et toi seule, au-dessus de la mer,
Tu te dressais, sauvage, avec ta chevelure
A moitié déroulée, et tendant ta figure

Aux rayons enflammés de l'astre, tu parus
Un moment, tant l'air chaud tremblait sur tes bras nus,
Être l'autel vivant de l'ardent paysage,
Et je voyais la mer adorer ton visage.

VIII

Dans le vent de la mer les plaines sont heureuses,
D'ardents bouquets de pins couronnent les coteaux.
Sur le bord des routes poudreuses
Dans l'herbe dorment les troupeaux.

Je suis parti, laissant dans la chambre endormie
Delphique sommeiller, j'ai pris le chemin creux.
Mon âme avait besoin dans la nature amie
De répandre sa joie et ses sanglots heureux.

O mon Dieu, ciel profond, beaux arbres, riche terre,
Je ne pouvais sans vous supporter mon bonheur.
Mon âme loin de vous se sentait solitaire.
Vous seuls fortifiez ma pensée et mon cœur,

Pour que je puisse aimer d'un amour magnifique
La vierge ardente en qui vous vous transfigurez
— La nature, c'est toi, c'est ton rêve, Delphique! —
Je viens vous retrouver, ô vous qui m'inspirez.

Je ne sais si c'est elle ou si c'est vous qu'adore
Mon cœur lyrique à l'heure où s'éveillent les blés.
La campagne à l'aube se dore
Comme au fond du grand lit ses cheveux déroulés.

Ah! prêtez-moi l'ardeur de vos roches brûlantes,
Donnez-moi la fraîcheur des sources sous les bois.
Autour des meules d'or tournent les ombres lentes,
Le crépuscule tiède est plein de belles voix.

Je veux, comme le jour qui descend des collines,
Entrer dans les grands yeux de mon amie en pleurs.
Autour des puits les aubépines
Ont secoué leur âme en fleurs.

Je veux envelopper d'une longue caresse
Son cœur entre mes bras éveillé lentement.
Sur les champs une immense ivresse
Mêle la terre au firmament.

Et maintenant le soir tombe avec le silence.
O ma vieille maison, je retourne vers toi.
Les chênes se sont tus dans la nuit qui commence,
Mais le blanc crépuscule est ardent comme moi.

Un moment je m'arrête au seuil de la tonnelle,
Je jette un long regard sur le large horizon,
Et mon cœur plus aimant dans sa force nouvelle,
Heureux, j'entre dans ma maison.

IX

LE CHANT DES BLÉS

« Oui, m'as-tu dit, je sens que mon âme trop lourde
Ne peut trouver qu'en toi, doux maître, son soutien.
Le monde est si profond, la nature est si sourde :
Que mon cœur est heureux d'être semblable au tien !

Ah ! que mon corps couché contre ton cœur te donne
La tiède volupté nécessaire au bonheur...
Si je remplis tes yeux, que l'Esprit me pardonne,
Car je suis ton amante avant d'être ta sœur.

D'ailleurs, la vérité de la substance humaine
Dont tu veux déchirer le mystère, est en moi :
Je vis comme la mer, la montagne et la plaine.
Je suis la source ardente et pure ; abreuve-toi.

Je t'ai déjà livré mon âme tout entière,
Mais si ta vie a soif encor d'autre beauté,
Nous pourrons, si tu veux, donner à la matière
La forme de mon rêve et de ta volonté.

Lorsque dans cette nuit d'angoisse prophétique,
Où sans savoir pourquoi je pleurais dans tes bras,
Tu m'as donné le nom de la Sibylle antique :
— « Delphique? » — Tu m'as dit : « Plus tard, tu comprendras »

O mon cœur, j'ai compris... Midi brûle. Les hommes
Dorment, près de la mer, sous les pins desséchés;
Leur sommeil est peuplé de radieux fantômes,
Car tu chantes, berger, sur tes troupeaux couchés.

A la grande Unité, par le sang de mes veines,
Par les vents de l'Esprit qui frappent mes cheveux,
Tout mon être est lié, les apparences vaines
Se transforment en moi selon que tu le veux.

Midi brûle à présent sur la ville endormie,
Je te berce en chantant entre mes bras, tu vois
Se nuancer le monde aux yeux de ton amie,
La matière est vivante en sortant de ma voix.

Sous mes cheveux défaits tu veux cacher ta tête :
Autour de nous, partout, le monde resplendit.
La moisson du Seigneur, ô moissonneur, est prête.
La faux d'or à la main, va. C'est le grand Midi.

Comme le grand Midi qui tombe sur la ville
Et dont nous devinons la splendeur sur les champs,
Mon amour descendra sur ton esprit tranquille.
L'amour et le soleil sont l'âme de tes chants.

Les hommes affamés qui te veulent pour Maître
Autour de ta maison rôdent, le cœur troublé...
La faux d'or à la main, tu n'auras qu'à paraître.
Ah! regarde : au soleil, comme il est beau, ton blé! »

Ainsi tout un long jour, en me berçant contre elle,
Chante, voluptueuse et sage, tour à tour,
La Terre où bat ton cœur, Delphique universelle...
— Je faucherai les blés de sagesse et d'amour.

X

CHANT SÉCULAIRE

> Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
> Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna
> Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
>
> VIRGILE.

I

Dans les batailles lyriques
Que le monde livre à Dieu,
Les poètes magnifiques
Secouent des torches de feu.

Ils voient, dans leurs larges voiles
Que gonfle le vent des mers,
Descendre avec les étoiles
L'Avenir, père des vers.

A leur voix, les cœurs se lient
Selon leur rythme immortel,
Et les cités multiplient
Se levant à leur appel.

Orphée agitait les pierres,
Pindare dictait des lois,
Saint Jean cria des prières
Qui firent suer les rois.

O femme, mon peuple ignore
Le son de mon âme encor,
Il ne sait pas que j'adore
Dans ta chair la race d'or.

La sainte aristocratie,
Peuple, roule sous tes flots
Et le cœur de la patrie
Est déchiré de sanglots.

Mais avec le blé qui pousse,
Pour nourrir la nation,
Germe aussi, robuste et douce,
Une génération.

II

Tu m'as donné la main, Femme, et je t'ai suivie.

Les pins, nourris de Dieu, les roches et l'azur
Ouvrent, derrière toi, de ma nouvelle vie
Le tranquille horizon éblouissant et sûr.
Nous vivons, ô ma joie, un rêve solitaire,
Mais notre âme comprend ce que dit le blé mûr,
Rien n'est voilé pour nous des choses de la terre,
Le monde, chaque soir, s'endort dans notre cœur.

O demeure de vie, ô maison du bonheur!
Le matin nous éveille avec la voix du pâtre,
Mais lorsqu'avec l'hiver la campagne s'endort,
A l'heure où le couchant rend le salon rougeâtre,
Quand un tronc d'olivier croule en flambant dans l'âtre,
De l'austère piano le chant des maîtres sort.
Contre les vitres meurt un crépuscule d'or.
La nuit vient lentement, on allume les lampes,
Et j'aime entre mes mains sentir battre tes tempes
Toutes pleines encor d'un monde harmonieux.
Devant le vieux bahut, sur la table servie,
Rit la vaisselle à fleurs qui nous vient des aïeux,
Et tout blanc le grand lit est là, qui nous convie.

III

Je connais le bonheur tranquille des époux.
Mon âme à te servir attentive et ravie,
A tout ce que tu vois trouve un charme plus doux.
La loi de ton amour ma raison l'a suivie.

Je n'oublierai jamais ce divin vendredi...
Autour de nous rêvait la campagne endormie.
C'était l'heure où le bois de chênes resplendit,
La rivière luisait parmi les basses branches,
O causerie au bord de l'ancien pont de planches,
O vieux banc où tu vins, défaillante, t'asseoir,
Solitude, frissons de la nuit! Ce fut l'heure,
Et ton âme accepta le suprême devoir...

Depuis, dans la maison, ô douceur de te voir!
Dans chaque chose aimée un peu de toi demeure,
C'est dans ton cœur que bat le cœur de la demeure,
Ton sourire toujours flotte dans le miroir.
Les parfums, les lueurs te suivent, mais le soir,
Moi qui, chaste, te tiens contre mon cœur qui tremble,
Quand glisse doucement la robe à tes genoux,
Je sens confusément tous ces désirs ensemble
Enivrer ma raison du bonheur des époux.

IV

Mon père a relevé la maison des ancêtres.
Blanche, à travers les pins, par-dessus les lauriers,
Elle regarde, au loin, de toutes ses fenêtres,
Se lever le soleil sur les champs d'oliviers.
Deux ceps noueux font à la porte une couronne,
Et beaux comme des dieux, deux antiques mûriers
Dressent devant le seuil leur rugueuse colonne.

Je m'accoude souvent au marbre usé du puits
Et j'entends se répondre, autour de moi, les bruits
De la ferme et des champs qui varient avec l'heure,
Et le rouge coteau, tout parfumé de thym,
Comme une ruche en fleurs embaume la demeure.

Ayant rempli ma loi, s'il faut qu'un jour je meure,
O maison, j'ai bâti dans tes murs mon destin.
Quand ta porte au soleil s'ouvre chaque matin,
Je sens mon cœur aussi qui s'ouvre à la lumière
Et nous faisons au ciel une même prière :
« O Provence, à travers les changeantes saisons,
Dans le flot incessant des choses et des êtres,
Quand nos fils bâtiront de nouvelles maisons,
Qu'ils ne quittent jamais le pays des ancêtres. »

V

Écoute-moi... Ce soir s'ouvre profond et pur,
Le murmure des pins emplit le crépuscule.
A peine si la nuit peut assombrir l'azur.
Laisse battre ton cœur, le mien tout entier brûle
Avec l'immense ciel plein d'astres... Notre enfant
A bu ce flot de moi qui dans ton sang circule,
Il frappe de son front ton ventre triomphant.
O radieuse plaie! O flancs! Source sanglante!
Mon père dans ses bras tint ma mère tremblante,
Je recevrai le fruit de ta maternité.
Déjà dans tes regards je vois mon fils qui brille...

Ah! donne-moi tes mains! Qu'il vienne! J'ai chanté!
Certitude de voir, humaine éternité,
Notre amour prolongé de famille en famille,
La race croît! Le ciel a béni notre ville.
Enfin j'ai pu bâtir les lois de ma raison
Dans les sûrs fondements d'une riche maison.
O bonheur! — cependant que là-bas, sur la route,
Dans la boue et le froid, piétine, lourd et dur,
Le troupeau sans bergers égaré par le doute, —
Nous sentons notre enfant grandir dans le soir pur.

VI

Sous le ciel gris les pins humides de la lande
Et les chênes cuivrés, moins tristes, mais plus beaux,
Se souviennent encor de nous... La terre est grande,
Dans la bruyère en fleurs ont passé les troupeaux
Pourtant, le vent d'automne a dépouillé les branches,
Et rien n'est demeuré semblable à nous... Berceaux
De lilas balancés au fond des combes blanches,
Je voudrais retrouver, ce soir, votre fraîcheur.
La terre est grande et rien n'y reste du bonheur.

De la saison qui meurt, toi, tu n'es pas jalouse,
Tu ne regrettes rien de ce qui nous fut cher.
Les matins de décembre ont glacé la pelouse,
Mais tout le bel été, ton sûr instinct d'épouse
Te dit qu'au fond de toi, malgré le rude hiver,
Il s'éveille, il renaît peut-être dans ta chair.
Ah! prends-moi dans tes bras, prends-moi, la flamme baisse,
Dis-moi le beau secret de tes entrailles, laisse
La lampe doucement s'éteindre, le miroir
S'est endormi déjà sous sa vieille guirlande,
Il ne te verra pas rougir, je veux savoir
Ce qu'ont mis dans ton sang les parfums de la lande.

VII

« Ferme tes livres... Rien de ce que tu m'as lu
N'a l'immense douceur des strophes murmurées
Par le jour qui descend dans les pins... Il a plu :
Dans les derniers rayons les plaines empourprées
S'endorment, l'horizon sans soleil resplendit,
L'air est plein de l'odeur des terres labourées,
Tout un soir lumineux sur les champs s'agrandit.
Je le sais, je le sais, derrière ce silence,
Pareil à nous, un monde, un ciel nouveau commence.
Ah ! qu'avec toi ce monde écoute mes aveux...
De tout un peuple heureux mon fils sera l'ancêtre,
Tes fils laboureront ces champs selon tes vœux.
Ah ! prends-moi dans tes bras. Pleure avec moi. Je veux
Que tu sentes mes flancs qui vont trembler peut-être.
J'ai créé... Nous vivrons, tous deux, dans le même être.
Il aura ta raison, ta force, ta beauté.
Il sera le sauveur que tes vers ont chanté.
Pour la première fois, au fond de mes entrailles,
Il vient de remuer, il nous a répondu,
Je comprends le mystère auguste des semailles,
Je porte dans mes flancs de mère l'être élu. »

VIII

Lorsque les amandiers en fleurs, comme un poëme,
Embaumaient ce vallon solitaire, tu vins
Et me tendis, ainsi qu'un nuptial emblème,
Une branche arrachée aux beaux arbres divins.
« O mon cœur, me dis-tu, prends, je serai fidèle.
Un soir illuminé couronne ces ravins,
Cette terre nous voit, nous nous souviendrons d'elle.
Tu portes dans ton âme un être aux yeux humains,
O mystère! C'est lui qui vient d'unir nos mains.
Viens. Il boira ma vie. Il sera de ta race. »
Les arbres s'endormaient caressés par le soir,
Les blancs coteaux voyaient monter la lune lasse.
« O mon maître... » Déjà l'ombre noyait ta face,
Je sentais la rougeur de ton front sans la voir.
« O doux maître, mon cœur plein d'un immense espoir
N'attend que le baiser qui pâme et sanctifie.
Les arbres sont en fleurs : que ma chair fructifie...
Ah! regarde, l'amour a défait mes cheveux,
Ils sont à toi... »

Doux cœur, ce vallon est le même.
C'est le printemps encor, les arbres sont heureux,
Mais toi, tes flancs sont lourds et ton visage est blême.

IX

Dans les rochers entr'ouverts
Ruissellent les sources vives,
Au fond des chauds lauriers verts
Les colombes sont plaintives.

Le printemps dans les sillons
A pas lumineux s'avance,
Et l'odeur des genêts blonds
Enveloppe la Provence.

Ivres dans les vents nouveaux,
En mordant les jeunes branches
Entends hennir les chevaux,
Les combes sont toutes blanches.

Les grands souffles triomphants
Épousent les forêts vertes,
Et de beaux rires d'enfants
Sortent des maisons ouvertes.

Mais toi, dont le sang en fleurs
Germe avec la saison sainte,
Tu sens déjà les douleurs
Qui sacrent la femme enceinte.

Dans le bassin le laurier
Trempe ses branches, mais lasse,
Toute pâle, entends crier
Au fond de ta chair ta race.

Gloire au printemps, gloire au jour!
Déchire-toi, sombre terre.
Déchire-toi, ventre lourd.
Enfante, ô nature, ô mère!

X

Lorsque l'enfant viendra ce sera dans un jour
De lumière, au milieu de l'été... La Provence
Des monts jusqu'à la mer brûlera tout autour
De la maison sacrée...

O mon fils, je m'avance
Vers ta chair, ton cœur juste et ta pleine raison
Depuis les siècles d'or où mon sang prit naissance.
C'est pour toi que mon père a bâti ma maison :
Qu'il voit germer enfin la fleur de nos ancêtres.
Les rudes ouvriers, les laboureurs, les prêtres,
Tous, battront dans ton cœur, sauront par ton cerveau.
S'ils dormaient, oubliés au coin d'un cimetière,
S'ils nourrissaient la terre ou coulaient avec l'eau,
Secoués, réunis dans un espoir nouveau,
Ils te sentent venir du fond de leur poussière.
Ils t'attendent, leurs os te crient : « Ta race entière
Doit peupler, comme Dieu peupla les nations,
La cité de ton corps de gloire et d'actions,
O notre fils, ô ciel de nos âmes unies. »

O mon fils, tu viendras, dit mon âme à son tour,
Apportant à ton père, entre tes mains bénies,
La forte certitude et le tranquille amour.

XI

Un fleuve de soleil coule devant la porte.
La nappe est d'or, la table et les vins diaprés
Luisent dans les parfums que la fenêtre apporte.

Sur le coteau, là-bas, un bouquet de cyprès
Se consume, à leurs pieds ruisselle un tas de pierres,
Des torrents de clarté bouillonnent sur les prés
Et tout un vol de paons s'abat sur les bruyères.

Assieds-toi, pour nourrir notre enfant de beauté
Laisse, en mangeant, tes yeux flotter dans la clarté,
Donne, en le contemplant, une âme au paysage.
L'enfant boit lentement ton sang extasié.
Avec ces fruits, ce pain, ce vin, sous ton corsage,
Les mains d'un dieu caché sculptent son frais visage.
O femme, couche-toi sur la chaise d'osier,
Et dans l'ardent silence et l'odeur du rosier,
Ton front entre mes mains, au bord de la fenêtre,
Écoutons l'univers créer un nouvel être.

A l'infini le ciel de la campagne est bleu,
Sous ce ciel et vers nous toute une race forte
Est en marche, elle vient parmi les champs en feu,
O maison, toute grande ouvre au soleil ta porte.

XII

Comme tu le voulais, nous avons vu la mer.

O soir unique... Après cette chaude journée,
Nous regardions, penchés au vieux balcon de fer,
Au pied de la terrasse à moitié ruinée,
La ténébreuse mer, à travers les pins noirs,
Luire parfois... Aïeule, ô Méditerranée,
Comme on comprend ta voix dans la paix des longs soirs!
Durant toute une nuit nos âmes t'entendirent.

La lune vint, la mer, les gouffres resplendirent.
Un navire passa dans la pleine clarté.
Nous crûmes un moment qu'au bord flottant des îles
Diane, cœur épars de cette nuit d'été,
Couchait sur les flots blancs son corps ressuscité.
Les rossignols, perdus dans les noires charmilles,
Mettaient parfois au cœur des grands arbres tranquilles
Comme au fond de nos cœurs un amoureux frisson.
Les astres, lentement, enchaînaient ta raison
A la beauté du ciel, de la nuit et des vagues.
Large et pleine, la lune éblouissait l'éther
Et dans l'ombre faisait étinceler tes bagues...

Notre enfant sera doux et fort comme la mer.

XIII

O corps de l'homme, en toi le monde se modèle,
Tu portes sous ton front les lois de l'univers,
La nature revit dans ton esprit fidèle,
La beauté de la terre emplit tes sens ouverts.
L'instinct au fond de toi traîne son crépuscule,
Mais constamment, ainsi que l'aube sur les mers,
Afin qu'un sang plus sûr dans tes veines circule,
Aux sommets de ton être éclate la raison,
Et Dieu passe avec toi le seuil de ta maison.

O mon fils, tu seras pareil à moi. De sages,
De tranquilles besoins façonneront ton cœur.
J'ai longtemps contemplé les mêmes paysages,
J'ai conformé ma vie à d'antiques usages,
Mais je suis l'artisan de mon propre bonheur.

Comme un fruit, comme moi, mûris avec lenteur.
D'un sang robuste et pur tu fais ta nourriture,
Tu tournes vers le jour déjà ta chair obscure,
Ta mère, ivre de toi, te sent vivre, et parfois
J'écoute s'éveiller et chanter au fond d'elle
Tout le chœur immortel de tes futures lois.

Déjà selon ton front l'univers se modèle.

XIV

« Ah! le monde est semblable à l'homme, m'as-tu dit. »
Et je t'ai répondu : « L'amour est le seul maître.
Pour te bénir le ciel se penche, il resplendit
Immense, tout entier courbé vers ta fenêtre,
Chaque matin, quand lasse encore, à ton réveil,
Tu laisses, tout pesant de ce dieu qui va naître,
Mûrir ton ventre heureux aux baisers du soleil. »

« La terre, m'as-tu dit, est pareille à ma joie.
Mon sang est plein du fils que le ciel nous envoie.
Au-devant de ce fils tout mon cœur s'est jeté.
O sol sacré, je sais pour quel dieu tu travailles,
Je sais par quel amour le monde est emporté.
Rien ne meurt, tout retourne à l'unique clarté,
Un nouvel univers naît de nos funérailles.
O terre, qu'il est beau le fruit de nos entrailles,
Parfume de tes dons tout mon corps plein de toi
Comme les pins fleuris embaument notre toit. »

J'ai répondu : « La race attend. Ta chair est prête.
Le ciel devant tes yeux chaque jour s'agrandit,
Tu sens peser le monde au-dessus de ta tête. »

« Un enfant est plus lourd que le ciel, m'as-tu dit. »

XV

Aix s'endort chaque soir aux pieds de la Victoire,
Le ciel avec lenteur sur la ville descend
Et dans l'air flotte alors un peu de cette histoire
Qu'au front des vieux hôtels un blason qui se fend
Révèle aux amoureux des gloires disparues.
De la vulgarité ta douceur te défend,
O ville ! l'herbe pousse aux pavés de tes rues.
Dante, sur ces pavés, et des rois ont marché.

Et moi, de ce coteau, dans les herbes couché,
Sous un bouquet de pins, quand l'air en feu brasille.
Comme une urne brisée au pied d'un large autel,
Je regarde au soleil fumer la vieille ville.
Aix m'apparaît avec son visage immortel,
Sous ces pierres je sens battre son cœur réel,

O cité, ton présent sans splendeur t'abandonne
Et de ses mains de feu le soleil te couronne.
Et comme je te veux, ô ville, tu deviens.

Mais, les flancs alourdis du poids de notre gloire,
Vers moi, dans les rochers, parmi les buis, tu viens,
Femme, et j'embrasse en toi la ville et la Victoire.

XVI

Emplis tes yeux du jour sacré de ce pays.
Regarde... plénitude heureuse, calme immense,
Les champs, pleins de lauriers, les ruisseaux, pleins de lys,
S'étendent à tes pieds dans un divin silence
Qu'écoutent avec nous les ancêtres défunts.
Ils sont heureux... en toi leur race recommence.
La plaine dans tes bras jette un flot de parfums,
O mère, dans tes yeux la lumière commence,
Et je suis là, j'attends, tout mon cœur fait silence
Pour écouter le cri que va pousser ton cœur.

Tu jetteras le cri douloureux de la bête,
Souffrant de ta souffrance, heureux de ton bonheur,
Tu laisseras mes mains étancher ta sueur.
O Résurrection! Éveil! Le monde en fête

Tournera devant toi, roulera dans ta tête,
Ton ventre s'ouvrira, tu verras Dieu grandir,
Tu verras dans mes mains notre enfant resplendir,
Et la vie à grands flots battra ta chair meurtrie.

Ruisseaux, rochers, lauriers, arbres épanouis,
O maison du bonheur, terre de la patrie,
Emplis tes yeux de la beauté de ce pays.

XVII

On disait la race morte...
Mais à tout le jour du ciel
La maison ouvre sa porte,
La ruche est pleine de miel.

L'Été roule des montagnes
Avec les torrents gonflés,
On entend dans les campagnes
Ruisseler l'âme des blés.

Pour la future bataille,
O pain des forts, tu mûris.
C'est l'avenir qui travaille
Dans le peuple des épis.

Nous pouvons lever la tête,
Nous pouvons tendre nos vers
Comme la coupe de fête
Où vient boire l'univers.

On disait la France morte,
Et pourtant jamais, mon Dieu,
Je n'ai vu race si forte
Marcher sous ton grand ciel bleu.

Un soupir gonfle ta gorge,
O femme, les temps sont beaux.
L'aire, la grange regorge,
Les fleurs sortent des tombeaux,

Et toute la sève abonde
Dans le chêne triomphant.
Tu le sais, il vient. Le monde
Tient dans les yeux d'un enfant.

XI

LA GLOIRE DE MARSEILLE

En face de la mer qui t'abreuve de gloire
Et des larges chemins d'Afrique et d'Orient,
Tu descends en chantant les rocs du promontoire
Pour piller les vergers de ton port souriant.

Dans l'humide forêt des mâts et des carènes
Tous les longs souvenirs du voyage ont leurs nids,
Et rêves du Puget! de puissantes sirènes
Bercent tes lourds vaisseaux entre leurs bras unis.

Tes maisons, que les vents du large transfigurent,
Sous leurs balcons dorés boivent la paix des soirs,
Et tes blonds entrepôts que les matins azurent
Flambent, dans le couchant, comme des reposoirs.

Richesse, voluptés ! ô greniers d'abondance !
Dans les parfums errants hennissent les chevaux,
Aphrodite et Cérès, aux portes de la France,
Sur les mêmes autels unissent leurs travaux.

Foulant l'ardent tapis de tes places publiques
Sur les sacs éventrés bondissent les Plaisirs,
On marche dans le bruit des cités prolifiques,
Rien ne peut détourner le cœur de ses désirs.

Avalanche de grains, bijoux des courtisanes !
Les rustres du pays passent, les bras levés.
Sur les dalles de marbre, à l'ombre de platanes,
Ruissellent les froments des entreponts crevés,

Et pour mieux s'enivrer de la beauté des hommes
En respirant l'odeur de ces quais en sueur
Les filles, dédaignant les vieillards économes,
Y traînent les brocarts de leur neuve splendeur.

Là-bas, Gênes, Venise, Alger, tes sœurs jalouses,
S'endorment au soleil qui t'aime et te défend,
Car c'est toi, ville d'or, que parmi ses épouses
Il sacre d'un baiser plus large et triomphant.

Nous avons assisté, dans le mois des semailles,
Venus de tous les coins de la Provence en feu,
En face de la mer, aux saintes fiançailles,
L'Esprit est descendu de son grand palais bleu.

Et plus tard, quand vers toi les chars gorgés de gerbes
Portèrent le tribut de nos justes moissons,
Nous avons deviné sous tes hanches superbes
Le poids d'amour, le fruit de plus célestes dons.

L'avenir en sommeil dans tes chairs éclatantes
Gonfle déjà tes seins d'un appétit nouveau,
C'est de toi, c'est de toi que les races contentes
Verront sortir leur roi, jeune, impudique et beau.

Il ira, sans pudeur il foulera la terre,
Il conquerra le monde en montrant son bras nu,
Et dans tant de lumière et dans tant de mystère
Qu'on te reconnaîtra, bel Amour revenu.

Et toi, comme la ruche, au bord des mers errantes,
Sous ta tente d'azur, sur ton lit de laurier,
Mère, tu fermeras tes paupières puissantes,
Sûre que tes enfants ne peuvent t'oublier,

Et dans le bruit que font les vagues et les hommes,
Ouverte aux vents du Sud qui font germer le sel,
Marseille, ruche d'or au cœur des bleus royaumes,
Tu dormiras, heureuse, à la face du ciel.

XII

Dans les bras de la mer dorée
Midi sommeille, l'air est lourd.
Comme tes yeux, mon adorée,
Le ciel est imprégné d'amour.

Et pour nous voici qu'à l'orée
Des forêts profondes du jour
Les dieux s'éveillent tour à tour
Dans les bras de la mer dorée.

La voile se gonfle au soleil,
La barque est toute parfumée,
C'est à toi que dans leur sommeil
Les dieux songeaient, ma bien-aimée.

Apollon d'un rire vermeil
Secouait la mer enflammée,
La barque est pleine de soleil,
Notre voile est toute embaumée.

Viens dans mes bras, l'air resplendit,
C'est ton rêve qui recommence,
Après l'ardent après-midi
Viennent l'extase et le silence.

La mer heureuse s'attiédit
Aux parfums que la nuit balance,
La barque est pleine de silence,
Viens dans mes bras, l'air resplendit.

XIII

L'APOTHÉOSE

On dit qu'il est là-bas, après les îles vertes,
D'autres îles aux vents de la Richesse ouvertes
Et dont les ports heureux bercés sous les palmiers
Soupirent comme au soir d'invisibles ramiers.
Fait de tous les désirs des bêtes et des hommes
Un souci flotte au seuil de ces sages royaumes,
Dans la limpidité de leurs calmes matins
L'air dessine en tremblant la forme des destins.
Voilés de leurs cheveux, les amants sur la grève
A la beauté des mers viennent mêler leur rêve,
Le trouble de leur cœur attendrit leur raison,
Et de larges vaisseaux passent à l'horizon
Tandis qu'au bord du ciel lentement dénudées
Sous les mains du Plaisir rougissent les Idées.
Le port toujours ouvert accueille les errants.

On entre. Des palais se dressent. Dans les rangs
De la foule pressée autour des courtisanes
Les héros chantent. Pan rêve sous les platanes.
Demi-nus les guerriers dorment près des faisceaux
Ou regardent Cérès descendre des vaisseaux.
Aux balcons en riant s'accoudent les servantes,
Et là-bas, tout autour des remparts, odorantes
Les campagnes d'azur flamboient à l'infini.
Passe la porte. Ici c'est le pays béni.
Banville est sur le seuil. Il chante. Sa tunique
Est de pourpre. Il sourit. Et la paix magnifique
D'un grand fleuve à ses pieds reflète sa splendeur.
Et dans le pur cristal de son œuvre, candeur,
Force, beauté, triomphe, Amour joignent leurs lignes.
Les tigres de Bacchus sont couchés sous les vignes.
Les nymphes de Rubens, celles de Titien
Se poursuivent ; le vent, le bois musicien
Murmurent les sonnets de Ronsard à Cassandre,
Et les faunes d'Hugo s'arrêtent pour entendre.
Et moi qui viens d'entrer dans ce royal pays,
Ivre un moment, je pleure et je me sens ton fils,
Je mêle mon poëme à tes strophes confuses,
Et dans le grand festin que te servent les Muses,
Sous la tonnelle d'or, à l'ombre des lauriers,
Loin des hommes cruels et des temps meurtriers,
Devant la blanche nappe où luisent les amphores,
Dans l'éclat de tes vers et de tes métaphores,

Poussé par une force obscure, radieux
Et timide, sentant sur moi la main des dieux,
Je m'assieds à ta table avec Gautier tranquille,
En face de Flaubert, à tes côtés, Banville.
Et le divin banquet où s'exaltent mes sens
Se déroule au milieu des hymnes de Saint-Saëns,
Une troupe d'enfants que la Gloire accompagne
En nous tendant les bras accourt dans la campagne,
Tandis qu'Ingres rêvant à l'écart voit venir
Au delà des coteaux les jours de l'avenir
Et les prenant vivants à la fresque éternelle
Les mêle à l'Age d'or d'une France nouvelle.

XIV

ROMANCE

Le Plaisir et la Charité
Sont les principes de ma vie,
Chaque nuit de joie est suivie
D'un long jour de sérénité.

Tout nous regarde, tout nous aime,
Nous avons entendu souvent
Parler la Terre dans le vent,
Le monde chante son poëme.

Tout ce qui naît a le désir
De s'unir à ce qui demeure.
Nous, mon âme, avant que je meure
Adorons le mortel Plaisir.

La vérité dans tes prunelles
Monte, Delphique. Sous les pins
Fotte un reflet des grands matins
Et des délices éternelles.

XX

LE POËME DE L'ÉPOUX

Il a fermé Ronsard. Les grands arbres s'endorment.
Sous le bois les rayons dorent les troncs et forment
Un chœur silencieux sur le tiède gazon.
Entre les feuilles luit le mur de la maison.
L'ombre déjà s'allonge à travers la campagne,
Mais lui qui reconnaît sa Muse et sa compagne
Dans tout ce qui respire et l'attendrit, la sent
Entrer avec le soir dans son cœur innocent.
Et son âme à son tour rayonne et chante toute.
Il vit, il est tranquille, il a vaincu le doute,
Il a mêlé son œuvre au labeur des saisons,
Et son cœur a trouvé les divines raisons
Qui font trembler d'amour les choses et les êtres :
Son souvenir, là-bas, voit sourire aux fenêtres
De la blanche maison où le cher passé dort
Tant de beaux jours pareils à ce calme soir d'or,

A ce soir de printemps qui descend sur sa vie.
A ses côtés, unie à ses rêves, ravie
Et confiante, à la fois son épouse et sa sœur,
Son amie a les traits de son grave bonheur.

« Tu ne sauras jamais, dit-il, combien je t'aime...
Nous n'avons qu'un désir, notre songe est le même,
Nous n'avons qu'un amour, nous ne sommes pas deux...
Sous ces arbres profonds, loin des jours hasardeux,
Nous pouvons contempler sans trouble, ô mon doux rêve,
Au delà de nos champs l'Avenir qui se lève.
Chaque jour qui s'en va nous rapproche de Dieu.
Ce soir, ne sens-tu pas le languissant adieu
Qui s'échappe pour nous des choses finissantes?
Tu reviendras, soleil, mais vous, fleurs frémissantes,
O parfums, ô lueurs, éclos avec ce jour,
Sans nous vous rentreriez dans la nuit sans retour.
Tout passe. L'homme seul est le maître. »

Les ombres
Ont lentement noyé le parc, sous les pins sombres
On n'entend presque plus les ruisseaux, tout se tait,
Mais lui, songe d'un jour par l'amour exalté,
Mêle sa voix au chœur invisible des sphères,
Il ne craint pas la nuit qui vient du fond des terres,
Il donne à sa tendresse une immortalité.

« Oh! parle, a-t-elle dit, parle, cœur visité
Par tout ce que le ciel a de plus magnifique.
Ta voix unit mon âme à la sainte Musique
Qui lie aux cieux vivants le mortel univers.
Les dieux entrent, ce soir, dans tes beaux yeux ouverts,
Je les vois, ton visage amoureux les reflète.
Ah! prends-moi dans tes bras, laisse rouler ma tête
Contre ce cœur trop plein qu'oppressent les sanglots.
Vois, sur les monts là-bas tous les astres éclos
Tombent du tablier étincelant de Diane.
On dirait que le vent rêve sous le platane.
Cette lueur, ce peu qui reste encor du jour,
Tous ces souffles, cette ombre heureuse, c'est l'Amour.
Hâtons-nous, hâtons-nous, l'espiègle enfant s'attarde...
Il entre, il nous attend dans la maison... regarde. »

« Oh! ce jour fut si beau, laisse encor un moment
Mon âme en respirer le tiède enchantement.
Je le retrouverai dans ton cœur tout à l'heure...
O paix, divine paix, s'il faut qu'un soir je meure,
Je veux te retrouver, ô mon bonheur, ainsi
Que j'ai pu sans mourir te contempler ici. »
Et la beauté du ciel est si grave et si douce,
Le silence est si pur qu'on entend sur la mousse
L'ombre du parc courir et poursuivre un chevreuil.

« Rentrons, la claire chambre aux murs blancs, le fauteuil
Où tu m'as lu hier ton poëme à Virgile,
La lampe attendent, viens, tout ce monde fragile
Ne sent qu'en nous sa vie et sa fragilité,
Mais c'est Dieu qui soutient l'humble réalité
De tous ces doux objets nourris de ta tendresse.
Viens, c'est l'heure à présent où le couchant caresse
Par la croisée ouverte au-dessus du verger
Le grand lit plein d'odeurs, d'un rayon passager ;
J'aime à le voir briller seul dans l'alcôve noire,
Empourpré chaque soir d'une furtive gloire :
Les choses comme nous ont un cœur, je le sens. »

« A te voir, à t'aimer, le monde prend un sens
Magnifique et serein, ton âme unit les choses. »
« Ah ! viens, dans les cyprès vont s'endormir les roses,
Le beau jour s'est couché dans mon cœur. »

Ils sont seuls,
Et pourtant on dirait que sous les grands tilleuls
Quelqu'un marche. Leur Muse heureuse les écoute.
En poussant ses brebis un berger sur la route
Chante. Le soir se penche au-dessus de leur cœur
Et la nuit de printemps jouit de leur bonheur.

Il a poussé la porte, ils entrent. Sous la lampe
La vaisselle a l'éclat des grands soirs. Une estampe
Sourit dans l'ombre, et près de la Minerve, dort
Sur son coussin de pourpre un Christ d'ivoire et d'or.

XVI

RENAISSANCE

La splendeur du ciel catholique
Me tente aussi, je veux jeter
Les cheveux coupés de Delphique
Sur l'autel de marbre sculpté.

Le tapis de la chevelure
Portera le calice offert :
O songe errant de la nature,
Cache les gouffres de l'enfer.

Midi qui rayonne et qui passe
Frappe à la porte des couvents :
« Éveille-toi, famille lasse.
L'âme du Christ est dans les vents. »

Par quels anges aux mains terribles
Sont ouverts les tombeaux murés?
Par quelles bouches invisibles
Les vieux psaumes sont murmurés?

Les dieux sortent des cathédrales
Avec les dalmatiques d'or,
Et sur les foules triomphales
Les bannières flottent encor.

L'orgue des forêts et des vagues
Tonne au-dessus des reposoirs,
De beaux pages plantent leurs dagues
Au cœur vermeil des ostensoirs.

Dans cette église romantique,
Comme pour mieux combler mon cœur,
Les chevaux de la frise antique
Hennissent sous les nefs du chœur.

Les satyres portent les cierges,
Sur les porches éblouissants
Cérès sourit aux saintes Vierges,
Apollon monte dans l'encens.

Et sous l'éclat des escarboucles,
Avec un visage d'enfant,
Comme Bacchus aux longues boucles,
Jésus s'avance triomphant.

XVII

LECTURE DE LA BIBLE

O logique de feu, délice incorruptible,
Vierge, mère de ma raison,
Tu tournes avec moi les feuillets de ma bible,
Ton fils habite ma maison.

Le Verbe s'est fait chair, l'Esprit meut la matière,
Les archanges sont à genoux;
O mon Dieu, pénétrez mon âme tout entière,
L'univers se tourne vers vous.

Vous tenez dans vos mains la durée et l'espace,
L'éternité luit dans vos yeux.:
Sur tout ce qui désire et sur tout ce qui passe
Vous demeurez, splendeur des cieux!

Au fond de la laideur des choses incomplètes
Se satisfait le Révolté :
Satan, le calme heureux des plus hautes planètes
N'attendrit point ta volonté.

La funèbre splendeur de tes péchés grimace
A travers l'arbre défendu,
Mais dans nos cœurs encor le Père de ma race
Pleure le paradis perdu.

Je ne veux plus aimer les choses fugitives,
Les voluptés sans lendemains.
O mon cœur, comme toi, des âmes sont captives
Dans des yeux, sous des fronts humains.

Tes frères, pour nourrir leur volonté débile,
Ne savent pas, chœur affamé,
Sous le soleil du Verbe, aux champs de l'Évangile,
Que les blés de vie ont germé.

O logique de feu, délice inconceptible,
Grands principes immaculés,
Le vent de l'infini qui souffle dans la Bible
Passe à travers les nouveaux blés.

La race de David que l'Esprit saint féconde
Fleurit une dernière fois,
Et la sueur de sang qui baptise le monde
Tombe des branches de la Croix.

XVIII

MATER NATURA

Du sein ravagé des épis
Vénus en fleurs se dresse ardente.
« Ferme ta Bible. Laisse Dante,
Viens au fond des bois assoupis

« Vivre... Les eaux ruissellent toutes,
Les mousses font un lit épais.
Demain les blés seront coupés...
Laisse ta Bible. Fuis tes doutes.

« Si tu crois toujours au démon,
Regarde-moi, je suis savante,
Je te donnerai, bien vivante,
Les délices de Salomon.

« En me voyant les loups sont ivres,
Ma splendeur accable les nuits,
J'ai la verte fraîcheur des puits
Et je brûle... Quitte tes livres. »

Elle rit dans son beau courroux,
Ses crins échevelés sur elle;
Elle étouffe une tourterelle,
Les grands blés fouettent ses flancs roux.

Elle accourt à travers les gerbes,
Ses yeux ont la couleur du ciel
Et ses cheveux sentent le miel,
Des chiens la suivent dans les herbes.

« Vois-tu mon cœur qui resplendit?
Touches-tu ma splendeur réelle?
Je suis à toi. Suis-je assez belle?
Je suis la Force de Midi. »

Elle s'arrête, elle se couche
Sous les cerisiers du verger,
Et sous le rosier ravagé
Je sens son âme sur ma bouche,

Tandis que vers les noirs cyprès
La Mort catholique s'échappe
Et que les dieux tendent la nappe
Des bleus festins au cœur des prés.

XIX

O MARIA, ECCLESIA...

Conception immaculée,
Cité du ciel, maison de Dieu,
Dressez sur la race souillée
    Vos murs de feu.

Vierge de feu, cité parfaite,
Que couronnent les Angélus,
Vous nourrissez d'un pain de fête
    Les cœurs élus.

Les cœurs élus qui vous habitent
Liés ensemble chaque jour
Se transfigurent et palpitent
    Dans votre amour.

Dans votre amour le Fils réside,
Par la porte de l'Orient
Il entre en vous, il vient splendide
Et souriant.

Son sourire en justice abonde,
Et maître des temps, peu à peu
Il enracine au fond du monde
Vos murs de feu.

XX

CHANT HÉROÏQUE POUR LA BIEN-AIMÉE

Des feuilles du laurier qui couvre ton visage,
O Victoire, je veux mâcher le fruit amer,
De mon peuple tombé pour nourrir le courage
Je veux te dénuder en face de la mer.

J'arracherai de toi la cuirasse sonore
Où tu caches la fleur de ta riche beauté,
Car j'ai pu, c'est depuis que mon peuple m'honore,
Contempler sans mourir ta haute nudité.

Je te laisse aujourd'hui. — Sous les fleurs et le lierre
De la blanche maison elle attend mon retour.
L'encens de tes lauriers fume dans la lumière
Moins beau que les parfums de notre calme amour:

O Victoire, les dieux brûlent dans ta prunelle,
Quand tu passes j'entends mes cavales hennir,
Tu déchires le ciel de ton vol, et ton aile
Ne bat que les seuls fronts d'où jaillit l'avenir.

Mais qu'au seuil de mon cœur la Bien-Aimée est belle!
Vers d'autres prends ton vol, ô Victoire! Merci.
Tu revêtis mes flancs d'une force éternelle,
D'autres au bras viril t'attendent loin d'ici.

Et je suis tout à toi, Source de ma pensée,
Qui n'as jamais quitté le temple de mon cœur,
Sœur qui feras ma vie ardente et cadencée,
O Delphique promise aux baisers du vainqueur.

Pour réveiller les dieux endormis dans les choses
Et ramener le monde à son ordre parfait,
Sœur suave envoyée à mon cœur par les roses,
Toi qui soutiens mon front, tu vois ce que j'ai fait.

Nos baisers ont brûlé sur l'autel de la terre
Quand le printemps mêlait les éternelles eaux,
Nous avons embrassé le passant solitaire,
Et Pan nous a tendu sa flûte de roseaux.

Mais lorsqu'ayant chanté la jeunesse d'Hercule,
Dans la barque emportant le froment et le lait,
Nous nous sommes offerts au vent du crépuscule,
Pour la première fois les dieux nous ont parlé.

Et depuis nous avons, transfigurés par l'onde,
Nourris de pur froment et de lait, visité
Tous les lieux merveilleux où s'éveille le monde,
Les continents, la mer et son humide été.

Nous avons traversé la forêt des tempêtes,
Mais aussi nous avons, sous la lune endormis,
Senti la main des dieux se poser sur nos têtes
Et chasser de nos fronts les souffles ennemis.

La mer confuse a pris la forme de nos âmes,
Puis, le vent amenant notre barque vers eux,
Un soir, abandonnant les mers, nous abordâmes
Parmi les habitants des pays ténébreux.

Ils n'ont plus maintenant de longs désespoirs vagues,
Le soleil les exauce, et dès l'aurore nus
Ils labourent les champs où jouent mêlés aux vagues,
Ils adorent la mer d'où nous sommes venus.

Les vieillards sur le seuil jonché des métairies
Enseignent aux enfants à tendre l'arc d'airain,
Sentant confusément le rêve des patries
Envelopper les champs où va germer le grain.

Demain les chariots dans l'agreste royaume
Dresseront, pleins de blés, leurs temples radieux,
Et sous le simple toit d'une maison de chaume
Le soir ils recevront la visite des dieux.

O Sœur que j'ai connue au milieu des victoires,
Sagesse de mon cœur, ordre parfait des temps,
Sous les astres pourtant là-bas les guerres noires
Foulent sous leurs chevaux les autels du printemps.

J'irai, jadis mon peuple a labouré le monde,
Il s'endort à présent à l'ombre des vieux murs,
J'ai faim, j'ai soif pour lui, qu'il se lève et réponde,
Qu'il se dresse affamé, les temps nouveaux sont mûrs.

Victoire, tout mon corps nourri de ta puissance,
J'irai, j'éveillerai cette race à mon tour.
Astres, d'un siècle d'or annoncez la naissance,
Sur la terre et la mer la Joie est de retour.

LE COUCHANT

Quo magis res singulares intelligimus, eo magis Deum intelligimus.

SPINOZA.

Le jour plein et léger tombe, et voici le soir.

LAMARTINE.

LE COUCHANT

I

LE COUCHANT

Tiède douceur du soir qui tombe sur les blés!
Sur les aires du ciel les peuples assemblés,
Devant la Parque sombre assise sans couronne
Au milieu des gerbiers qui lui servent de trône
En face de la Mère assise au pied des Lois,
Sur les aires du ciel les peuples et les rois
Foulent les épis d'or de leur ancienne gloire,
Et les champs moissonnés où marche la nuit noire,
Les campagnes où l'ombre à larges pas s'étend
Frissonnent dans le bruit des grands chars qu'on entend

Se perdre quelque part aux confins du mystère,
Et le chariot d'or qui passe sur la terre
Emporte au ciel sa charge obscure de mourants.
Le soir est plein du noir murmure des torrents,
Les vents dans la rouvraie essuient leurs mains mouillées,
Un livide couchant empourpre les feuillées.
O ma race, est-ce toi qui là-haut à ton tour
Sur les aires du soir foules le blé d'amour?
Une écume de sang sur les coteaux ruisselle,
Tout va brûler, le bois n'attend qu'une étincelle
Pour flamber au-dessus des ruisseaux enflammés.
Est-ce vous, est-ce vous, ancêtres bien-aimés?
Tout mon sang s'apparente au travail des lumières,
Je vois d'ardents chevaux qui secouent leurs crinières,
Le mur d'ombre s'écroule au bord de l'horizon,
Et comme un condamné qui brise sa prison
Je vois au fond vermeil des aires triomphales
La moisson des aïeux dont les fauves cavales
Broient sous leurs sabots d'or les épis empourprés,
Et les Muses au cœur ténébreux des cyprès
Chantent, le vaste soir religieux les écoute.
O blés coupés, lauriers! Je poursuivrai ma route.
Les troupeaux sont couchés, je serai le berger.
Le froment pousse, ô frère, apprends à l'engranger.
Honte, quand l'astre luit, à celui qui hésite!
Des hauteurs du ciel bleu la nuit se précipite,
Le couchant de ma race ensanglante les bois,

Mais au cœur des cyprès j'entends de belles voix,
Débordant l'horizon de la campagne noire
Les vents courbent au ciel les grands blés de victoire,
Et je vois le Faucheur qui marche devant moi...
O destin au cœur sûr, ô ma race, est-ce toi ?

II

CONTEMPLATION

Je veux m'unir à toi, Vierge qui me repousses,
O Contemplation, assise au bord du ciel,
Des chênes coulera le miel
En longues larmes sur les mousses.

O Vierge, désormais rien ne peut m'arracher
De l'extase où je vois s'ouvrir en toi le monde.
Je sens trembler l'âme profonde
De la rivière et du rocher.

Je ne saurai jamais pourquoi je suis en vie,
De la confuse Mort nous sommes les époux.
Ah! pourquoi, pourquoi mourrons-nous?
Un dieu nous porte-t-il envie?

O Contemplation, volupté du couchant,
Je veux te murmurer une strophe suprême.
La nature n'est qu'un poëme,
L'âme de l'homme n'est qu'un chant.

Vierge, laisse un moment tes deux mains sur ma bouche,
J'y respire l'odeur de l'éternel printemps...
Au cœur des branchages flottants
Un soir de l'homme encor se couche.

III

DERNIER RAYON

Lorsqu'il eut pleinement vécu sa large vie,
Et que, tranquille, heureux, sans honte, sans envie,
Il sentit le couchant de son être venir,
Il monta sur le mont afin de mieux mourir,
Et tendant ses deux bras vers le foyer de l'Astre,
Vers le cœur du Soleil qu'il aimait, Zoroastre
Ouvrit sur l'infini plus largement ses yeux,
Et les arbres tremblants, les rocs silencieux,
Les sources des vallons et les blés des campagnes
Virent un long rayon tomber sur les montagnes,
Une invisible main de lumière et de paix
Écarta brusquement les nuages épais
Qui cachent aux voyants l'âme éparse du monde,
Et Zoroastre entra dans la clarté profonde,
Le Mage redevint un rayon de soleil.

O cœur, cœur soucieux de ton dernier sommeil,
Ce soir, tu te souviens de cette étrange histoire,
Et tu vois sans terreur s'avancer la nuit noire
Sur ta lente pensée et ton sang obscurci, —
Car l'âme de tes chants est le soleil aussi.

IV

L'HYMNE

Et quittant la maison j'ai pris la route claire
Qui mène à travers blés jusqu'au mont de la paix.
J'ai chanté le chant séculaire,
Les aïeux m'écoutaient sous les chênes épais.

Là-bas, les moissonneurs redressaient leurs épaules,
Au grand soleil les faux jetaient leur rude éclair.
J'ai chanté le vieux chant des Gaules :
Éveillez-vous, aïeux endormis dans ma chair.

Maintenant le couchant baise la plaine blanche,
Vers les granges les chars épars sont en chemin.
J'ai chanté le chant de revanche,
J'ai pétri le pain noir qu'on mangera demain.

Des socs sanglants du Nord pour effacer la trace
Combien nous faudra-t-il de colère et d'amour?
J'ai chanté le chant de la race,
Les dieux de la patrie enfin sont de retour.

Le couchant descendait sur l'âme populaire,
Dans les champs moissonnés s'endormaient les troupeaux,
J'ai chanté l'hymne séculaire,
Les dieux de la patrie habitent nos drapeaux.

V

LA GUÉRISON

Dans le beau filet d'or des astres qui s'allume
Au-dessus de la mer qui fume
Le soir jette le jour mourant,
Le cadavre divin sur les roches saignantes
Voit s'accrocher ses mains traînantes
Aux herbes noires du torrent.

Viens. Les rosiers blessés t'attendent. C'est toi seule
Qui pensive comme une aïeule
Et candide comme une enfant
Peux murmurer les mots de ma mélancolie.
Au-dessus des morts qu'on oublie
La pierre des tombeaux se fend.

Nous sommes seuls peut-être à songer à ces choses;
Le cimetière est plein de roses,
La lune enchante les cyprès.

Un jour, un jour encor qui tombe sur la route,
Rien n'est venu, personne, écoute...
L'ombre des morts est sur les prés.

Dans le golfe allumé la ville chante et brille,
A présent sur la mer tranquille
Rêvent les anges du sommeil.
Je suis seul à songer à la terre meurtrie,
Aux lauriers morts de la patrie, —
Viens, ton cœur au mien est pareil.

Un soir comme celui que nous sentons ramène,
O ma sœur, la détresse humaine
Au fond même de notre amour.
Tous ces enfants joyeux qui jouaient sur les gerbes,
Ces couples couchés dans les herbes,
Se hâtaient de jouir du jour.

Nous, nous n'écoutons pas la voix de la nature.
Pour cicatriser la blessure,
Que sont vos fleurs, vertes saisons ?
Ah ! viens ! quand viendras-tu, heureux printemps de France ?
Jusqu'au jour de la délivrance
Les morts habitent nos maisons.

VI

HÉLÈNE

Les troupeaux piétinent le thym...
Je suis monté sur la colline
D'où l'on domine le destin
Et mon cœur angoissé s'incline
Sur notre avenir incertain.

Les troupeaux piétinent les herbes...
Penché sur les cercles du jour
J'ai vu les chars couverts de gerbes
De la Victoire et de l'Amour
Traverser les brouillards, superbes.

Les guerriers campent dans les prés...
Les boucliers et les faucilles
Pendent aux branches des cyprès,
Les chariots sortent des villes
Emportant les meubles sacrés.

Les guerriers campent dans la plaine...
Au milieu des groupes épars
Assises, en filant leur laine,
Les Parques chantent les remparts
De Troie en flammes pour Hélène.

Les troupeaux piétinent le thym...
Le dur berger de la Victoire
Mène là-bas d'un pied certain
Le troupeau qui demande à boire,
A la source d'or du matin.

Les guerriers campent dans la plaine...
J'entends sous les arbres épais
Arriver la rumeur lointaine
Des jours de bonheur et de paix
Dont les Parques filent la laine.

Hélène, ô Delphique, c'est toi !
Les chariots de la Victoire
T'apportent les trésors d'un roi,
Un peuple travaille à ta gloire :
Sois sa couronne et sois sa loi.

VII

BEAUTÉ D'HÉLÈNE

Un torrent d'hommes dans mon sang
Répond à l'appel de mon âme
Et tout un peuple frémissant
Secoue en moi sa large flamme.

Puisqu'il le faut, je conquerrai
La vieille terre des ancêtres,
Dans la forêt je taillerai
Le sceptre qui refait les êtres.

Puisqu'on réveille en les touchant
Les morts couchés au pied des ormes,
Donne-moi le sceptre du chant,
Révèle-moi l'ordre des formes.

Là-bas, où les sources d'été
Ruissellent parmi les pervenches,
Tu ris et mêles ta beauté
Au chœur des futures Revanches.

Pour m'emmener jusqu'à ton seuil
Le printemps court parmi les frênes.
Légers bonds du jeune chevreuil,
O vieux rameaux tombants des chênes!

Un torrent d'hommes dans mon cœur
Devant ton seuil se précipite,
Tu couronnes le faon vainqueur,
Et notre histoire ressuscite.

Tout mon lyrisme dans ta main
N'est qu'un grand lys qui se consume
Et vers les autels de demain
Comme un encens la forêt fume.

Sous les branches de la forêt,
O mon Hélène, les druides
Coupent encor le gui sacré,
Et le long des fleuves limpides,

Semés déjà dans les grands vents
Par les anges de la patrie,
Les clochers gardent les couvents
Comme les ruches la prairie.

Plante la vigne des ravins,
Sème le blé, pare-toi toute,
Vieille France des échevins,
Saint Denys te montre la route.

Un torrent d'hommes dans mon sang
Descend les routes d'Italie,
O Delphique, un été puissant
Enivre ta mélancolie.

La ferveur et la nudité
Reviennent avec nos armées,
Elles ramènent la Beauté
Par les grandes routes charmées.

Les toitures d'azur et d'or
Illuminent la forêt noire,
L'aube éveille l'enfant qui dort
Dans les frais jardins de la Loire.

Elle s'éveille, elle sourit,
Et les jours de la Renaissance
Chantent ce que Ronsard écrit
A l'ombre des lauriers de France.

Comme Ronsard je chanterai
Les grands hymnes de la patrie,
A tes genoux je jetterai
Les destins que mon sang charrie.

Un torrent d'hommes dans mon cœur
Ressuscite la France antique,
Je t'aime de tout leur bonheur,
O mon pays, ô ma Delphique.

VIII

CRÉPUSCULE

Le soir vient. Pour rêver j'ai repoussé mon livre...
Et tout ce que j'ai lu devant moi revenant
Mon songe s'accomplit, et voici maintenant
Qu'au cœur du vieux Paris mon âme croit revivre...
Le vaisseau, de sa proue, impérieux et beau,
Fend la Seine; c'est l'île unique, le flambeau
Allumé dans la nuit de l'Europe naissante,
La Cité. Notre-Dame, attendrie et puissante,
Dresse son porche roux en face du couchant,
Et vers elle, splendeur de la ville, un long chant,
Un murmure d'amour arrive des toits rouges.
La Sorbonne s'endort, et les vitres des bouges
Commencent à flamber au fond du quartier noir.
Au seuil de ma maison pour voir tomber le soir,

Bon marchand satisfait, je suis venu m'asseoir.
Je ne sais plus quel nom adorne mon enseigne,
Mais c'est toujours le roi François premier qui règne.
Tout un long jour d'été vient d'égayer Paris.
Les ombres du couchant empourprent les murs gris.
Et dans ma rue étroite, à pignons, à tourelles,
Où sur les toits aigus nichent les tourterelles,
Le soir sous leurs auvents endort les saints anciens.
Entre les murs ventrus dont cèdent les poutrelles,
Pêle-mêle, soldats, pauvres, musiciens,
Se pressent, se coudoient, s'interpellent ; un prêtre
Salue à leurs comptoirs ses riches paroissiens.
En riant, ma voisine entr'ouvre sa fenêtre.
Et juifs, chiens, étrangers conduits par un valet,
Filles aux lourds seins nus que frôle un vieux chanoine,
Petits pages farceurs poursuivis par un moine,
Et toi, Marot, songeant à quelque virelai,
Tous se hâtent... Là-bas, au fond, le Châtelet
Dresse au-dessus des toits sa masse dure et noire.
Je me lève, je suis le flot. Sortant de boire,
Les lansquenets, mêlés aux étudiants, grossiers,
Ivres, passant les ponts, chantent à pleins gosiers.
Sans sentir la beauté de cette nuit sereine,
Gênés par la splendeur de cette heure de paix
Qui tombe lentement sur le Louvre et la Seine,
Pour l'insulter, penchés sur les lourds parapets,
Trois ou quatre, plus laids, pleins de rires épais,

Pissent dans la rivière avec un geste obscène.
Et souriant, Marot, qui passe sans les voir,
Mêle son âme heureuse à la beauté du soir.
Il invoque au-dessus des flots les nymphes grasses,
Un fin croissant envoie au bord des berges basses
Le long scintillement d'un grand corps adoré.
« *Lorsque viendra*, dit-il, *le silence doré*... »
Et dans son cœur qui rit aux premières étoiles
Vénus est descendue...

Et moi je sens aussi,
Sur mon livre accoudé, dans mon sang obscurci
L'Immortelle qui marche et qui traîne ses voiles.

IX

DIANE DE POITIERS

Dans ton grand lit de pourpre aux colonnes tordues
Tu dors, l'esprit peuplé d'images défendues,
Vierge ardente, qu'attend un amour triomphant.
Les paysages bleus de tes tapisseries
Où mollement Léda du cygne se défend,
Le soir, en t'endormant, bercent tes rêveries.
Et ce matin, voici que ton sommeil d'enfant,
Dans un songe emportant ton âme émerveillée,
T'évoque aux bras d'un dieu par l'amour éveillée,
Dans un bois de l'Olympe, au pied d'un rocher d'or...

Une dernière étoile au levant luit encor.
Le matin d'un beau jour erre sous la feuillée.
Il a plu, mais partout, dans la forêt mouillée,
Les daims fuient; dans le vent traîne la voix du cor,

Sur la route, au galop, la cavalcade passe.
Et malgré les valets, aboyant à la chasse
Les chiens en bondissant s'échappent du chenil.
Candide volupté d'un frais matin d'avril,
Longs murmures, éveil des bassins et des branches!
Tu rêves, le corps nu sur un lit de pervenches,
Sous un chêne, appuyée à de tièdes coussins,
O Diane, la mousse est pleine de rosée.
Sur les lys entr'ouverts l'abeille s'est posée,
Dans le gazon en fleurs bourdonnent les essaims.
Derrière toi, ses yeux caressant tes beaux seins,
Un grand cerf songe, un chien lèche la peau rosée
De tes jambes ; et toi, longue et fine, rêvant
Au bal de l'autre nuit, tu sens dans ta pensée
Se lever, comme l'aube au bord du bois mouvant,
Le visage du roi caressé par le vent...

Et c'est ainsi qu'un jour dans le marbre, ô Diane,
Goujon te couchera comme sur un grand lit,
Immortelle, voluptueuse, diaphane,
Jouissant à jamais de ton rêve accompli.

X

SOIR PAÏEN

A Paul Mariéton.

I

O doux vents de ma solitude,
Multipliez mes rêves d'or.
Sur mon seuil, sans inquiétude
Chaque soir Diane s'endort.

Les chemins creux sont pleins de mûres,
Apportez-moi, vents amoureux,
Les blancs parfums, les verts murmures,
L'ombre tiède des chemins creux.

Dans le silence de l'étude,
Loin de la lampe, le lit dort.
O doux vents de la solitude,
Peuplez mon lit de rêves d'or.

II

Toute pensée est illusoire
Qui ne mène à la Volupté.
Les deux compagnes de la Gloire
Sont la richesse et la santé.

Ne crois pas même à l'espérance,
Rien n'est vrai que ce que tu vois.
Aime l'amour, fuis la souffrance;
La source coule : chante et bois.

C'est pour toi que la mer rayonne,
Que fleurit la vierge, pour toi;
Que la vierge ou le flot frissonne :
Chante et nage, chante et sois roi.

Car la couronne, car l'Empire,
C'est au bord de ton corps heureux
Une pucelle qui soupire
En t'offrant son ventre amoureux ;

C'est au soleil, en pleines vagues,
Sentir l'épanouissement
Du monde en fleurs, sous tes yeux vagues,
Dans ta pensée en mouvement.

III

Sous les arbres dorés la table d'or aussi
A sa dentelle transparente.
Vous qui voulez manger et jouir, c'est ici
Que triomphe ce soir la race conquérante.

Venez, la volupté des flacons et des mets
Enivre les âmes royales,
Pendant que le couchant enflamme les sommets
Et met au cœur des torts ses caresses loyales.

On voit camper là-bas, autour des chars brisés,
Au fond vermeil des avenues,
Les esclaves vaincus, les lâches méprisés;
Mais autour des vainqueurs rient les servantes nues.

On ne sait, tant les fruits ont un goût amoureux,
Quand la main défaillante touche
Les flancs luisants et doux d'un beau corps savoureux,
Si la chair ou les fruits vous fondent dans la bouche.

Sur les trônes massifs les flambeaux empourprés
Mettent une lueur de fête;
Des chevaux, le poil nu, galopent dans les prés,
Mais Éros, en jouant, d'un geste les arrête.

Les tapis, sur la mousse, autour des grands bassins
Font un lit à la vaste orgie;
Des couples endormis le vent frôle les seins
Avec un pan flottant de la nappe rougie.

Car, vautré maintenant sur la dentelle d'or,
Dionysos brûlant épouvante la table,
Tandis qu'autour de lui, dans la forêt qui dort,
Rôde, prête à tuer, Hécate redoutable.

IV

Le monde entier n'est qu'apparence,
Viens, ô Beauté!
Que dorme au fond du noir silence
La vérité.

Saint appétit, faim, soif sacrées !
O Guérisseur,
Ce que tu vois, ce que tu crées
Naît dans mon cœur.

Les apparences fugitives
Prennent un sens,
Lorsque tremblent tes clartés vives
Dans tous mes sens.

La passion désordonnée
Devient un jeu,
Lorsqu'au fond de l'âme étonnée
Tu descends, Feu.

O feu du vin, feu des étoiles,
Feu de la mer,
Toi qui consumes tous les voiles,
Feu de la chair,

Brûle en moi l'impure semence,
L'obscur limon
Que dépose la conscience,
O saint démon!

Et que le monde recommence
A vivre en moi,
Dans sa joie et son innocence,
Tout plein de toi.

V

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche,
Pourquoi vivons-nous?
Pour respirer l'adieu d'un beau jour qui se couche,
Pour te voir aux genoux d'une vierge farouche

Chercher à mêler tes genoux;
Pour tremper dans les eaux d'une source glacée
Une branche de laurier noir,
En croyant voir passer au fond de ta pensée
Virgile caressé par les ombres du soir;
Pour dompter un cheval sauvage,
Pour passer un fleuve à la nage...
O mon cœur, pourquoi vivons-nous?
Pour être un des moments de la chose féconde,
Une des minutes du monde,
De la terre éternelle un des furtifs époux.
Pourquoi vivre, ô ma chair profonde,
Pourquoi vivre et pourquoi jouir,
Si ce n'est, ô ma fleur, pour mieux t'épanouir!

VI

La nuit vient. Le lâche s'afflige.
Je méprise l'ombre et le mal.
Buvons. C'est l'heure du vertige
Et du grand plaisir animal.

Sous les chênes dressez les tables
En face de l'étang. Venez.
Où sont ces Ombres redoutables?
C'est la Nuit qui vous rit au nez.

Amenez les blanches captives.
Rien n'est doux comme de baiser,
Au clair murmure des eaux vives,
De beaux yeux qu'on peut mépriser.

VII

Nous partirons à l'aventure,
Les chevaux piaffent, l'air est lourd.
Dans ta chevelure, ô Nature,
Fument les parfums de l'amour.

Les grands monts dressent sur la plaine
Les vagues frises d'un autel.
Je sens dans mon âme trop pleine
Bouillonner mon cœur immortel.

D'autres diront de ton mystère
L'ordre entrevu, les dures lois,
Mais moi, voluptueuse terre,
J'ai faim et soif quand je te vois.

Moi je ne veux, quand je te touche,
Que sentir tout à coup ton cœur
Fondre dans mon cœur et ma bouche,
Sous tout le poids de mon bonheur.

Je ne veux que plonger mon être
Dans l'écumant torrent des fruits :
Toute ta sève me pénètre,
Vents et parfums, couleurs et bruits.

Avec tes vagues et tes feuilles,
Avec les eaux de tes forêts,
Sur tes mousses, moi, tu m'accueilles
Au sein de tes paradis vrais.

Tu me roules sur ta poitrine
Avec les odeurs de midi,
Et comme une plante marine
Sous tes flots mon cœur resplendit.

VIII

Vénus le veut. Ne sois plus triste...
A la voix du terrible amour
Malheur à celle qui résiste!
Prends le flambeau. Viens, c'est ton tour.

Sur ton lit brûlante et pâmée
Dans une heure tu dormiras,
Liée au monde, ô bien-aimée,
Par la chaîne d'or de mes bras.

Ah! vois, tes yeux mouillés reflètent
La splendeur du divin moment.
Déjà tes seins gonflés halètent...
Ton corps parle, si ton cœur ment.

IX

J'ai chanté la chanson bacchique,
Les amphores n'ont plus de vin.
Buvons l'instant mélancolique
Qui rend le plaisir plus divin.

Au fond tiède de la pensée
Une image de volupté
Flotte encore et sous la rosée
Déjà brille un matin d'été.

C'est Bacchos qu'Aphrodite enlace,
Tandis qu'à travers les tilleuls
L'aurore vient sur la terrasse
Épier si nous sommes seuls.

Sur le lit saccagé, les roses
Pâlissent avec la clarté.
Toi, tes paupières se sont closes,
L'hymne du plaisir est chanté.

Ah! prenons des forces nouvelles!
Puisqu'il le faut, Sommeil, dormons...
Chantez, faucheurs, dans les venelles,
O bergers, descendez des monts.

Vaste Jour, peine et recommence
Le dur labeur de chaque jour.
Soleil, jette à la vie immense
Ton torrent de joie et d'amour.

Mais au bord de ce lit, que cesse
Tout le travail de l'univers :
Les dieux nourissent ma paresse
De longs baisers et de beaux vers.

XI

NOCTURNE

Le crépuscule lentement
Descend sur ma petite ville.
Sous les feuilles, un long moment,
L'eau des vieilles fontaines brille.

C'est l'heure, au pied des vieux remparts,
Quand l'angélus sonne aux églises,
Où sous les pins des boulevards
Les ménagères sont assises.

Alors, dans les derniers rayons
Empourprant le mur des usines,
Le lourd marteau des forgerons
Répond au rire des voisines.

Mais tous les bruits sont étouffés
Par le charme de la soirée.
Sur la terrasse des cafés
Tombe l'ombre lente et dorée.

Les grands platanes, sur le cours,
Parlent entre eux des gens qui passent.
Les jets d'eau meurent dans les cours,
Dans l'ombre les balcons s'effacent.

Sur la mousse des murs vieillis
Les marronniers traînent leurs branches,
Et les clédas à fleurs de lys
Fleurissent les façades blanches.

Le bon Dieu dore le blason
Des hôtels qui lui sont fidèles,
Mais moi, le toit de ma maison
Est tout plein de nids d'hirondelles.

Le soir tombe sur les jardins,
Les boutiquiers mélancoliques
A leurs vieux rêves citadins
Mêlent de vertes bucoliques.

Mille parfums traînent épars,
Le vent caresse la campagne.
On peut voir du pied des remparts
Le couchant rosir la montagne.

Des chèvres courent dans les prés,
Les journaliers gagnent la ville.
Sous les rosiers et les cyprès
Là-bas rôde l'Amour tranquille.

Vénus se montre à l'horizon.
La campagne est pleine de brume.
La nuit vient. Dans chaque maison
Une étoile, un flambeau s'allume.

Le clair de lune lentement
Fait le tour de chaque charmille,
Les jardins tremblent, par moment
Une statue, un jet d'eau brille...

Et sur la place du Marché
La nuit est à ce point sereine
Qu'on voit au pied du vieux clocher
La lune boire à la fontaine.

XII

A LOUIS A...

Vous m'avez dit : « Le soir, lorsque après tout un jour
De chicane, affamé de lumière et d'amour,
De mes tristes papiers je lève ma figure,
Quand, jetant dans un coin toute la procédure,
Je laisse mes plaideurs se déchirer entre eux,
Un moment, m'échappant de mes cartons poudreux,
Comme un convalescent qui pousse sa croisée
J'ouvre enfin votre livre et je lis... O rosée,
O souffles du matin, longs murmures heureux,
Vers mon cœur, à flots d'or, de tous les chemins creux
Viennent les dieux errants de la verte campagne.
Le chant des chevriers cachés dans la montagne
Répond à la chanson des bûcherons voisins.
Le vent, à large houle, au fond des bois de pins
Emporte les reflets de l'étang et des plaines.
De Pan et de Vénus s'endorment les haleines,

Le silence attiédi frôle à peine les lys.
Je vais à pas rêveurs à travers un pays
Calme et pur, où la nuit descend sur les platanes,
Et si bleu, qu'on croirait que Puvis de Chavannes
En peint la fresque auguste au mur tremblant du soir.
Et vous-même, ô poëte, il me semble vous voir
Causant sous les lauriers avec l'ombre du maître...
O poëme!... et voici qu'au bord de ma fenêtre
Le crépuscule est plein de rayons et d'oiseaux.
Je regarde la rue avec des yeux nouveaux,
Et les mots que j'ai lus s'envolant de mon livre,
Autour de moi, dans l'ombre, ils me semblent revivre,
Et je vois les maisons, comme si je rêvais,
Prolonger la beauté des vers inachevés... »

XIII

VÉNUS OFFERTE

Sur le lit de satin, Delphique, où tu reposes,
Au milieu des coussins d'où tu me tends les bras,
Titien a secoué sa corbeille de roses,
Et Manet a tassé les dentelles des draps.

Le ruisseau de cheveux où ma volupté joue,
Ces yeux où les Plaisirs allument leur brasier,
Le marbre de ce front, la fleur de cette joue
Boivent tous mes désirs sans se rassasier.

Quand ton corps ruisselant des torrents de la joie
S'empourpre comme au soir les vallons de Paros,
Au bord du lit défait, dans son long bas de soie
Ta jambe balancée est le jouet d'Éros.

Mais voici qu'au reflet des flambeaux que j'allume
Vénus a promené sa torche sur tes seins,
Et c'est l'Olympe entier qui t'orne et te parfume
Sous les rideaux froissés, sur les larges coussins.

D'autres évoqueraient les coupes et l'amphore,
Te jetteraient les noms de ta divinité...
Titien, Vénus, Paros, vanités ! Métaphore !
Je ne crois qu'aux splendeurs de ta réalité.

Je sais quand je te vois, je sens quand je te touche
Que l'immortalité ne vaut pas tes baisers,
Quand les fruits de ta chair me fondent dans la bouche
Le firmament descend dans mes sens apaisés.

Mais toi, ton long regard humide me supplie,
Et de ton cœur gonflé les larmes vont jaillir.
Au fond extasié de ta mélancolie
Je vois le monde défaillir.

XIV

INNOCENCE

Après la pluie, au bon soleil
Faisant sécher leurs houppelandes,
Rêvent, en un demi-sommeil,
Sous les pins, les pâtres des Landes.

En face de la mer, le soir,
Sur les rochers du Pausilippe
Les pêcheurs qui viennent s'asseoir
Sans rien dire bourrent leur pipe.

Un bon bourgeois, au bord du Rhin,
A la même heure fume et rêve,
Et dans son verre de vieux vin
Il boit la lune qui se lève.

Et dans l'âme de ces songeurs,
Au fond du tiède crépuscule,
C'est, bourgeois, pâtres et pêcheurs,
Le même rêve qui circule.

Ils se demandent, — cœur humain,
Que ton innocence est profonde! —
« Est-ce que le soleil demain
Va toujours éclairer le monde? »

Et la lune, jalouse d'eux,
Non sans quelque mélancolie,
A fait passer dans leurs cheveux
Le souffle errant de la folie.

XV

L'INVISIBLE LAURIER

I

Les coteaux étagés où mûrit la moisson,
Dans le silence ardent que brisent les cigales,
Meurent comme une vague au bord de l'horizon;
Pas un souffle; l'air dort sur les montagnes pâles.

Au-dessus de la mer qu'on devine, les dieux,
Bercés par le mistral derrière les collines,
Au delà de la plaine où se perdent nos yeux,
Nous renvoient les reflets des campagnes marines.

Les grands champs de la mer fauves et scintillants
Balancent au soleil leurs buissons de lumière,
Et pour mieux modeler leur subtile matière
Le ciel descend au cœur des beaux arbres brillants.

Port-Miou, Cassis, Bandol, eaux vertes, rouges criques,
O placides pêcheurs en trempant vos filets
A la beauté du soir confusément mêlés,
Peut-être songez-vous aux vagues Amériques?

Ici, loin de la mer, sous les branches des pins,
On ne peut qu'évoquer la volupté des îles,
Et lorsque le vent meurt sur les herbes tranquilles
Rêver à la splendeur des tumultes marins.

J'irai, je laisserai la race inconsolable,
Et durant tout un jour, en face de la mer,
Les cheveux dans le vent et les pieds dans le sable,
Je mordrai l'air qui garde un goût de sel amer.

Puisque sur tes rochers, ô Méditerranée,
Aïeule dont le ciel baise le cœur guerrier,
Comme aux jours glorieux où la Provence est née,
On sent germer encor l'invisible laurier.

II

L'invisible laurier qui pousse
Au cœur des hommes d'aujourd'hui
Jette son ombre forte et douce
Sur le maître qui nous conduit.

Le maître que la terre envoie,
Le dur chasseur que nous servons,
Fait lever les bêtes de proie
Sur les routes que nous suivons.

Ce jeu lui plaît, rien ne le lasse;
Si comme Enée il est pieux,
Son plaisir est la juste chasse :
Que l'on aiguise les épieux.

Dans l'aboiement des chiens de guerre
Qui se disputent le gibier,
Se reposant dans sa colère,
A l'ombre de quelque gerbier,

Après l'ardente boucherie
Le jeune roi de nos vingt ans
Voit les pères de la patrie
Se pencher sur notre printemps.

Dès que nous entrons en campagne,
A travers les chênes gaulois
L'œil des aïeux nous accompagne
Du cœur des éternelles lois.

Les races ont leurs purgatoires,
Délivrons nos morts anxieux :
A chacune de nos victoires
Tout un vol d'âmes monte aux cieux.

III

Mais déjà les troupeaux regagnent les étables,
A présent le soleil descend sous l'horizon,
La campagne s'endort sous les monts vénérables :
A la douceur du soir, ouvre-toi, ma maison.

Là-bas, la ville rêve au pied de la Victoire,
Je l'aime, je la vois, je la touche des yeux...
O ma cité, c'est toi, mon humain purgatoire :
Je souffre, ils ont souillé ton corps délicieux.

Mais je veux contempler ton immortel visage,
Ce soir, mon cœur est fort, le soleil m'a nourri.
Tu m'apparais guerrière, une fleur au corsage,
Sous tes clochers dorés Minerve m'a souri.

Le crépuscule ardent te couronne et t'adore,
Sur tes toits sont assis de lumineux brouillards,
Et tu joins sous ton front qu'une fièvre dévore
Les espoirs du jeune homme aux soucis des vieillards.

L'immense paysage est là qui te regarde,
Il s'éteint, et voici, tu t'endors à ton tour.
Dans les bouquets de pins le ciel rêveur s'attarde
A caresser encor ce qui reste de jour.

Mais nous, nous que le vent des temps nouveaux inspire,
Nous en qui croît la plante invisible des dieux,
Nous pouvons de nouveau te promettre l'empire :
Un héros, un prophète, un Roi te vient des cieux.

Je ne quitterai pas la race inconsolable,
Je n'irai pas pleurer en face de la mer,
Puisque c'est dans ton cœur, hors du temps périssable,
Que se nourrit et croît le grand Laurier amer.

XVI

JALOUX DANS L'OMBRE

Dans le grand lit à rideau lourd
    Vénus se couche,
Les flambeaux brûlent, et l'Amour
    Baise sa bouche.
Dehors, au fond du jardin noir,
Tâchant de les apercevoir,
On entend rôder dans le soir
    Vulcain farouche.

Le balcon est ouvert ; les bruits
    De la vesprée,
Le souffle épars des belles nuits,
    L'ombre sacrée

Entrent... Vénus, rêveusement,
Contre le cœur de son amant
Goûte le calme enchantement
De la soirée.

Au pied du grand lit parfumé
Rêvent les Muses...
Mais dans le jardin embaumé,
Faces camuses,
Errent le faune et le sylvain;
Et sous les lauriers noirs, Vulcain
Sent parfois trembler sous sa main
Leurs mains confuses...

Ainsi, Delphique, autour de nous,
Dans l'ombre noire,
J'entends les ægipans jaloux
De notre gloire...
Ouvrons le balcon sur la nuit,
Caressons-nous, le parc bruit,
Tout le grand lit amoureux luit
De ta victoire !

XVII

GUSTAVE COURBET

Sur les étangs de la forêt
Les grands arbres traînent leurs branches.
Au travers la lune apparaît;
Les clairières sont toutes blanches.

On entend vivre et respirer
Les profondeurs du bois qui rêve
Et dans les feuilles murmurer
Le clair de lune qui se lève.

Dans la nuit des rouvres épais
Les sources dorment sur la mousse.
O tiède odeur des pins coupés,
Les chevreuils boivent l'ombre douce.

Et comme tout en ce beau soir
Est parfait comme dans Virgile
Une nymphe dans l'étang noir
Vient tremper sa cruche d'argile,

Et peut-être il est, sous le bois,
Cœur en extase, âme éveillée,
Un vieux pâtre mêlant sa voix
Aux murmures de la feuillée.

XVIII

LE RETOUR

Je te retrouve ainsi que je t'avais quitté,
O mon profond amour, ma mère, ma cité,
Dernier temple attendri de l'antique sagesse,
O ville, dont le nom est comme une caresse...
Rien dans le doux pays des plus lointains aïeux
N'a d'autant de douceur comblé mes jeunes yeux,
C'est en toi que le monde et ma vie ont leur centre...
Avec quelles douceurs sous ma paupière il entre,
Ce beau soir du retour trop longtemps retardé.
O ma mère, je sens que tu m'as regardé.
C'est la nuit. Mais la lune adoucit ton visage.
Ton fils n'a pas changé dans ce trop long voyage.
Les platanes heureux recommencent pour lui
Le songe inachevé de leur dernière nuit.
Les façades, dans l'ombre, ont leur air de noblesse.
Et la même pensée et la même tendresse

Tombent encor des lourds balcons silencieux.
Sur les portes toujours les marteaux précieux
Tordent en ricanant la gueule des tarasques,
Et la même eau moussue, au fond des vieilles vasques,
Reflète le fronton de quelque antique hôtel.
On se sent vaguement devenir immortel.
Chaque chose, nourrie en toi de solitude,
Garde le même rêve et la même attitude.
De son même regard notre bon roi René
Me protège, en passant, depuis que je suis né.
Et sans te soucier des saisons incertaines
Tu t'endors chaque soir au chant de tes fontaines.
A peine si parfois, vers la fin de l'hiver,
Le vent voluptueux qui souffle de la mer
Met un vague frisson sur tes pierres dorées
Et laisse, sous l'aveu des phrases murmurées
Par les vieux murs heureux aux ombrages flottants,
Deviner que pour toi c'est aussi le printemps.

XIX

A LÉO LARGUIER

A l'heure murmurante et pleine
Où le crépuscule léger
Voit sur les arbres de la plaine
Trembler l'étoile du berger,

Rêveur, sur ta table de pierre
Accoudé, devant ta maison,
L'air donnant au vin dans ton verre
Le goût de miel de la saison,

Quand sous les pins, fumant ta pipe,
Sur le vieux banc tu viens t'asseoir,
Ton cœur tranquille participe
A l'immense bonté du soir.

O pur vertige! On sent le monde
Respirer sous le firmament
Et dans ta volonté profonde
Ta gloire monte lentement.

Tous les souffles de la campagne
Battent les murs de ta maison,
Tu te lèves, la lune gagne
Les rampes d'or de l'horizon.

A ta fenêtre luit la lampe,
Compagne de tes purs travaux,
Et d'un poëme sous ta tempe
Bourdonnent les rythmes nouveaux.

Les eaux courant sous la feuillée,
Les bruits nocturnes du printemps
Bercent ta pensive veillée,
Et les faunes, comme au bon temps,

Éveillés par le clair de lune
Sentent ton rêve obscurémen
Au fond de la campagne brune
S'achever dans le firmament.

Et moi, selon le mode antique
Du poëte et du chevrier,
Creusant ce médaillon rustique
Dans le bois noir d'un vieux laurier,

J'ai voulu, gloire de ta race!
Cœur innocent, front inspiré!
Sous les arbres de ta terrasse
T'asseoir devant le soir sacré,

En mêlant dans l'ombre des branches
Pour mieux charmer tes yeux amis
Les belles Muses toujours blanches
Et les vieux faunes endormis,

Tandis qu'au ciel pur et tranquille
L'ordre des saisons et des jours
Comme en ton œuvre roule et brille,
Le grand poëme suit son cours.

XX

SOIR MYSTIQUE

Quam suavis est, Domine, Spiritus tuus...

A M. J. Demolins.

I

Au fond de ma tiède cellule
Le vent qui monte du jardin
Jette l'odeur du crépuscule.
Un ange rêve dans le pin.

Je sens le soir marcher et croître
Au fond de mon rêve agrandi.
Sur les vieilles dalles du cloître
Le clair de lune resplendit.

Et débordant le crépuscule,
Grave et doux comme le jardin
Jésus s'assied dans ma cellule.
Un ange prie au cœur du pin.

II

Toi que j'ai fait à mon image,
M'a dit le Maître du Bonheur,
Unis ton âme au paysage
Que je t'apporte dans mon cœur.

Car le paradis invisible
Apparaît au disciple heureux,
Aussi vivant que dans ma Bible,
Dans le pays de ses aïeux.

Mène une vie à peine austère,
Sage et tranquille, et tu seras
Candide et fort comme la terre
Et les arbres que tu verras.

Tout aime et cherche la lumière,
Le soleil est l'ombre de Dieu.
L'âme du saint est la prière
Du pin sombre et du coteau bleu.

Laisse en toi prier les étoiles.
En toi le monde joint les mains.
Pour voir mon visage sans voiles
Le monde prend tes yeux humains.

III

Dans le ciel triste et pur la Vierge a vu le soir
Baiser avec douceur les yeux de la lumière,
Et Joseph achevant sa tâche coutumière
Est venu sur le seuil auprès d'elle s'asseoir.

Il essuie à son front la sueur qui ruisselle
Et tandis qu'en chantant s'éloigne l'apprenti,
Dans les derniers rayons qui baignent l'établi
Sur les coteaux frisés un rabot étincelle.

Dans le sein de la Vierge un céleste rosier
Prophétise à son cœur la Lumière du Monde.
Elle a vu des enfants qui menaient une ronde...
Elle pleure en prenant la main du menuisier.

Et quand, la nuit venue, elle vaque au ménage,
La droite d'Abraham écarte le mur noir.
Ruth, du sein d'Abraham, se penche pour la voir,
Et la paix du Seigneur descend sur le village.

Et l'humble charpentier l'admire avec douceur,
Sentant qu'à cette table où son corps boit et mange
Pour la servir Marie auprès d'elle a quelque ange
Invisible et pieux qui l'appelle ma sœur.

Car muette elle songe, ouvrant une grenade,
A ce fils de David par les Livres promis,
Et son rêve, à travers les vieux murs endormis,
Vers les champs de la Bible éternelle s'évade.

IV

Inaltérable vérité,
Sûreté de ma conscience,
Toute splendeur, toute beauté,
Toutes sciences,

Tu tiens les cieux unis entre eux,
Incorruptible hiérarchie
Des grands archanges amoureux,
O toutes vies.

Du cœur de la nature en feu
Jusqu'à la volonté du Père
Le Fils s'élance, l'Esprit meut
L'ordre des sphères,

Et dans l'élan de cet amour
Où ce soir le monde s'enflamme,
Je pressens l'aube du grand Jour,
Du jour des âmes.

Un jour, ô Juge, tu viendras,
Tu planeras, sombre colombe, —
Et sous son vol tu t'ouvriras,
Peuple des tombes.

V

La douce enfant couchée au milieu des brebis
Tenait les yeux fixés sur la grotte de Lourdes.
Dans son âme tombaient de grosses larmes lourdes,
Ses doigts distraitement émiettaient son pain bis.

Paysanne, elle était de cette race antique
Que nourrit lentement ce biblique pays,
Et vers Dieu chaque soir s'ouvrait son cœur de lys
Dans la simplicité de quelque vieux cantique.

Mais ce soir, au détour du mystique sentier,
Le large vent qui vient du côté de l'Espagne
A jeté dans son cœur l'âme de la montagne,
Sur le roc de la grotte a fleuri l'églantier.

Une source à ses pieds a coulé sur les roches,
Le cierge dans ses doigts est un hymne de feu,
Et la Dame est venue avec le manteau bleu,
Le blanc vallon s'emplit du murmure des cloches.

Entre les humbles mains les grains du chapelet
Brillent comme, la nuit, les astres sur le gave.
« Je suis l'Immaculée-Conception. » Et grave
La Vierge met un doigt sur le noir capulet...

A genoux maintenant au bord de la prairie
Elle est seule, le soir descend dans le vallon,
Et regagnant l'abri de sa pauvre maison
Elle y porte le Nom de la vierge Marie.

VI

Vierge Marie, en qui j'espère,
O Mère de la Passion,
Penche-toi sur le cœur du Père,
Compassion!

Ton Fils se dressera terrible,
O tendre mère, ô Charité,
Songe au calvaire de la Bible,
Au flanc percé.

Et dans tes yeux des larmes telles
Couleront, que le Juge en feu,
Pardonnant aux races mortelles,
Leur jettera ton manteau bleu,

Et dans le voile aimé des anges
Enveloppant l'humanité
Tu berceras dans ces saints langes
Le vieil Adam ressuscité.

VII

Tout dort dans le cloître fermé.
Seul, je respire à ma fenêtre
Le soir de printemps embaumé.
O béatitude champêtre !

Devant les pins sombres et verts
Mon inspiration mystique
Mêle ma prière et mes vers,
O noir jardin, à ton cantique.

Un soir d'or de l'Angelico
Tombe sur la campagne brune
Et dans mes cyprès meurt l'écho
Des grands psaumes du clair de lune.

XXI

Le soir tombe. Là-bas, sur la plaine apaisée,
Court dans les oliviers une lueur rosée.
Les chevaux ébroués rentrent de l'abreuvoir.
Les abeilles déjà dorment au fond des ruches,
Et dans la pièce sombre où se glisse le soir
La lampe qu'on allume a fait luire les cruches.
O braves gens, chez vous j'aime à venir m'asseoir
A cette heure du jour entre toutes paisible
Où les bons serviteurs se reposent... Repos
De la maison où rêve une fée invisible!
Des touffes de genêts trempent dans de grands pots,
Et les amandes d'or sèchent sur un vieux crible.
Il me semble relire un verset de la Bible
A la page où Jacob parle de ses troupeaux,
Car le bruit des brebis vient par la porte ouverte
Et se mêle aux parfums de l'obscurité verte,
D'où rêveur se détache un berger sous un pin.
La table est mise, on sent la bonne odeur du pain,

Le vin de l'an passé brille dans les bouteilles,
Et près du beurre frais et des figues vermeilles
La soupe fume au fond des assiettes d'étain.
La beauté de la race antique et vénérable
S'est assise avec nous autour de cette table.
Le vieux Jean s'est signé d'un grand signe de croix.
Et dans l'eau que je bois, dans ce pain que je mange
Je communie avec la prairie et la grange,
Et le soir est si pur et si bleu que je crois
Qu'au fond de la campagne où le vieux berger marche
Dieu visite le cœur de quelque patriarche.

XXII

ÉBAUCHES

Ils étaient comme nous, ces songeurs, ces poètes,
Comme nous ils sentaient leurs âmes inquiètes
Se peupler de désirs aussitôt morts que nés;
Et ces grands laboureurs dans leurs champs moissonnés,
Tandis que sous les bois blanchissait l'ombre noire,
S'asseyaient pour songer à l'aurore de gloire
Qui monterait un jour sur leur postérité;
Et parmi les rumeurs du feuillage enchanté
Pour baigner de douceur leur sublime folie
La lune se levait avec mélancolie,
Et Pan sur leurs fronts nus remuait dans le vent.

O cavaliers amers, je pense à vous souvent :
Cervantès, au hasard dans la morne campagne,

Tu suis ton rêve épars sur les routes d'Espagne,
Et de maigres bandits sur les coteaux pelés
Rient de ton front trop lourd et de tes yeux voilés.

Et toi, dans tes brouillards, seul et triste, ô Shakespeare,
Sur quelque banc de Londre assis, l'Ennui t'inspire
Un rêve au fond duquel la Tamise s'endort;
Mais le fleuve en tes vers devient la nappe d'or
Où s'attablent les dieux entre les maisons noires;
Et ce divin banquet coule dans nos mémoires,
Sur le vieux pont ventru toi-même nous parais
Penché sur ce festin tel que tu l'admirais,
Avec l'écroulement pensif des hautes nues,
Les voiles déchirés des Olympiennes nues,
Les flambeaux dévastés, les vins, les plats sacrés,
Et les dieux renversés sur les lits empourprés
Ainsi que le Titien les couchait sur ses toiles...

Les flammes de l'enfer ont léché les étoiles :
O cœur transfiguré, Dante, dur compagnon,
Les pierres de Florence ont retenu ton nom.

Près de la cathédrale, ô priapée obscure!
Près des nefs Rabelais, chêne qu'une aube azure,
Aspire vaguement le songe universel.

Tournant d'un doigt rêveur les feuillets d'un missel
Le vieux moine aux aguets écoute la nature
Mêler sa vie auguste à la sainte Écriture,
Et lentement en lui la terre, l'eau des monts,
Les feuillages, les vents ont raison des démons.
Il tire les Désirs condamnés de leurs fanges,
Epicure et Platon deviennent ses deux anges,
Repétrissant le monde entre ses larges mains
Il donne aux anciens dieux ses appétits humains.
Entre Orphée et Panurge, enivrée et camuse
La face d'or de Pan se hasarde et sourit,
Et chaussant le cothurne ébloui de la Muse
La Gaule devient France et la matière Esprit.
O Rabelais, sylvain frère des philosophes,
Je voudrais t'accouder dans l'ombre de mes strophes
Comme tu dus t'asseoir sous les branches parfois :
Tu cherchais, près de Tours, la lisière d'un bois,
C'était le plus souvent au bord de quelque source,
Déjà dans le couchant scintillait la grande Ourse,
Les murmures du soir traînaient sous les rameaux...
Mais revivant ainsi dans la couleur des mots,
Ce n'est pas toi ce soir que j'aurais voulu peindre.
Mon rêve m'a gagné, ma lampe va s'éteindre,
La lune est déjà haute au ciel, et de mon toit
L'ombre sur mes lauriers s'étend...

Et c'était toi,

Dans l'éclat du soleil et la moisson des piques,
A travers les clairons et les clameurs publiques,
Au-dessus des chevaux et du peuple guerrier,
C'était toi, couronné de chêne et de laurier,
Que j'avais le dessein de dresser dans mon livre,
O Pétrarque, et de faire en de beaux vers revivre
Tel que Rome te vit, au jour de ta splendeur,
Montant au Capitole en habit d'empereur.

XXIII

Sous les parfums, ce soir, tu luis comme un autel,
Tiède corps endormi sous les blanches dentelles.
J'entends encor le cri de désir immortel
Qui mêla nos âmes mortelles.

Sous la large clarté des flambeaux amoureux
Ta gorge, tes bras nus cherchent ma bouche encore.
Ils s'éteindront, un soir, pâles et douloureux,
Ces bras dorés comme l'aurore.

J'entends trembler dehors les désirs de la nuit.
La fenêtre est ouverte ; au milieu des nuées
La lune flotte, et c'est l'été du ciel qui luit
Au fond des branches remuées.

Éveille-toi. Je n'ai, pour tromper mon amour,
Pour combler de mon cœur l'incurable tristesse,
Que ces astres là-bas qui s'enfuient sans retour.
Comme eux s'en va notre jeunesse.

O vie ardente! ô cieux! Toujours, toujours changer!
Ne me laisse pas seul devant cette croisée.
Éveille-toi. Je sens un amour étranger
Monter du fond de ma pensée.

Pour s'unir à jamais nos âmes n'ont qu'un jour :
Qu'au-dessus de ton lit les flambeaux resplendissent.
Si nos corps au néant s'enfoncent sans retour,
Qu'avec joie ils s'anéantissent.

Mais quand sous tes baisers mon cœur se gonfle et sent
Que ton âme éperdue est sur ma bouche toute,
Notre immortalité coule dans notre sang...
Non, non, mon cœur jamais ne doute.

Sous tes cheveux épars ton corps parfumé luit.
Ah! ne t'éveille pas. J'ai poussé la fenêtre
Et j'ai fermé mon âme aux conseils de la nuit.
Ta beauté seule me pénètre.

Je le sais, je le sais, tout couple est un autel,
Et s'il faut chaque jour que le monde renaisse,
Le sens-tu? c'est de nous, c'est de ton corps mortel
Que renaîtra demain son éterne jeunesse.

XXIV

L'ISOLEMENT

Élégant, mince et droit, il marche sous les chênes,
Jeune homme dont le soir rêvent les châtelaines,
Avec son front bruni sous ses cheveux bouclés
Il passe, jeune dieu, mais dans ses yeux troublés
Une humide lueur fait déjà qu'on devine
Dans cet adolescent le futur Lamartine.
Ainsi que chaque jour, seul avec son vieux chien,
Il a battu les champs : ce pays est le sien,
Il connaît les vallons de toutes ces collines,
Mais le cœur bouillonnant, au fond des aubépines
Étendu tout à l'heure, en crayonnant des vers,
Il a senti tomber des lourds feuillages verts
Un mystère qui tient son âme émue encore,
Et, vertige ! un écho dans cette âme sonore
N'a cessé de répondre à cette voix depuis...
Il s'arrête, il s'assied sur la marche d'un pui

Dont un lierre lascif disjoint la vieille porte.
Le soir tombe. Le vent de la campagne apporte
Tous les bruits attardés de la fin d'un beau jour.
Et lui, prêt à pleurer, cœur trop gonflé d'amour,
Alangui sous le poids de son âme immortelle,
Pour caresser du moins quelque chose, il appelle,
Il fait contre ses pieds agenouiller son chien.
Il lui parle : « Ton rêve est peut-être le mien,
Dit-il en caressant les longs poils de la bête,
Qui sait quelle pensée anime cette tête,
Quelle mélancolie est au fond de ces yeux ?
O doux chien, il est bon de rêver, il est mieux
De pleurer, le cœur gros, devant le soir qui tombe.
Qui sait sous quelle joie ou quel chagrin succombe
La splendeur de ce jour qui vient finir ici ?
Les choses ont une âme, ont leur amour aussi.
N'entends-tu pas le cœur des arbres qui soupire ?
Le vent est une voix, la nature respire,
L'émotion d'aimer emplit le firmament.
Je vois mon cœur trop plein se fondre lentement
Dans l'âme que ce soir nous devinons aux choses...
Oh ! je voudrais tremper ma bouche dans ces roses,
Je voudrais contre moi presser ce chêne, un dieu
A ce ciel languissant murmure un long adieu,
Et comme lui je sens de mon âme impuissante
S'envoler de ce jour la beauté finissante.
Rien ne dure ici-bas. Comme lui nous mourrons... »

Et sous les bois déjà les premiers violons
De l'ombre soupiraient leur romance plaintive.
Il caressait les yeux de la bête attentive :
« O bon chien, nulle part le bonheur ne m'attend,
La source de mes jours coule... » Son cœur entend
Une source se perdre au fond de la ramée.
Une lampe, au château voisin, s'est allumée,
Il a vu des pins noirs le croissant émerger
Et luire sur son toit l'étoile du berger.
Il salue en tremblant l'étoile qui se lève ;
Des cyprès, dans la plaine où s'élargit son rêve,
Lui paraissent pleurer au-dessus d'un tombeau.
Le ciel est plus ardent, le silence plus beau.
« O sang gonflé de vie, il faut qu'un jour je meure... »
Et tandis qu'il revient vers sa vieille demeure
Un ange dans son cœur mêle aux derniers rayons
Les premiers vers épars des *Méditations*.

XXV

PRIÈRE DU SOIR

I

O mon âme, pourquoi t'écartes-tu de moi ?
Les bruits du jour ont fui, la route est solitaire,
Les dernières lueurs ont caressé la terre,
Ma maison et mon cœur sont graves comme toi.
C'est l'heure où chaque soir je te cherche et t'appelle,
Sur le banc familier je suis venu m'asseoir,
Je t'attends vainement, ô ma vie immortelle,
O mon âme, pourquoi t'éloignes-tu, ce soir ?

Mais tu m'as répondu : « Je suis toujours visible
Dans la blancheur du ciel où s'endort l'horizon.
J'habite, ô mon enfant, ton pauvre cœur paisible,
Si je fuis les bonds fous de ta folle raison.

Avec toi j'ai mangé le pain noir de la faute,
Je couche sur ton lit, impuissant prisonnier.
Que te sert de te plaindre? A quoi bon me nier?
Viens, allons nous coucher au fond de l'herbe haute. »

Le soir est large et pur au-dessus du coteau,
Et c'est ainsi qu'avec de suaves paroles
Oubliant mes péchés, mon cœur, tu me consoles.
Et je prends mon bâton, je revêts mon manteau.
Et tandis qu'à travers le calme clair de lune
Je m'en vais, triste et seul, je m'en vais, humble et noir,
Les étoiles au ciel reviennent une à une,
Et je puis murmurer ma prière du soir.

II

« Comme un champ triste et beau dévasté par l'orage
Voit venir sur ses blés un soleil de janvier,
Mon âme, au fond de toi se lève le courage,
O mon cœur, tu frémis comme un jeune laurier.

Pour retrouver un peu du calme de la terre
Et de la profondeur du firmament léger
J'aime à voir chaque jour tomber dans le mystère;
Si tout passe, mon cœur aussi pourra changer.

Ici je puis ouvrir mon âme au long silence,
Le monde s'atténue avec le jour qui meurt,
Je sens autour de moi l'invisible présence
De ma mère penchée au-dessus de mon cœur.

J'ai bâti ma demeure au détour de la route
Pour mieux voir disparaître entre les églantiers
Comme des voyageurs la tristesse et le doute,
Et l'Amour vient à moi par d'intimes sentiers.

Comme ils sont beaux au bord de la montagne noire
Les pieds étincelants du divin messager,
Gage de tendre paix et de douce victoire
L'Ange vient apportant l'étoile du berger.

Les hommes impuissants ne savent pas la cause
De ma mélancolie et de ma guérison,
Mais le beau ciel d'hiver me sourit, pâle et rose,
En caressant, ce soir, les murs de ma maison.

Il est au firmament une vertu secrète
Pour les cœurs travaillés par le besoin d'aimer.
O mon Dieu, la nuit vient, tout dort, mon âme est prête,
Et sans craindre la mort mes yeux vont se fermer. »

III

Heure brûlante de ma mort,
Visage voilé de Delphique,
Blanche minute séraphique,
Terreur du lâche, espoir du fort,

C'est vous, derrière les nuages,
Vous que j'invoque et que j'attends,
O soirs de l'éternel printemps
Où Dieu passe sous les feuillages.

J'irai, je dormirai, couché
Sous les hautes herbes fleuries,
Et sur les immenses prairies
Je sentirai l'azur penché.

Dans la mer plaintive des formes
Qui cherchent à revoir le jour
Une seule vague d'amour
Prolonge des remous énormes.

Je rentrerai dans ce chaos,
Les mains rouges de ta lumière,
Face de feu, heure dernière,
Torche et couronne des héros.

Je regarderai l'œuvre faite,
Les jours remplis, d'un cœur serein :
J'ignore les verges d'airain,
Les noirs clairons de la défaite.

J'entrerai dans le vaste été
Des nations réalisées,
Je brillerai dans les rosées
De l'arc-en-ciel illimité.

Et confus comme les racines
Qui rêvent à l'envers des bois,
Je vous boirai, sources des lois,
Splendeurs du vrai, bontés divines.

Et toi, Delphique, à mon côté,
Dans la même immense tendresse,
Tu me donneras la caresse
De l'indestructible beauté.

Car s'il n'est pas vrai que l'on meure,
Dans la ferveur du saint brasier
Tout tombe et brûle extasié,
Et seule la beauté demeure.

XXVI

MÉDITATION

Le calme enchantement des jardins sous la lune
Entre avec le couchant qui traîne sur les prés,
Ma rêverie endort les coteaux empourprés,
J'ai poussé ma fenêtre, une odeur tiède et brune
Arrive de la mer à travers les cyprès.
Le soir a la douceur d'une âme qui médite,
L'églogue des longs soirs mêle notre âme un peu
Au vieux songe des jours, à l'ode à moitié dite
Par l'herbe et les ruisseaux du crépuscule bleu.
Là-bas, Vulcain éteint sa forge qui rougeoie,
Et cette image au ciel de travail et de joie
Prolonge en moi le sens des poëmes aimés.
Je me suis accoudé sur mes livres fermés,
Je respire Vénus sous la feuillée errante,

Et voici que du fond de la nuit murmurante
L'Amour vient jusqu'à moi dans les vents embaumés.

L'Amour, ordre mouvant, beauté, centre des choses,
Quand le soleil s'en va, chante au cœur des oiseaux,
Et les forêts du ciel, débordantes de roses,
Laissent couler sur nous leurs éternelles eaux.
A ce fleuve divin les âmes viennent boire ;
Ce soir, il coule, oh! bois, mon cœur plein de souci...

Le monde est si tranquille et si pur qu'on peut croire
Que jamais la douleur ne s'est assise ici.
Seul un grave bonheur, vaguement obscurci,
Sourit au cœur de l'ombre, et ma lente mémoire
N'aperçoit, doucement accoudés dans le soir,
Que de beaux souvenirs autour du bassin noir,
Tandis que le printemps s'endort au fond des arbres
Et qu'un rire muet monte aux lèvres des marbres.

Ainsi, près de mon cœur, sur ma table, il est là
Presque achevé, le livre où ma ferveur voila
Ses pudiques espoirs sous de saintes images.
Dans son ciel chaste et fort s'enlacent les nuages,
Du fond de l'horizon grave comme ce soir

Une forme est venue, au cœur des blanches pages,
Respirer les lauriers de mon rêve et s'asseoir
Sous le pin de Virgile et l'olivier d'Homère.
Est-ce un de vous, ô dieux? O dieux, est-ce une Mère ?

Ah! ne répondez pas, je ne veux pas savoir...
Douceur des blés, douceur des semences qui germent,
Les portes d'or du soir dans le ciel bleu se ferment,
Ah ! silence, beauté du pur silence, espoir...
J'ai mis toute ma vie au cœur du livre noir,
J'ai mis tous les désirs d'une France nouvelle,
Et dans un grand pays que l'Amour renouvelle
Le souffle des cités sur les ardents chemins,
Le peuple ensoleillé qui vient des fleurs aux mains,
Le char transfiguré des Muses qu'on ramène,
J'ai mis, prophétisant la délivrance humaine,
Dans les larges jardins des paradis ouverts
Le corps des demi-dieux sous les poëmes verts,
Les Maîtres m'accueillant sous leur verte tonnelle,
Et maintenant les vents de la Terre éternelle
Ont emporté déjà l'âme obscure des vers
Aux muets horizons de l'immense univers,
Les astres continuent leur route sans rien dire,
A peine si j'entends le monde qui respire...
Douceur des blés, douceur des poëmes errants,
O voix de la forêt, promesse des torrents,

Mon cœur ne saura pas, quand monteront les sèves,
Quand le printemps viendra rendre la vie aux morts
Et mettre sa vigueur au cœur des hommes forts,
Si c'est la floraison vivante de mes rêves
Qui parera le front des vieux arbres français,
Ou si, poids inutile aux champs ensemencés,
Quand d'autres chanteront dans la lumière blonde,
Mon livre dormira dans le silence épais...
O foi des blés, campagne obscure, douce paix !

Crois du moins, ô mon cœur, avant la nuit profonde
Que tu fus un moment pathétique du monde,
Que tu fus un des cris de la patrie en deuil,
Entends le cri d'amour qui monte de ce livre,
Écoute la clameur du peuple qu'on délivre,
Avant de t'endormir prends ton heure d'orgueil.
Revois ton œuvre ainsi que tu l'avais rêvée.
Et si tu n'oses pas, pris du vertige humain,
La contempler, ce soir, dans sa vie achevée, —
Elle est là, tout entière à l'ombre de ta main,
Sous ce mince cahier elle palpite toute, —
Ne te retourne pas au milieu du chemin,
Ne t'abandonne pas un seul moment au doute,
Ne songe qu'aux labeurs qui t'attendent demain,
Va, les Destins déjà dans la nuit sont en route.

XXVII

A PIERRE LAPRADE

Mon Laprade, prends-moi la Muse que j'adore,
Jette-la sur le lit de pourpre, au bord du ciel,
Et dans le grand jardin plein de fruits et de miel
Fais dans les hauts lauriers rire la jeune aurore.

Tâche, dans l'air fraîchi, que l'on entende un peu
La fontaine couler au pied du vieux platane;
Répands autour du lit la corbeille d'air bleu
Qui caresse les parcs attendris de Cézanne.

Que ton âme de peintre arrête à l'horizon
L'étoile du berger au-dessus de sa tête,
Laisse couler partout de ta chaude raison
Les lignes d'or, l'éclat doré d'un jour de fête.

Suspends les longs colliers aux branches des rosiers,
Accumule à ses pieds les luisantes étoffes.
Que de beaux enfants nus secouent les cerisiers,
Et qu'on sente sous bois rêver l'œil bleu des strophes.

Car avant de chanter une dernière fois
Une strophe d'amour à la fin du poëme
Je veux que le frisson des jardins et des bois
Enveloppe le cœur de la Muse que j'aime.

Baigne-la du reflet des sources, ses yeux las
Adorent la caresse éparse du feuillage,
Et sur les murs du parc, au-dessus des lilas,
Montre les volets clos des maisons du village.

XXVIII

DON DU FEU

Je marchais. L'horizon derrière moi brûlait.
Sur les bois du Cnémis le couchant s'écroulait.
Dans la gorge, où roulaient les eaux encore blanches,
Des pins sur le torrent tordaient leurs sombres branches,
Les rochers monstrueux repoussaient l'étranger.
Pas même, dans le soir, la flûte d'un berger.
Les chênes étaient noirs, mais les hautes montagnes
S'empourpraient, et l'horreur de ces mornes campagnes
Pénétrait lentement dans mon âme et mes yeux.
Le matin, l'esprit vif, le cœur plein et joyeux,
J'étais sorti de Delphe en saluant l'aurore;
Apollon habitait ma mémoire sonore,
J'allais, dans l'ombre d'or de ses hauts lauriers verts,
Et le long du chemin je composais des vers
A la gloire d'Eschyle et de la Thessalie...

Et maintenant le soir avec mélancolie
Tombe sur les toits noirs de ma pauvre maison.
C'est un rêve... Et pourtant au fond de ma raison,
Comme en un crépuscule où se choquent les chênes,
J'entends un froissement de lauriers et de chaînes,
Je vois saigner un corps sous des crampons de fer.
Et du fond des grands vents qui labourent la mer,
J'entends, mêlant ses cris à mon rêve invincible,
Se plaindre sur les monts Prométhée invisible.

XXIX

L'ŒUVRE

Fais ton œuvre. Le reste est vain.
Le monde tranquille et superbe
Autour de toi, pauvre brin d'herbe,
Accomplit son travail divin.

Tu n'es rien. La nuit solennelle
Apporte à ton cœur soucieux
La plainte obscure des essieux
Que la terre courbe sous elle.

Elle va, comme un char de feu,
Par les routes d'or de l'espace ;
Sur elle pèse la menace,
L'ombre gigantesque de Dieu.

Qu'est-ce que la nuit élabore?
Demande à ton cœur les Secrets
Qui demain sur les bois dorés
Feront monter la vaste aurore.

Fais ton œuvre. La lampe luit
Allumée au feu des étoiles,
Les Mères tremblent sous les voiles
De ta pensée et de la nuit.

Sous les astres qui la protègent
La France rêve à son destin,
Pour hâter le royal matin
Chasse les ombres qui l'assiègent.

La troupe errante des espoirs
Se pose au front des villes blanches,
Caresse le blé sous les branches
Et les flancs des navires noirs.

Ceux qui jetèrent les semailles
Dorment à côté des sillons,
Mais tous les troupeaux des vallons
Sont en marche dans les broussailles.

Fais ton œuvre. Sois le berger,
Sois le semeur, sois le navire.
Arrête au moment qui t'inspire
L'univers en train de changer.

Fixe sur la toile légère
De tes rythmes sans ombre encor
Le patriotique décor
D'un pays qui se régénère.

Si tu veux effacer l'affront,
Sur l'airain noir d'une cuirasse
Grave le réveil de ta race,
Et les chiens du Nord aboieront.

Mais si l'enfant pensif qui passe
Devant ta fenêtre ce soir
Voit briller ta lampe d'espoir
Comme une étoile dans l'espace,

Sois heureux, l'instant est divin,
Tu sentiras dans ce jeune être
La France de ton cœur renaître.
Fais ton œuvre. Le reste est vain.

XXX

CHANT FILIAL

Si les dieux paternels qui nourrissent le monde
Ont au flanc de l'azur éveillé mon berceau,
Ton sein, brillant d'un lait où la justice abonde,
A soutenu mon front gonflé d'un jour nouveau,

O ma mère, et tes mains invoquant la lumière
Pour fiancer mon corps à la pure raison
Ont consacré mon cœur au cœur de la matière,
Et les lauriers depuis parfument la maison.

Quand le ciel respirait devant notre fenêtre
Aux fraîcheurs de la nuit offrant ma face en feu
Tu m'ouvrais lentement les délices de l'être,
L'astre nous couronnait d'un diadème bleu.

Quand l'aube se penchait en buvant aux fontaines,
Dans la foule des blés quand brillaient les hameaux,
J'embrassais tes genoux devant l'autel des plaines,
Mes mains brûlaient du sang de la terre et des eaux.

La douceur de ton cœur, ô mère, n'est pas morte,
Dans les blanches splendeurs de la mer et du soir
Jusqu'à ton cœur de feu ton souvenir m'emporte,
Tu ne m'as pas quitté, près de moi viens t'asseoir.

Tu souris sur le seuil des églises limpides
Qu'ouvrent derrière toi les gouffres de l'été,
Car les flots du soleil dans les sépulcres vides
T'ont rendu les trésors de la virginité.

A tes pieds le flot pur des herbes coule et brille,
Assise sur le seuil du temple, un olivier
Adoucit ton éclat de son ombre tranquille,
Mais tu tiens dans tes mains les flammes du laurier.

Lorsque les soirs pâmés sur les touffes de roses
Ouvrent au fond de nous quelque antique douleur,
Les mains jointes, entends, sous tes paupières closes,
Ma voix comme un écho de nos jours de bonheur.

Tu n'as jamais quitté la maison de mon père,
La maison où jadis le ciel mêla nos sangs,
Mais ta mort m'a rendu la lumière plus chère,
O Justice, ô Beauté, douceur des cœurs puissants.

Tu vois battre le cœur des arbres dans l'aurore,
Dans la pure étendue où revivent tes sens
Un monde sans douleur t'environne et t'adore,
Les monts devant tes yeux brûlent comme un encens.

Sur des rocs foudroyés un bois de pins rayonne,
L'héroïque parfum des dieux est sur la mer,
La mer fume, le vent emporte une couronne,
Midi flambe au plus haut des sommets de l'éther.

O mère, que tes mains benissent, voici l'heure,
Nous allons conquérir un empire inconnu,
Les vents venus du sud battent notre demeure,
L'été de notre race, ô ma mère, est venu.

Gloire, source de vie, air de l'antique France,
Mélancolique orgueil dont s'enivrent nos cœurs,
Nourrice des vertus, à travers ma souffrance
Fais monter et crier tous tes aigles vainqueurs.

Quand nous veillions penchés sous la lampe, les vierges
Ont entendu des voix sortir des vieux cyprès,
Sur les autels brisés s'empourprèrent les cierges,
Les veuves ont cousu les drapeaux déchirés.

Au bord du cimetière, où le sang des ancêtres
Dans les rosiers en fleurs remonte vers le jour,
Nous avons réuni les bergers et les prêtres,
Et les vieillards pleuraient à l'appel des tambours.

Le blé pousse toujours sur les terres françaises,
Des chevaux ont brisé le front de nos aïeux.
La guerre dans les bois déchaîna ses fournaises...
Nos mères nous portaient alors, espoir des dieux.

La France nous conçut dans cette heure farouche
Pour que fleurisse encor ta tige, laurier saint!
Elle nous mit le goût de la gloire à la bouche,
Elle étanchait son sang en nous offrant le sein.

Ses villes ont posé, pour calmer leurs blessures,
Leur main pâle et sanglante au bord de nos berceaux,
Et l'odeur des combats mêlée aux figues mûres
Flottait, quand nous naissions, sur les champs provençaux.

Mais plus tard nous avons, sur les rives du Rhône,
Vu renaître de l'eau les vieux dieux oubliés,
D'un antique olivier leur troupe se couronne,
Les hommes de ma race à leur sang sont liés.

Dans la Provence d'or flotte l'air de l'Hellade,
A peine si les pins rendent le vent amer,
Au pied d'un mont sacré s'endormait ma bourgade,
Enfant, je le gravis pour voir blanchir la mer.

Je vis le ciel, je vis les îles parfumées,
Les moissons, et le soir tombant avec langueur,
Quand j'aperçus du bourg les lointaines fumées
J'aurais voulu presser le monde sur mon cœur.

Et je connus les dieux : du ciel brillant et juste
Ils laissent leurs regards descendre jusqu'à nous.
Pour temple ils ont élu parfois un front robuste,
Je me suis endormi souvent à leurs genoux.

C'est toi qu'ils ont choisie, ô mère, pour m'apprendre
A suivre le chemin de leurs calmes vertus,
Sur ta bouche leur voix m'a parlé, grave et tendre.
Depuis que tu n'es plus, hélas! ils se sont tus.

Mais ce soir tu reviens, montre-toi, pur visage...
Un nuage doré défaille au bord de l'air.
Les dieux ont consacré ta bouche simple et sage,
Je sens ton âme encor descendre dans ma chair.

Je t'écoute, tu dis : « Au-dessus des collines
Assieds-toi sur le mont couronné par le soir,
Laisse flotter tes mains dans les sources marines.
Vois l'aube lentement enflammer le ciel noir.

« Tu sentiras alors ruisseler dans tes veines
La même vie auguste et les mêmes frissons
Que tu voyais jadis palpiter dans les plaines,
Tu comprendras alors les muettes moissons.

« Le chêne et les lauriers et les tièdes rivières
Ont conservé l'espoir de retrouver leurs dieux,
Les dieux sont là, leurs pieds font tressaillir les pierres,
Déjà leurs beaux cheveux ont parfumé les cieux.

« Les divins forgerons que l'hiver faisait taire,
Et qui gardent le feu, père de l'univers,
Au fond des gouffres d'or s'éveillent, sous la terre
Ils forgent en chantant le germe des blés verts.

« Ils ont couvert la mer d'une blanche fumée,
Et déjà, dans le soir, pour bénir leurs travaux,
Ils voient passer la Mère à la robe enflammée,
Qui laboure les monts avec de noirs taureaux.

« Avec un soc d'argent ma charrue est d'ivoire,
Devant elle s'ouvrent les rocs et les ruisseaux,
Le parfum des moissons couvre la terre noire,
O fils, entends trembler le cœur profond des eaux.

« Sur les champs où flottaient mille parfums humides,
Au ciel, d'où la blancheur des astres s'écoulait,
Je trouvais, ô mon fils, pour tes lèvres arides,
La force et la douceur dont tu buvais le lait.

« Mais le feu nourricier de la grande matière
Dont, lorsque tu naquis, j'entrevis la splendeur,
Maintenant brûle en moi dans sa puissance entière,
Des mères et des dieux éternelle vigueur.

Un immortel printemps environne la terre,
L'âme des morts heureux habite vos maisons.
J'ai visité souvent ta chambre solitaire
Si mon âme a battu dans le cœur des saisons.

« Avec toi je veillais et je lisais ton livre.
Vers d'autres cieux, vers d'autres plantes, d'autres eaux
J'entraînais ton esprit, la lumière délivre,
La terre te parlait dans le chant des oiseaux.

« J'aime les rocs fendus par des mains éclatantes,
L'odeur du miel y rôde au flanc des ruches d'or,
Viens m'y trouver parfois sous les roses montantes
Et dans la grotte fraîche où la colombe dort.

« Là, je t'enseignerai les secrets de la terre,
Tu porteras la fleur du monde dans ta main,
Et tes chants rempliront les hommes de mystère
Comme pour les nourrir ton père fait le pain. »

TABLE

PRÉFACE

Pages.

La Renaissance classique. 1

CHANTS SÉCULAIRES

L'arbre battu par les grands vents. 5

LE MATIN

I *Pour chanter de nouveau quelque immortel poëme.* 9
II *Un poëme nouveau circule* 13
III Nicolas Poussin. 15
IV René Descartes. 17
V *Voici les jours dorés où les ruches essaiment.* . . . 20
VI *Les étoiles de la patrie.* 22
VII Premier matin. 24

Pages.

VIII Le poète offre son livre au Soleil. 26
IX Prière du matin. 30
X *Là-bas, dans le matin levant*. 32
XI Le Chêne. 33
XII A Delphique. 37
XIII *La chanson des pâtres se mêle*. 40
XIV Au rayon de soleil qui tombe sur ma table. . . . 41
XV Le dimanche d'Hans Sachs. 44
XVI *Et comme toi, Hans Sachs, le dimanche matin*. . . 48
XVII Le Laurier. 51
XVIII Inspiration. 53
XIX *Nous nous sommes couchés si tard*. 56
XX *Je veux laisser en moi parler les paysages*. 57
XXI *Mais tu m'as dit : « Oh! non, le bonheur n'est possible*. 59
XXII *Rien n'imposera silence*. 61
XXIII *Non, le poète, ô Dieu! qu'au fond du soir écoute*. . 64
XXIV *Vie ardente! Soleils nouveaux!*. 68
XXV Le Temple. 71
XXVI *Nous entrons dans la grande vigne*. 74
XXVII Éveil. 77
XXVIII *Il naîtra de toi, Delphique*. 79
XXIX Dernier matin. 82
XXX Chant doré. 85

MIDI

I Le Poëme. 97
II *Dans l'heure ardente rien ne vit. L'horreur lyrique*. 99
III *L'amour foule d'un pied superbe*. 103
IV *Mais Delphique m'a dit : « L'amour n'est pas semblable* 105
V Le Poëme de l'Épouse. 107
VI Romance. 112

Pages.

VII *Tu regardais la mer... Couché sur la falaise*. . . 114
VIII *Dans le vent de la mer les plaines sont heureuses*. 116
IX Le Chant des Blés. 119

X Chant séculaire. 122

1 — *Dans les batailles lyriques*. 122
2 *Tu m'as donné la main, Femme, et je t'ai suivie*. 124
3 *Je connais le bonheur tranquille des époux*. . . 125
4 *Mon père a relevé la maison des ancêtres*. . . . 126
5 *Écoute-moi... Ce soir s'ouvre profond et pur*. . . 127
6 *Sous le ciel gris les pins humides de la lande*. . 128
7 *Ferme tes livres... Rien de ce que tu m'as lu*. . 129
8 *Lorsque les amandiers en fleurs, comme un poëme*. 130
9 — *Dans les rochers entr'ouverts*. 131
10 *Lorsque l'enfant viendra ce sera dans un jour*. 132
11 *Un fleuve de soleil coule devant la porte*. . . . 133
12 *Comme tu le voulais, nous avons vu la mer*. . . 134
13 *O corps de l'homme, en toi le monde se modèle*. 136
14 *Ah! le monde est semblable à l'homme, m'as-tu dit*. 137
15 *Aix s'endort chaque soir au pied de la Victoire*. 138
16 *Emplis tes yeux du jour sacré de ce pays*. . . 139
17 — *On disait la race morte*. 140

XI La Gloire de Marseille. 142
XII *Dans les bras de la mer dorée*. 146
XIII L'Apothéose. 148
XIV Romance. 151
XV Le Poëme de l'Époux. 153
XVI Renaissance. 158
XVII Lecture de la Bible. 161
XVIII « Mater Natura ». 164
XIX « O Maria, Ecclesia ». 167
XX Chant héroïque pour la Bien-Aimée. 169

LE COUCHANT

Pages.

I Le couchant 177
II Contemplation 180
III Dernier rayon 182
IV L'Hymne 184
V La Guérison 186
VI Hélène 188
VII Beauté d'Hélène 190
VIII Crépuscule 194
IX Diane de Poitiers 197

X Soir païen 199

1 *O doux vents de ma solitude* 199
2 *Toute pensée est illusoire* 200
3 *Sous les arbres dorés la table d'or aussi* 201
4 *Le monde entier n'est qu'apparence* 203
5 *O mon corps, ô mes yeux, ma bouche* 204
6 *La nuit vient. Le lâche s'afflige* 205
7 *Nous partirons à l'aventure* 206
8 *Vénus le veut. Ne sois plus triste* 208
9 *J'ai chanté la chanson bacchique* 208

XI Nocturne 211
XII A Louis A. 214
XIII Vénus offerte 216
XIV Innocence 218

XV L'Invisible laurier 220

XVI Jaloux dans l'ombre 226
XVII Gustave Courbet 228
XVIII Le retour 230
XIX A Léo Larguier 232

Pages.

XX SOIR MYSTIQUE. 235

1 *Au fond de ma tiède cellule*. 235
2 *Toi que j'ai fait à mon image*. 236
3 *Dans le ciel triste et pur la Vierge a vu le soir*. 237
4 *Inaltérable vérité*. 238
5 *La douce enfant couchée au milieu des brebis*. . 239
6 *Vierge Marie, en qui j'espère*. 241
7 *Tout dort dans le cloître fermé*. 242

XXI *Le soir tombe. Là-bas, sur la plaine apaisée*. . . . 243
XXII Ebauches. 245
XXIII *Sous les parfums, ce soir, tu luis comme un autel*. 249
XXIV L'Isolement. 252
XXV Prière du soir. 255
XXVI Méditation. 261
XXVII A Pierre Laprade 265
XXVIII Don du Feu. 267
XXIX L'OEuvre. 269
XXX CHANT FILIAL. 272

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20

PQ
2613
A62C5

Gasquet, Joachim
Les chants séculaires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 07 08 003 9